This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

Digitized by Google

ZAT

Dewoustier

To Miss Tudenham
with the
compliments of
J. R. Thorndyke

v. 1-2
ZAT
Demoustier

LETTRES
A EMILIE,
SUR
LA MYTHOLOGIE.

PAR M. DE MOUSTIER.

QUATRIEME ÉDITION

PREMIÈRE PARTIE.

Heureux ceux qui se divertissent en s'instruisant!
TELEMAQUE, Liv. II.

A LIEGE,
DE L'IMPRIMERIE DES ASSOCIES.

1790.

THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY
1801758
ASTOR, LENOX AND
TILDEN FOUNDATIONS
R 1942 L

L'illusion, étoit toujours
Le prix de votre apothéose.

Des Amans tel est le bonheur,
L'amitié seule véritable
Est l'histoire de notre cœur,
Et l'amour n'en est que la fable.
Ah ! de nos cœurs, depuis long-temps,
Si vous aviez voulu m'en croire,
Nous aurions, par nos sentimens,
Mêlé la Fable avec l'Histoire.

Cependant, daignez accueillir
Ces Ecrits que la Négligence
A, sous les yeux de l'Indulgence,
Griffonnés pour vous les offrir.
Si, par un arrêt, la Satyre,
Dès le berceau, vient à proscrire
Ces Enfans de la Liberté,
Qui vous ont déjà fait sourire

Des traits de leur naïveté ;
Loin que ce revers me confonde,
Je dirai : l'Amour m'abusoit,
J'ai cru, lorsque l'on vous plaisoit,
Qu'on devoit plaire à tout le monde.

ÉPITRE

A

ÉMILIE.

Échappé des fers de Thémis,
Chez Pomone libre et tranquille,
J'étois au sein de mes amis,
Mais mon cœur étoit à la Ville.

J'éprouvois, durant ces beaux jours
Filés par la Mélancolie,
Qu'il n'est avec vous, Émilie,
Point de vacances en amours;
Et, pour calmer la violence
Du feu qui brûloit dans mon sein,
Je dessinois en votre absence,

Attendant ma convalescence,
Le portrait de mon Médecin.
Mais, privé du modèle aimable
Dont je crayonnois les beautés,
J'empruntai celles de la Fable,

Pour peindre vos réalités :
Or, à vos grâces naturelles,
En ajoutant les tributs
Ou de Minerve, ou de Vénus,
Ou bien des autres Immortelles,
Je m'attribuois en retour,
Près d'elles, dans chaque aventure,
Le rôle des Dieux tour-à-tour,
Excepté celui de Mercure.

Ainsi, j'avouerai qu'en secret
J'avois souvent plus d'intérêt
Que vous dans la métamorphose ;
Car le premier bien des Amours,

PRÉFACE.

Sexe aimable, qui protégez
Les Talents, enfans du Génie,
Et, d'un regard, donnez la vie
Aux Arts que vous encouragez;
Esprits heureux; qui mélangez;
La Toilette, la Politique,
Les vapeurs, la Métaphisique,
Et la Morale et les Chansons;
Docteurs, qui donnez des leçons
D'Amour, de Vertu, de Folie,
De Mode et de Philosophie,
Daignez accueillir les Essais,
D'une Muse encore novice,
Qui, d'un sourire ou d'un caprice
Attend sa chûte ou son succès.

L'Ouvrage qu'elle vous dédie
Est peut-être un peu moins que rien ;
Cependant il vous appartient,
Puisqu'il est une Fantaisie.

Si vous trouvez, dans ces Ecrits,
Ces traits, cette grâce ingénue,
Cette fraîcheur de coloris
Qui parent la Vérité nue,
C'est à vous que je les ai pris,
A vous que je les restitue ;
Mais si j'ai fait en vain l'effort
D'apprendre chez vous l'art de plaire.
Ce qui paroîtra bien plus fort,
J'apprendrai celui de me taire.

LETTRES

LETTRES
A ÉMILIE,
SUR
LA MYTHOLOGIE.

LETTRE PREMIÈRE.

Puisque vous m'ordonnez, Emilie, de vous retracer l'histoire des Dieux de la Fable.

> Permettez que la Poësie
> S'entremêle dans mes discours;
> Car de la Fable elle est l'amie,
> Et l'interprète des Amours.

Je crois bien qu'à ce dernier titre elle vous a souvent ennuyée. Que voulez-vous ? C'est la faute de votre esprit et de votre figure; et je ne vous conseille pas de vous en dé-

faire. Cela est à charge, j'en conviens; mais vous savez qu'il faut vivre avec ses ennemis.

Les Dieux dont je vais vous parler, ne sont que les Dieux d'importance qui ont joui d'une certaine réputation: il y en a beaucoup d'autres, dont les noms mêmes ne sont pas venus jusqu'à nous. Notre calendrier n'est qu'une bagatelle, en comparaison de celui des Anciens.

Ils adorèrent d'abord les Astres: aussi le Ciel est-il le plus anciens des Dieux. Ils consacrèrent ensuite leur culte aux Héros, tels que Jupiter et Bacchus; ensuite aux Vertus, sous le nom de Minerve; ensuite aux beaux-arts et à leurs inventeurs, sous le nom d'Apollon et de Muses; enfin, aux animaux et aux plantes; et voici à quelle occasion.

Lorsqu'autrefois les Titans se liguèrent,
Pour attaquer Jupin dans son palais des cieux,
Les généraux qu'ils se donnèrent,
N'étoient pas d'un minois, dit-on, fort gracieux.
C'étoient le seigneur Encelade,
Qui, pour soutenir l'escalade,
Lançoit des rochers monstrueux;
Le redoutable Briarée,
Armé de cent bras vigoureux,
Et l'épouventable Tiphée,
Demi-homme, demi-serpent,

Dont le front atteignoit le séjour du tonnerre,
Tandis que sa queue, en rampant,
Sous ses replis nombreux faisoit trembler la terre.

A l'aspect de ces Messieurs, voilà toutes les Déesses tombées en syncope. Les Dieux, au lieu de les secourir, s'esquivent bravement, et courent se cacher en Egypte. Là, pour n'être point reconnus des Titans, ils se changent,

Les uns en rats, d'autres en crocodilles,
Plusieurs en choux, en poireaux, en lentilles; (1)
En arbres, fleurs, poissons, et cætera.
L'Egyptien humblement adora,
Depuis ce temps tout ce qui l'entoura,
Et dévotement imbécille,
Crut voir les Dieux nager au fond du Nile,
Croître, fleurir au milieu des vergers,
Et tous les ans peupler ses potagers.

Ainsi, le nombre des Dieux, habitans de la terre, surpassa bientôt celui des habitans de l'Olympe.

Pour mettre un peu de police parmi cette foule de Divinités, on les partagea en quatre ordres. On plaça, dans le premier, les Dieux suprêmes; dans le second, les Dieux subalternes; dans le troisième, les demi-

(1) On sait que les Egyptiens adoroient jusqu'aux légumes de leurs jardins.

Dieux, et dans le quatrième, les petites Divinités du peuple, qui composent la canaille céleste.

Les Divinités du premier ordre sont au nombre de vingt. Jupiter en a choisi onze pour les admettre à son conseil, qui se tient de la manière suivante :

Sur son trone resplendissant
D'abord le maître du tonnerre
Mouchant trois fois, trois fois toussant
Débite, d'un air imposant,
Un beau rapport qu'il a fait faire
Par Apollon son secrétaire ;
Puis Junon, d'un ton aigre-doux,
Le contredit à l'ordinaire :
Alors Neptune, son beau-frère,
Raccommode les deux époux.
En sa qualité de grand'mère,
Vesta prend un ton débonnaire
Pour opiner. Mars la fait taire,
Et d'un seul mot sabre l'affaire
Sur laquelle on délibérait.
Vulcain veut rompre le silence ;
Mais Vénus, avec nonchalance,
Lui dit : vous êtes un bênet;
Puis, d'un regard de complaisance
Flattant Jupin, dicte l'arrêt
Que Mercure écrit tout d'un trait,
Et qu'ils avoient dressé d'avance.
Dianne en murmure en secret ;
Cérès rougit d'impatience,
Tandis qu'enrageant en silence,

Minerve opine du bonnet.

Les autres Divinités du premier ordre, savoir, le Destin, Saturne, Génius, Pluton, Bacchus, l'Amour, Cybèle et Proserpine, sont exclues du conseil des Dieux, pour d'excellentes raisons sans doute, car Jupiter n'en put avoir d'autres. On assure pourtant que Cybèle et Proserpine ont le tabouret chez Junon. Au reste, la faveur n'est pas grande; car cette reine est d'un caractère fort difficile: on l'accuse même de manquer d'égards pour sa grand'mère; c'est la bonne Vesta, qui radotte et se porte à merveille. J'espère vous en donner demain des nouvelles. Comme je veux suivre l'ordre de l'ancienneté, c'est par elle que je commencerai.

Attendez-vous néanmoins à trouver beaucoup d'inconséquence dans mes lettres; car il y en a beaucoup dans le sujet que je vais traiter.

La Fable ressemble à la plupart de nos parisiennes dont l'esprit n'est jamais plus aimable que quand il brille aux dépens du bon sens. D'ailleurs,

Pour vous lorsque l'on écrit,
En commençant le volume,
Le cœur égare l'esprit,
L'esprit égare la plume.

LETTRE II.

JE vous ai promis des inconséquences, en voici :

La mère Vesta, dont je vous ai parlé, épousa, l'an premier du monde, le Ciel ; dont elle eut Titan et Saturne.

Cette ancienne Vesta est la même que Cybèle, et Cybèle est la même que la Terre. Or, Saturne, vingt ans après, épousa Rhée, qui est la même que Cybèle, qui est la même que la Terre, qui, dit-on, est la même que Vesta.

Pour vous débrouiller cette grande énigme,

Je vais, en généalogiste
Eclairé, subtil et profond,
Faire comme ces messieurs font,
C'est-à-dire, suivre à la piste
La fabuleuse Antiquité,
Et vous créer, à l'improviste,
Des gens qui n'ont point existé.

Vesta, surnommée Cybèle, à cause de sa principauté de la Terre, la donna en dot à Saturne, en le mariant avec Rhée. En conséquence, celle-ci prit, le jour de ses nôces,

le nom de Cybèle, comme nouvelle Dame de la Terre; ce qui depuis l'a fait confondre avec Vesta, sa belle-mère.

Mais, en laissant passer cet apanage dans la maison de son fils, Vesta s'en réserva toujours le titre et les droits honorifiques, qu'elle partagea avec sa belle-fille. Aussi le culte de l'une et de l'autre est-il à-peu-près le même. On les représente cependant d'une manière différente.

Cybèle la douairière, assise gravement,
Garde toujours séverement
Son sérieux de grand'maman
Son front est couronné de tours, de chapiteaux,
Et dans sa main sont les trousseaux
Des clefs de tous les vieux châteaux.
Toujours fraîche, toujours plus belle,
La jeune et féconde Cybèle
A sa suite conduit les Saisons et l'Amour,
Et parcourt ses états dans un leste équipage;
Deux superbes lions en forment l'attelage;
Les Nymphes dansent à l'entour.
L'aimable Déité voyage
Sous un ciel pur et sans nuage.
Les vents impétueux, enclos dans un tambour,
Dorment à ses côtés. Cérès, Flore et Pomone,
Pour leur Reine, à l'envi, tressent une couronne,
Tandis que, caressant les trésors de son sein,
Zéphyre, du bout de ses ailes,
Découvre, en souriant, l'une des deux mamelles
Qui nourrissent le genre humain.

Lorsque sa statue arriva à Rome, le vaisseau qui la portoit s'arrêta tout-à-coup à l'embouchure du Tybre. Aussi-tôt une certaine Claudia, dont l'honneur étoit fort suspect, voulant fermer la bouche aux médisans, attacha le vaisseau à sa ceinture, et, après une courte prière, le fit avancer sans résistance. Mais il y a des incrédules qui regardent ce fait comme aussi équivoque que la réputation de la Dame.

Quoi qu'il en soit, la jeune Cybèle mit au jour une petite Déesse, que son aïeule aima bientôt à la folie, au point qu'elle voulut lui donner son nom. Les jeunes époux y consentirent par déférence.

Voilà donc encore une Vesta. Celle-ci fut la déesse du Feu et de la Virginité; ce qui paroît contradictoire à quelques personnes.

A Rome, on entretenoit dans son temple, une flamme immortelle; si par malheur, elle venoit à s'éteindre, tout le peuple faisoit des expiations et des sacrifices, et l'on ne pouvoit la rallumer qu'aux rayons du soleil. Le soin de l'entretenir étoit confié aux Vestales: ces Prêteresses faisoient vœu de virginité: mais

Le cœur naïf des pauvres Jouvencelles,

Dans l'âge heureux où l'on aime, où l'on plaît,
Du feu sacré qui sous leurs mains brûlait,
Plus d'une fois sentit les étincelles.

Cependant, malheur à celles qui violoient leur vœu; elles étoient enterrées toutes vives. C'étoit un supplice horrible.

Touchés par l'innocence et l'éclat de leurs charmes,
Les bourreaux s'étonnoient de répandre des larmes;
Les juges frémissoient: le peuple avec horreur,
Ecoutoit les longs cris de ces tendres victimes.....
Ah! si les sentimens de l'amour sont des crimes,
Dieux cruels! pourquoi donc leur donniez-vous un cœur?

Adieu, belle Emilie; je ne veux plus vous écrire aujourd'hui. Ces pauvres Vestales m'ont rendu l'ame un peu triste; adieu:

Je vais rêver en liberté.
Si vous étiez de la partie,
Je ne donnerois pas, pour un an de gaîté,
Un jour de ma mélancholie.

D. M. T.

Lettre

LETTRE III.

LE Ciel et Vesta eurent un grand nombre d'enfans. Les principaux furent Titan, Saturne, l'Océan, les Cyclopes, Cérès, Thétis et Rhée. Cette dernière, qui étoit la favorite de Vesta, devint fort éprise de Saturne, et l'épousa; ce fut alors qu'elle prit le nom de Cybèle.

Titan, l'aîné de la famille céleste, étoit l'héritier présomptif du trône. Saturne, son cadet, ne pouvoit prétendre à la royauté. Cybèle en étoit au désespoir. En effet,

Le premier jour qu'on aime on se plaît en secret
A mettre au rang des rois l'objet que l'on adore;
Et s'il étoit un rang plus éclatant encore,
Ce seroit là celui que le cœur choisiroit.

La jeune Cybèle usant donc de l'empire qu'elle avoit sur Vesta, lui persuada qu'il falloit que Titan cédât à Saturne son droit d'aînesse; et Vesta persuada la même chose à son mari.

Titan crut devoir, par obéissance, céder le trône à Saturne; mais ce fut à condition que celui-ci n'élèveroit aucun enfant

mâle, afin qu'après lui la royauté retournât aux enfans de Titan. Saturne accepta cette condition ; et, pour l'observer, il avaloit, en naissant, tous les enfans mâles que sa femme lui donnoit.

Mais voyant qu'il étoit bon homme,
La jeune Cybèle, un beau jour,
A son appétit fit un tour
Assez plaisant ; et voici comme :

Etant accouchée de Jupiter et de Junon, elle mit à la place du premier une pierre qu'elle habilla en poupée. Le bon Saturne, qui avoit la vue basse apparemment, l'avala sans cérémonie. Il falloit qu'il eût l'estomac meilleur que les yeux, car à la naissance de Neptune et de Pluton, il fit encore deux repas semblables, sans en être incommodé.

Quoi qu'il en soit, son épouse fit secrettement élever Jupiter dans l'île de Crète. Il étoit déja grand, lorsque Titan, son oncle, le découvrit.

Aussi-tôt ce prince assemble une armée, marche contre Saturne, le fait prisonnier avec Cybèle, et les enferme dans le Tartare : mais Jupiter lui échappe, et quelques années après, le charge lui-même de fers, et brise ceux de ses parens. Bientôt

Saturne, rétabli sur le trône, redoutant pour lui-même la valeur et l'ambition de son libérateur, lui dresse des embûches. Jupiter en est instruit, et le chasse de l'Olympe; alors le Dieu détrôné pour toujours, s'enfuit en Italie, dans le pays Latin, où régnoit Janus.

Là, de roi qu'il étoit, il se fit laboureur,
Et sous le chaume enfin il trouva le bonheur.
Un peuple agriculteur, à ses leçons docile,
Ensemença la terre, et la rendit fertile,
Saturne en fut aimé. Ce bonheur, à mon gré,
Vaut bien, o mes amis! celui d'être adoré.

C'est apparemment comme père de l'agriculture, que Saturne est représenté sous la figure d'un vieillard, tenant une faulx de la main droite. On lui met, dans l'autre main, un serpent qui se mord la queue, c'est l'emblème de la Prudence, principal attribut de Saturne.

Tout le temps que ce Dieu passa en Italie, fut appelé l'âge d'or.

Siècles heureux de la simplicité,
De l'innocence et de la bonhommie,
Où la franchise et la noble équité
Avoient encore un temple en Normandie,
Où l'on disoit toujours la vérité;
Où la Gascogne étoit inabitée;
Où la beauté n'étoit jamais fardée;

Où l'on n'avoit ni le lait virginal,
Ni blanc, ni noir, ni rouge végétal;
Où décemment l'on n'étoit point volage;
Où chaque amant heureux étoit discret;
Où sans écrin, ni bijoux, ni portrait,
Du tendre objet que l'on idolâtrait,
Au fond du cœur on conservoit l'image;
Où la Concorde, et l'Hymen, et l'Amour,
Paisiblement faisoient ménage ensemble.
Siecles heureux, reviendrez-vous un jour?
Le mal revient fort souvent, ce me semble:
Le bien lui seul passe-t-il sans retour?

C'est en mémoire de ce temps, que, tous les ans, au mois de septembre, on célébroit à Rome les Saturnales. Durant ces fêtes, pour rappeler les vertus et l'égalité, qui, jadis, avoient uni les hommes, on renversoit l'ordre ordinaire de la vie domestique. Par exemple, si les Saturnales se fussent célébrées en France, on auroit vu

La charité reguer chez les petits-collets,
La fraternité chez les moines,
Les maitres servir leurs valets,
Les gouvernantes leurs chanoines.

Enfin, on s'envoyoit des présens de toutes parts, pour marquer que tous les biens étoient communs sous le règne du bon Saturne.

Il n'y a qu'une petite chose qui me fâ-

che contre ce Dieu; c'est qu'on lui sacrifioit des victimes humaines, et que les gladiateurs étoient sous sa protection. Mais ce qui me réconcilie avec lui, c'est qu'il facilita le commerce, en inventant la monnoie. Celle qu'il fit frapper, représentoit, d'un côté, un vaisseau, symbole du commerce qu'il avoit établi, et de l'autre, un homme à deux têtes : c'étoit le portrait du roi Janus.

Ce Prince avoit accueilli Saturne, pendant son exil, jusqu'à partager son trône avec lui. En récompense, le Dieu lui donna la connoissance du passé et même celle de l'avenir. Voilà pourquoi l'on représentoit Janus avec deux visages opposés. Ovide a dit de lui qu'il étoit le seul de tous les dieux qui vît son derrière.

Le mois de janvier lui fut consacré. Il tenoit, de la main droite, une clef, pour marquer qu'il ouvroit l'année, et de la main gauche une baguette, comme présidant aux Augures.

Romulus, fondateur de Rome, et Tatius, roi des Sabins, ayant fait ensemble un traité, lui bâtirent, à cette occasion, un temple, dans lequel il y avoit douze autels, un pour chaque mois de l'année. Ce

temple étoit toujours ouvert durant la guerre, et fermé durant la paix.

On dit que l'Hymenée et le fils de Vénus,
Depuis long-temps se font la guerre;
Mais qu'un jour vous devez leur faire
Fermer le temple de Janus.

LETTRE IV.

JUPITER, en naissant, fut transporté dans l'île de Crète. Les nymphes aux soins desquelles on le confia, lui tressèrent un berceau de fleurs.

Mollement elles y poèsrent
Ces membres délicats et ces débiles mains,
Qui, dans la suite, terrasserent
Le peuple de Titans et ses fiers souverains.
Du jeune Dieu les jeux et l'innocence,
Et la gaité, compagne de l'enfance,
Composoient la naissante cour.
L'heureuse paix habitoit ce séjour;
Les aquilons en respectoient l'asyle.
Au regne tranquille du jour
Succédoit une nuit tranquille.
Les oiseaux gazouillant leurs aimables concerts,
Le murmure des eaux, le doux calme des airs,
Les nymphes en silence, et le tendre Zéphire,
Dans ces paisibles lieux exerçant son empire,

Cependant, lorsque ses premières dents commencèrent à percer, il devint fort méchant, et se mit à crier du matin au soir. Alors ses prêtres, que l'on appeloit corybantes, inventèrent une sorte de danse, dans laquelle ils s'entre-frappoient avec des boucliers d'airain: ce cliquetis empêchoit Saturne et Titan d'entendre les cris du petit Jupiter; mais le meilleur moyen pour l'appaiser, étoit de lui présenter le sein de sa nourrice. C'étoit la chèvre Amalthée. On prétend, à ce propos, que le lait de chèvre rend la tête légère. Jupiter me porte à croire qu'il influe aussi sur le cœur: en effet,

Jamais Petit-maître, à Paris,
Ne courtisa plus de Cloris,
De grisettes et de princesses,
Que Jupin ne trompa jadis,
De mortelles et de déesses.

Je n'entreprendrai pas même de vous en faire la liste. Les plus célèbres furent Antiope, Alcmène, Danaé, Léda, Sémélée, Europe, Egine et Calisto. J'aurai, dans la suite, occasion de vous en parler. Revenons à l'île de Crète.

Jupiter ayant été sevré, voulut récom-

penser la chèvre Amalthée, sa nourrice, et la changea en constellation; mais il retint une de ses cornes, dont il fit présent aux nymphes qui l'élevoient.

C'étoit la corne d'abondance,
Qui passa tant de main en main,
Que l'on ignore son destin.
Cependant on la croit en France,
Au greffe de Thémis, ou bien
Entre les mains de la Finance;
Mais ces messieurs n'en disent rien.

Au sortir de l'enfance, Jupiter fut un héros. Le premier de ses exploits fut la guerre qu'il soutint contre les Titans. Je vous ai dit qu'au moment décisif les Dieux l'abandonnèrent; mais son courage lui suffit. Il foudroya, lui seul, ses ennemis, et renversa sur eux les montagnes qu'ils avoient entassées pour escalader le ciel.

Encelade, malgré son air rébarbatif,
Dessous le mont Ethna fut enterré tout vif.
Là, chaque fois qu'il éternue,
Un volcan embrâse les airs;
Et quand par malheur il remue,
Il met la Sicile à l'envers.

Nous en avons encore un exemple tout récent.

Le second exploit de Jupiter n'est pas aussi glorieux pour lui que le premier.

C'est la défaite et l'exil de Saturne en Italie. Il est vrai que celui-ci avoit eu des torts ; mais son fils lui devoit une retraite plus honorable.

Après s'être rendu maître du trône, Jupiter épousa Junon sa sœur, et vécut d'abord avec elle en bon mari. Il se fit adorer au commencement de son règne. Alors commença le siècle qui succéda au siècle d'Or : c'est-à-dire, que la Vertu régnoit encore sur la terre ; mais avec moins d'empire qu'au siècle précédent.

De la vertu le second âge
Fut appelé l'âge d'argent :
Mais à cette époque, on prétend
Qu'il s'y glissa de l'alliage.

En effet, le crime commençoit à paroître, et Jupiter fut obligé de le punir d'une manière terrible, en la personne de Licaon, roi d'Arcadie.

Ce prince cruel massacroit tous les étrangers qui passoient par ses états. Jupiter se présente chez lui, et demande l'hospitalité. Licaon, voulant braver la puissance suprême, fait servir au maître des Dieux les membres d'un esclave. Jupiter indigné, réduit en cendres le palais du barbare, et le change lui-même en loup.

Ce roi, sous sa forme nouvelle,
Fait encore frissonner d'horreur.
De sa gueule le sang ruisselle;
Sa prunelle ardente étincelle
De feu, de rage et de fureur.

C'est sans doute à cette occasion, que Jupiter fut adoré sous le nom de Jupiter-hospitalier, comme ayant vengé l'hospitalité.

Bientôt après il fut appelé Jupiter-Ammon..... Ecoutez bien : je vais vous parler grec : Ammon (mot grec) signifie, en françois, arène ou sable. Or, Bacchus se promenant un jour dans les sables de l'Arabie, fut pris d'une soif ardente, et le Dieu du vin ne put pas même trouver une goutte d'eau. Dans cette extrémité, Jupiter se présente à lui sous la forme d'un bélier, frappe du pied la terre, et fait jaillir une source abondante. Bacchus, en reconnoissance, éleva, dans cet endroit, un temple sous l'invocation de Jupiter-Ammon; c'est-à-dire, Jupiter des arênes.

Ce Dieu avoit un temple plus célèbre encore dans la forêt de Dodône: c'est là qu'il rendoit ses oracles,

Sous l'ombrage sacré de ces arbres antiques,
Il est un antre obscur. Jamais les plus beaux jours
N'égayerent l'horreur de ses sombres contours,

Le voyageur tremblant attend sous ses portiques.
Là sont l'Espoir au front serein,
L'Ambition au front d'airain,
Avec la Crainte au front sinistre,
Les Soupçons, l'Intérêt; Enfin
C'est l'antichambre d'un ministre.
La porte s'ouvre, on entre en frissonnant;
On espère; on respire à peine.
Les voûtes ont tremblé! le Dieu parle !..... à l'instant
Le ministre approche, et vous rend
Votre destin écrit sur des feuilles de chêne,
Que d'un souffle emporte le vent.

A Rome, on adoroit Jupiter-Stator. Ce surnom lui vient du mot latin stare, qui signifie s'arrêter, en mémoire de ce que Jupiter avoit tout-à-coup arrêté les Romains fuyant devant les Sabins. On adoroit, dans la même ville, Jupiter-Lepis, ou Jupiter-Pierre. Cette pierre étoit celle que Rhée avoit mise à la place de ce Dieu, et que Saturne apparemment n'avoit pas digérée. Il y avoit aussi Jupiter-Capitolin, Jupiter-Tarpeïen, parce qu'il avoit un temple sur le mont du Capitole, et un autre sur la roche Tarpeïenne. Il y avoit enfin Jupiter-tonnant, Jupiter-fulminant, Jupiter-vengeur, Jupiter Dieu du jour; Jupiter Dieu des mouches.

Voici à quelle occasion: Hercule faisant

un sacrifice, fut assailli par un essaim de mouches qu'attiroit l'odeur de la victime : mais ayant aussi sacrifié à Jupiter, les mouches s'envolèrent ; ce qui fit tant d'honneur au roi du Ciel, qu'il en conserva le nom.

Mais le titre le plus illustre de Jupiter est celui d'Olympien, parce que le mont Olympe étoit son séjour ordinaire. C'est là qu'on célébroit en son honneur les jeux olympiques, si fameux autrefois dans l'univers, et dont je dois vous entretenir.

On représente le roi des Dieux assis sur son aigle ou sur un trône d'or, au pied duquel sont deux coupes qui versent le bien et le mal. Son front est chargé de sombres nuages ; ses yeux menaçans brillent sous de noirs sourcils ; son menton est couvert d'une barbe majestueuse. Il tient le sceptre d'une main ; de l'autre, il lance la foudre. Les Vertus siègent à ses côtés.

Les Dieux tremblent en sa présence ;
Les Déesses même, dit-on,
Près de lui gardent le silence ;
Mais ce n'est qu'une fiction ;
Ceci soit dit, ne vous déplaise,
Entre nous deux par paranthèse.

On le revêt aussi d'un manteau d'or,

à ce propos, l'on rapporte que Denis, le tyran, le lui fit ôter, en disant qu'il étoit trop chaud pour l'été, et trop froid pour l'hiver. Il lui fit présent, à la place, d'un habit des quatre saisons..... Adieu.

Pour un jour, c'est trop babiller ;
Je sais qu'il n'appartient qu'aux belles
De pouvoir, sans nous ennuyer,
Eterniser les bagatelles.

Je reconnois donc mon insuffisance à cet égard, et je finis. Cependant,

Lorsqu'on finit de vous écrire,
Le cœur dit toujours : c'est trop tot ;
Car, avec vous il a beau dire,
Ce n'est jamais son dernier mot.

LETTRE V.

ON vous a parlé quelquefois
De ces joûtes, de ces tournois,
Où la lance en arrêt, la visière baissée,
Nos chevaliers brûlans et de gloire et d'amour,
Combattoient pour faire la cour
A la dame de leur pensée,
Qui payoit ordinairement
Un œil, un bras de moins, une jambe cassée,
D'un bracelet ou d'un ruban.

Tels étoient à-peu-près les jeux Olympi-

ques, si célèbres autrefois; excepté que la gloire seule y devoit animer les combattans, car les femmes en étoient exclues sous peine de la vie. Mais, malgré cette loi sévère, quelques-unes s'y rendirent en habit d'homme. Plusieurs même osèrent entrer en lice, et ayant remporté le prix, elles ouvrirent aux femmes la barrière des jeux Olympiques. Depuis ce temps, l'Amour y fut associé avec la Gloire.

La religion s'y trouvoit aussi intéressée; car ces jeux étoient toujours précédés et suivis d'un sacrifice en l'honneur des dieux, et particulièrement d'Apollon. On ouvroit ensuite la carrière préparée pour la course, la Lutte, le Ceste, le Disque et les différens tours de force et de souplesse.

Dans le principe, la course n'étoit que d'une stade, c'est-à-dire, d'environ six-cents pas. Les prétendans couroient à pied, armés de toutes pièces. Mais à la neuvième Olympiade, la stade fut doublée. On établit alors la course des chevaux, et à la vingt-cinquième, on y joignit celle des chars. Cinisque, fille d'Archidamas, prince de Macédoine, en remporta le prix. Excitées par cet exemple, les autres femmes macédoniennes se mirent sur les rangs, et mé-

ritèrent plusieurs fois la couronne de myrthe, de chêne ou d'olivier.

Vos victoires sont plus paisibles ;
Elles ont moins d'éclat, mais bien plus de douceurs.
Vous domptez notre orgueil, vous nous rendez sensibles ;
Vous insinuez dans nos cœurs
La tendre humanité, la constance, les mœurs.
Plus purs quand nous cédons aux pouvoirs de vos charmes,
Et plus dignes de vous quand nous sommes vaincus,
Près de nous la candeur, l'amitié sont vos armes,
Et vos triomphes nos vertus.

Revenons aux jeux Olympiques. La Lutte succédoit à la Course. Les Lutteurs combattoient nuds. On leur frottoit d'huile les membres et le corps, pour leur donner plus de souplesse, et laisser en même-temps moins de prise à leurs adversaires. Alors ils entroient en lice, et se saisissant étroitement, ils essayoient, par force ou par adresse, de se renverser, jusqu'au moment où l'un des d'eux plioit et tomboit sur les reins.

Le Ceste étoit de tous les exercices le plus pénible et le plus dangereux. Les combattans étoient armés de gantelets, composés de plusieurs cuirs plombés, appliqués

l'an sur l'autre, et dont un seul coup porté sur la tête, suffisoit pour assommer. D'ailleurs, on se permettoit les moyens les plus violens pour triompher de ses adversaires.

Arrachion ayant vaincu tous les siens, à l'exception d'un seul, celui-ci le jeta par terre et l'étrangla. Mais, par un effort de désespoir et de rage. Arrachion, expirant à ses pieds, lui mordit l'orteil, et le rompit. La douleur fut si vive, que le vainqueur demanda grace, et l'on posa la couronne sur la tête d'Arrachion, qui n'étoit plus.

Cette victoire est noble et belle,
Mais chez les morts de quoi sert-elle ?

Le Disque étoit un palet de pierre ou de métal, dont la forme et la pesanteur varioient au gré des concurrens. L'avantage de cet exercice étoit de procurer en même-temps la force et l'à-plomb. Le vainqueur étoit celui qui, d'un pied se tenant en équilibre sur la pointe d'un cône, jetoit son disque à la plus grande distance.

Ces jeux se terminoient ordinairement par quelques autres qui exerçoient tour à tour la vigueur, l'adresse et la légèreté.

Les juges qui décernoient le prix, étoient au nombre de neuf. Ils faisoient un novi-

ciat de dix mois avant de monter sur le tribunal, et juroient solemnellement d'observer les loix de l'équité la plus rigoureuse.

Mais lorsqu'une aimable courière
Touchoit au bout de la carrière
Au même instant que son rival,
Que l'arrêt étoit difficile !
Si l'esprit est impartial,
Le cœur n'est-il jamais fragile ?

L'établissement des jeux Olympiques est attribué à cinq frères, nommés Dactiles (1), mot qui désigne leur nombre et leur union. Ces jeux se célèbroient tous les cinq ans; et ces intervalles ont servi, durant plusieurs siècles, d'époques pour la Chronologie.

Par leurs fêtes autrefois
Nos pères datoient leurs années,
Comme je date mes journées
Par celles où je vous vois.

Ainsi, au lieu de dire, comme aujourd'hui l'an mil sept cent &c. on disoit la première, la seconde année de la vingtième, de la trentième Olympiade. Par exemple, j'aurois dit alors de vous :

(1) Dactillos (mot grec) signifie doigt.

votre

Votre jeune cœur murmura
Dès la premiere olympiade ;
A sa deuxieme il soupira ;
Dans son cours il tomba malade ;
La fievre enfin se déclara
Le premier jour de la troisieme :
Mais l'hymen, par un talisman
Qu'au doigt il vous mettra lui-même,
Doit vous guérir subitement
Deux ans avant la quatrieme.

Cela signifieroit, en style moderne, que vous avez éprouvé à cinq ans le penchant ; à dix ans, le désir ; à treize ans, le besoin ; à quinze ans, le tourment d'aimer, et que vous serez mariée à dix-huit ans. J'en souhaite autant à toutes vos contemporaines.

Mais ce vœu que sincérement
Je forme pour leur hyménée,
Ressemble, malheureusement,
Aux vœux de la nouvelle année.

Les Athlètes qui se distinguèrent le plus aux jeux Olympiques, furent Théagène, Euthyme, Milon et Polydamas.

Théagène, né à Thase, petite ville voisine de Lacédémone, remporta douze fois le prix, ses compatriotes lui dressèrent une statue. Mais un de ses envieux allant toutes les nuits la fustiger, elle tomba sur lui, et l'écrasa. Les enfans du mort citèrent la sta-

tue devant le juge ; car la loi de Licurgue ordonnoit de punir, même les choses inanimées, de tout crime attentatoire à la vie et au repos des citoyens. Ah ! que cette loi n'est-elle encore en vigueur !

Je proscrirois ces voiles, cette gaze,
Dont le perfide transparant
Nous aiguillonne et nous embrâse
D'un feu toujours plus dévorant ;
Et ce corset qui dissimule
Des charmes qu'il fait trop sentir,
Et cette friponne de mule,
Dont la forme nous fait mourir
D'incertitude et de plaisir.

Le juge Lacédémonien comdamna la statue à être jettée dans la mer ; mais la famine ayant suivi de près l'exécution de cet arrêt, les Thasiens consultèrent l'oracle qui leur ordonna de repêcher et de rétablir ce monument ; et depuis ce temps, Théagène fut mis au rang des demi-dieux.

Euthyme mérita le même honneur : voici à quelle occasion :

Ulysse, dans le cours de ses longs voyages, étant abordé à Thémesse, ville d'Italie ; un de ses compagnons, qui avoit violé une jeune fille, fut massacré par les habitans, et le roi d'Itaque, instruit de son crime, se rembarqua sans lui rendre les devoirs funèbres. Bientôt l'esprit du mort, privé de

sépulture, porta le ravage et la désolation dans la campagne..... Je n'ose cependant vous garantir ce fait, car tous les revenans me sont fort suspects.

Notre esprit du rivage sombre
Revient-il après nous, revêtu de notre ombre?
Je n'en crois rien; et même, sur ce point,
De Docteurs je sais un grand nombre,
Dont l'Esprit ne reviendra point.

Quoiqu'il en soit, l'oracle consulté promît aux habitans que l'esprit s'appaiseroit, pourvu que chaque année on lui abandonnât la plus belle fille du canton.

Je soupçonne qu'en ce mystère
L'Oracle avoit ses intérêts.
Une vierge naïve, à l'œil vif, au teint frais,
Qui rougit en cachant ses timides attraits,
Comme la rose printannière,
Est une riche offrande! mais
Qu'est-ce qu'un Esprit en peut faire?

Les Théméssiens payoient pour la troisième fois ce fatal tribut, lorsqu'Euthyme, déjà célèbre par un nombre de victoires remportées aux jeux Olympiques, arriva dans ces contrées. Ce héros combattit l'esprit, le fit évanouir et délivra l'aimable victime, dont il obtint ensuite le cœur et la main.

Plus célèbre encore, mais plus malheureux, Milon de Crotône surpassa tous les

athlètes de son temps. On le vit aux jeux Olympiques, charger sur ses épaules un taureau de deux ans, le porter au bout de la carrière sans reprendre haleine; l'assommer d'un coup de poing, et le manger le même jour. Ce trait suffit pour vous donner une idée de sa force extraordinaire.

Mais ces faveurs particulières que la nature nous accorde quelquefois, ne sont pas de longue durée.

Le tems emporte dans son cours,
Et nos forces et nos amours.
Au moment où l'homme commence,
La vieillesse vient l'avertir
Qu'il est déjà tems de finir,
Et bientôt de son existence
Il n'a plus que le souvenir.

Milon, dans un âge avancé, se promenoit seul au milieu d'un bois écarté. Il apperçut un arbre que le vent avoit fendu en l'agitant. Se rappellant alors son ancienne vigueur, il essaya d'en séparer les éclats; mais le bras de Milon avoit vieilli. L'arbre s'étant entr'ouvert à la première secousse, se referma. Tous les efforts de l'athlète ne purent le dégager de cette étreinte fatale, et le vainqueur des jeux Olympiques, attendant la mort dans un désert, y devint la proie des bêtes féroces.

Polydamas, son rival et son ami, périt d'une manière aussi tragique. Cet athlète, dans son enfance, avoit étouffé, sur le mont Olympe, un lion monstrueux; d'un seul coup il assommoit un homme; d'une main il arrêtoit un char attelé de six coursiers.

Un jour, tandis qu'il buvoit dans une grotte avec ses amis, la voûte s'ébranla, et les convives prirent la fuite. Polydamas demeura seul; et comptant sur ses forces, il voulut soutenir cette masse énorme. Mais le rocher, en s'écroulant, l'écrasa de sa chûte.

Telles sont les suites funestes de la présomption. Le sage évite le danger; le téméraire le brave et succombe. Il y a déjà quelques années que j'en ai fait l'expérience.

Bien prémuni contre ses traits,
J'avois juré, dès mon enfance,
D'agir avec tant de prudence,
Qu'Amour ne me prendroit jamais:
Je disois: « c'est une folie
» De s'amorcer à ses appas: »
Mon cœur n'en disconvenoit pas
Avant de connoître Emilie.
Ainsi, je n'avois pas quinze ans,
Lorsque je déclarai la guerre
Au petit prince de Cythère:
Il en rit fort à mes dépens,
Et dit aux Amours d'Idalie:
» S'il nous livre quelques combats,

» Nous lui ferons mettre arme bas,
» Par l'entremise d'Emilie. »

Son plan étant ainsi dressé,
Il me tenta par la franchise,
Et se mit dans les yeux de Lise;
J'en fus légérement blessé.
Je la trouvois assez jolie;
J'aimois son ingénuité;
J'admirois sa naïveté;
Mais qu'étoit-ce au prix d'Emilie!

L'Amour, comme on peut bien penser,
Ne se rebutant pas encore,
Sur les lèvres d'Eléonore
Fut adroitement se placer:
Il crut sa puissance établie:
Il triomphoit!... Il se trompa;
Mon cœur fit tant qu'il s'échappa;
Mais il me gardoit Emilie.

Cependant, fier de mes exploits,
Moi-même j'admirois ma gloire.
Enflé de ma double victoire,
Je la pronois à haute voix.
Qu'aisément un vainqueur s'oublie!
Je lève les yeux par malheur...
Adieu ma gloire, adieu mon cœur;
Adieu! j'ai vu, j'aime Emilie.

J'eusse autrefois craint de la voir:
Mon orgueil timide et rebelle,
Méprisoit les yeux d'une belle;
Mais il redoutoit leur pouvoir....
Comme à son gré l'amour nous plie!
Comme il change nos sentimens!

Je regrette tous les momens
Que j'ai passés loin d'Emilie.

Héros, modernes Scipions, (1)
La constance de votre maître
N'eût pas tenu long-temps peut-être
En pareilles occasions.
Je sais tout ce qu'on en publie:
C'étoit un cœur!.. Je le veux bien;
Mais il ne faut jurer de rien,
Avant de connoître Emilie.

LETTRE VI.

Notre sexe se plaint des caprices du votre,
Et sur-tout les maris. Ont-ils tort ou raison?
Pour qui vous connoît bien, c'est une question
Qu'il est bon de laisser décider par un autre.

Ainsi, je ne me mêlerai point des querelles de Jupiter et de Junon. L'on accuse celle-ci d'aigreur, d'orgueil, et sur-tout de jalousie. Je vais vous en citer un trait entre mille.

Jupiter aimoit Io, fille d'Inachus. Io n'étoit pas ingrate; Jupiter étoit fidèle. Cette fidélité-là étoit une infidélité pour Junon. Furieuse, elle descend du ciel, et s'appro-

(1) Célèbre par sa modeste retenue.

che furtivement de la retraite des amans; Mais Jupiter la prévient et change Io en vache. Junon, se doutant de la métamorphose, demande cette vache à son mari qui la lui confie à regret, et la reine en donne la garde à son fidèle Argus.

Le sieur Argus avoit cent yeux :
Leur secours lui fut inutile ;
L'amour en voit plus avec deux,
Que la jalousie avec mille.

Argus ne dormoit jamais qu'à moitié. Mercure vint le trouver. Les uns disent qu'il lui joua sur sa flûte plusieurs airs de musique ancienne; d'autres, qu'il lui lut un opéra nouveau; si bien qu'enfin il l'endormit tout-à-fait, et lui creva tous ses yeux. Junon désespérée le changea en paon, et conserva ses yeux sur son plumage. Depuis ce temps, elle attela deux paons à son char.

Cependant Io, tourmentée par les Furies, traversa la méditerranée, et arriva en Egypte, où Jupiter lui rendit sa première forme. Ce fut là qu'elle mit au jour Epaphus : elle y fut depuis adorée sous le nom d'Isis, et représentée sous la forme d'une femme, ayant une tête de vache.

Junon bouda long temps. Jupin n'en fit que rire, et publia qu'il alloit épouser Platée, fille d'Asope.

A cette nouvelle, Junon hors d'elle-même accourt, se jette sur la nouvelle fiancée, et lui arrache ses vêtemens, sous lesquels elle trouve un tronc d'arbre, avec une figure de poupée.

Apres un moment de dépit,
Dévorant sa honte secrette,
Elle rougit: Jupin sourit...
Un baiser, voilà la paix faite.

Vulcain, seul fruit de leur union, dut sa naissance à ce raccommodement.

C'est avec raison sans doute que l'on accuse Junon de jalousie; mais tout le monde rend justice à sa sagesse. Cependant,

Quoique d'une vertu sévere
Armée autrefois jusqu'aux dents,
Elle fit deux petits enfans
Dont Jupin ne fut pas le pere.

Elle avoit toujours été stérile; mais, suivant l'avis de son docteur, ayant mangé au banquet de Jupiter un plat de laitue sauvage, elle conçut Hébé, dont elle accoucha sur-le-champ.

Hébé fut l'aimable déesse
De la fraicheur, de la jeunesse:
Sa main, à la table des Dieux,
Versoit le nectar à la ronde;
Mais elle savoit encor mieux,

Par le doux éclat de ses yeux,
Enivrer les maîtres du monde.

Non contente de ce miracle, Junon voulut en essayer un autre. Jalouse de ce que Jupiter avoit seul enfanté Minerve, elle consulta la déesse Flore sur le moyen d'en faire autant. Celle-ci lui montra une fleur dont le simple attouchement devoit effectuer son projet. Junon la toucha, et Mars vint au monde.

Il existe encore une fleur
Qui renouvelle ce prodige.
Dès que l'hymen la touche, aussi-tôt elle meurt;
Mais on la voit naître de sa tige
Une grâce enfantine, aux yeux tendres et doux,
Ou bien un jeune amour sans carquois et sans ailes.
Ainsi les descendans des héros et des belles,
De fleur en fleur sont venus jusqu'à nous.

Quoi qu'il en soit, le lieu où Junon jouissoit de toute sa gloire, étoit la ville d'Argos. On y célébroit ses fêtes par le sacrifice d'une hécatombe, c'est-à-dire, de cent taureaux. La déesse étoit représentée sur un char brillant, traîné par deux paons. Elle avoit le sceptre en main, et le front couronné de lys et de roses.

Près de son temple couloit une fontaine dont elle prenoit les eaux tous les ans. On nous vante beaucoup les eaux de Spa, de

Forges et de Plombières. Elles rendent, dit-on la santé ; mais celles d'Argos rendoient la jeunesse et la virginité. Comment cette source-là s'est-elle perdue !

Si tu pouvois, merveilleuse fontaine !
Reprendre un jour ta source dans Paris,
Que de minois ridés et défleuris
Renonceroient aux ondes de la Seine !
Que tes ruisseaux bientot seroient taris !
Pour les amours quelle agréable aubaine !
O Mahomet ! mieux que ton Paradis,
Paris seroit le séjour des Houris.
Si, comme on dit, ta baguette est certaine,
Mon cher Bletton, au nom de ma Cloris,
Quand nous aurons tous deux la cinquantaine
Découvrez-nous cette heureuse fontaine.

Revenons à Junon ; elle présidoit sur-tout aux mariages et aux accouchemens, sous le nom de Lucine. Les fêtes que l'on célébroit à Rome en son honneur, étoient appelées les Lupercales.

Alors deux ou trois cents bandits,
N'ayant que leur peau pour habits,
Couroient, avec des cris farouches,
Chez les épouses des Romains,
Leur frappant le ventre et les mains,
Pour empêcher les fausses-couches.

L'instrument avec lequel ils donnoient cette espèce de discipline, étoit une peau de chèvre qu'on prétendoit avoir servi de vêtement à Junon.

J'oubliois de vous parler d'Iris, sa confidente et sa messagère. La déesse, contente de ses services, la transporta aux cieux. Elle lui donna des ailes, et la revêtit d'une robe violette, dont l'éclat trace dans l'air un sillon de lumière que l'on appelle l'Arc-en Ciel. Ainsi,

Vers la fin d'un beau jour, ou bien après l'orage
Lorsqu'il vous arrive de voir
Un arc étincelant briller un nuage,
N'en concevez jamais un sinistre présage;
Dites-vous seulement: c'est Iris qui voyage:
Junon apparemment donne à souper ce soir.

Quant à vous, Emilie, soyez assurée que,

Si vous étiez Iris, et si Dame Junon,
Par caprice, daignoit me faire
L'honneur de m'inviter a souper sans façon,
J'oublierois l'invitation,
Pour inviter la messagère.

LETTRE VII.

UN beau matin, Jupiter accablé d'un violent mal de tête, ordonne à Vulcain de lui

lui fendre le cerveau, et Minerve en sort armée de pied en cap.

Aujourd'hui le front des hommes n'accouche plus ; mais on prétend qu'il indique souvent, par de certains signes, que leurs femmes sont accouchées. Au reste, je tiens cette découverte de fort mauvais plaisans.

Minerve, en naissant, prit les arts sous sa protection. Elle inventa l'écriture, la peinture et la broderie.

Vous dont la main trace, dans le silence,
Ces tendres riens, ces doux épanchemens,
Ces petits soins et ces heureux sermens,
Qui de l'objet dont vous pleurez l'absence,
Secrètement vous rendent la présence ;
Et vous dont l'art, variant les couleurs
Dans une ovale, aux traits de votre amie
Semble donner une seconde vie ;
Vous qui couvrez de baisers et de pleurs
Ces traits chéris que le vélin conserve,
Jeunes amans, rendez grace à Minerve.

C'est sur-tout pour la tapisserie que cette déesse avoit une adresse particulière. Aussi en étoit-elle fort jalouse. Arachné, habille ouvrière, ayant prétendu l'égaler, reçut un coup de navette sur les doigts, et fut changée en araignée. Les talents qu'elle a conservés sous cette nouvelle forme, font regretter ceux qu'elle eût autrefois.

Minerve étoit aussi musicienne. Elle jouoit de la flûte ; mais comme cet instrument lui gâtoit la bouche et la poitrine, elle le jeta dans une fontaine, à laquelle elle puisoit de l'eau pour se rafraîchir...

Ah ! que nos mœurs sont loin de celles de nos pères !
Le sexe, en ce temps-là, privé de nos lumieres,
N'avoit pas le moindre soupçon
De l'étiquette et du bon ton.
Aujourd'hui, par politesse,
Nos usages sont embellis :
Par exemple, la Déesse
Des Arts et de la sagesse,
Pour sa poitrine, jadis,
Buvoit de l'eau pure ; tandis
Qu'une Déesse, à Paris,
Auroit pris le lait d'ânesse

Vous pensez bien que Minerve ne ressembloit pas à nos Parisiennes. On la représente le casque en tête, la lance à la main, le sein couvert d'une cuirasse et le bras armé de son égide, sur laquelle on voit la tête de Méduse.

Méduse, pour son malheur, étoit la plus belle des trois Gorgones, qui régnoient ensemble dans les îles Gorgades. Neptune, épris de ses charmes, n'ayant pu la fléchir, la viola dans le temple de Minerve. La déesse outragée changea les cheveux de Mé-

duse en serpens, et fit graver dans la suite sa tête sur son égide.

L'air menaçant de la Gorgone,
Son front et ses yeux courroucés,
Et ses serpens entrelacés,
Inspirent l'effroi de Bellone.

Quelquefois le casque de Minerve est surmonté d'une chouette, et l'on place auprès d'elle, tantôt un coq, symbole du courage et tantôt un hibou. C'est en cet oiseau qu'elle changea Nictiméne qui avoit eu un commerce incestueux avec son père.

Le malheur de Nictimène et de Méduse, atteste la pudeur de Minerve. Elle en donna une autre preuve aux dépens de Tyrésias qu'elle aveugla, parce qu'il l'avoit vue au bain.

Pour venger vos appas, si je perdois la vue,
Belle Emilie, après les avoir vus,
Je m'en consolerois. Je ne vous verrois plus;
Mais je n'oublirois pas que je vous aurois vue.

On se persuade aisément que Minerve resta toujours vierge. Pour moi je n'ose assurer ni combattre une opinion aussi délicate. Tout ce que j'en sais, c'est que Minerve ainsi, que Vesta, présidoient à la virginité.

Pour célébrer ses fêtes, les demoiselles

de ce temps-là se partageoient en différentes brigades, armées de pierres et de bâtons; puis on sonnoit la charge, et elles fondoient avec fureur les unes sur les autres. La première qui périssoit dans l'action, étoit regardée comme infâme, et l'on jettoit son corps à l'eau, tandis que l'on reconduisoit en triomphe celle qui, sans avoir succombé, sortoit du combat avec le plus de blessures; ainsi, les attraits les plus illustres de ce pays, étoient sans doute les plus cicatrisés.

Ces fêtes établies dans la Libie, au bord du marais Tritonien, furent à ce qu'on croit, transférées à Athènes, lorsque Minerve donna son nom à cette ville. Neptune lui avoit disputé cette honneur. Pour terminer leur différent, ils convinrent que le parrain de la ville naissante, seroit celui des deux qui produiroit la chose la plus utile à ses habitans. Neptune créa le cheval, Minerve l'olivier. L'olivier eut le prix. Je le lui aurois aussi donné, car cet arbre est le symbole de la paix.

Lorsque l'on vous aime, on préfere
En secret le myrthe au laurier;
Et le myrthe ne croît guere
Qu'à l'ombre de l'olivier.

Minerve avoit un temple dans la citadelle

d'Athènes, et un autre dans celle de Troye. C'est là qu'elle étoit adorée sous le nom de Pallas, comme présidant aux combats. Les Troyens gardoient précieusement sa statue qu'ils appeloient le Palladion Cette petite figure étoit faite des os de Pelops, ancien roi du Péloponèse; on la faisoit remuer comme un pantin en touchant un ressort caché, ce qui inspiroit beaucoup de vénération aux bonnes femmes Troyennes. Les Troyens eux-mêmes la regardoient comme le gage de la sûreté de leur patrie. Tandis que les Grecs l'assiégeoient, Ulysse et Diomède ayant pénétré par un souterrein dans le temple de Minerve, enlevèrent le Palladion, et la ville fut prise peu de temps après....

Cet événement me rappelle, Emilie, une nouvelle qui m'intéresse beaucoup, parce qu'elle vous concerne:

Depuis un an le prince de Cythère,
Avec tous ses Amours, vous assiége, dit-on:
Votre sort est pareil à celui d'Ilion;
De votre cœur dépend le succès de l'affaire:
Avant de vous réduire, il faut vous le soustraire;
Ainsi, le siége sera long;
Car si j'en crois votre rigueur austère,
L'Amour n'a pas encore pris le Palladion.

LETTRE VIII.

Que l'on me donne à garder un trésor,
J'en répondrai. Qu'on soumette à ma garde
Une hydre, un monstre à figure hagarde
Fut-il sorcier, j'en répondrois encor.
Mais que l'on mette à l'ombre de mon aile
Jeune beauté modeste en son maintien,
Dont la voix tremble, et dont l'œil étincelle,
En m'enjoignant de la rendre Pucelle,
Nescio vos; je ne réponds de rien.

Cybèle y voyoit sûrement mieux que moi. Elle étoit mère. Sa fille Cérès étoit charmante, et ne la quittoit jamais. Cependant, la maman, en laçant la jeune personne, s'apperçut d'un nouvel embonpoint qui la déconcerta. Vous jugez du train qu'elle fit! Cérès, toute honteuse, courut se cacher dans une caverne, où elle mit au jour Proserpine.

L'aimable enfant fit le bonheur
De Mademoiselle sa mère;
Mais elle n'eut jamais l'honneur
De connoitre Monsieur son père.

Les uns disent que ce fut Neptune, d'autres que ce fut Jupiter. Quoi qu'il en soit, Cérès pleura long-temps la perte de sa vir-

ginité. Sa douleur la consumoit, et la faisoit mourir en détail.

Si ce malheur au cercueil
Conduisoit les pauvres filles,
Combien d'honnêtes familles,
Parmi nous, seroient en deuil !

Heureusement pour Cérès, le Dieu Pan découvrit sa retraite. Touché de l'état déplorable où la Déesse étoit réduite, il en avertit Jupiter, qui lui envoya son médecin. Celui-ci fit prendre à la malade une potion de jus de pavots, et l'endormit. Le sommeil rétablit le calme dans ses sens, et sa santé revint de jour en jour.

Cependant, tout languissoit sur la terre. Le bled périssoit dans son sein, et les hommes rappeloient à grands cris, la déesse de l'agriculture. Elle reparut enfin et fut reçue en triomphe.

Ses yeux étoient remplis d'une douce langueur,
Et son front conservoit un reste de pâleur.
Proserpine pendoit encore à sa mamelle,
Objet de sa tendresse et fruit de ses douleurs.
Cérès paya bien cher la gloire d'être belle.....
Les beaux yeux sont donc faits pour répandre des pleurs !

Ce fut alors qu'on institua des fêtes en son honneur. Ces fêtes se célébroient à-peu-près comme on célèbre chez nous les Ro-

gations. Les prêtres et le peuple alloient en procession au milieu des campagnes, où l'on immoloit un porc, parce que cet animal, en fouillant la terre, empêche le bled de germer. Ce sacrifice se faisoit aux dépens de la confrairie de Cérès. Les membres de cette confrairie étoient condamnés au silence, et portoient toujours le même habit, jusqu'à ce qu'il tombât tout-à-fait en lambeaux. On prétend que, dans la ville d'Eleusine, on y admettoit les vierges; mais cette opinion est combattue avec raison; et je sais de quelques philosophes silencieux, que les femmes ne voulurent jamais y être initiées.

Dans la suite, la confrairie éleva un temple à Cérès. Elle y étoit représentée le front ceint d'épis et de fleurs, et les mamelles pleines de lait. Elle avoit un hibou à côté d'elle, et un lézard à ses pieds; d'une main elle tenoit une poignée de froment et de pavots, en mémoire de l'opium qu'elle avoit pris, et de l'autre le flambeau avec lequel elle avoit cherché Proserpine.

Celle-ci avoit hérité des graces de sa mère. Souvent le cristal des fontaines lui avoit appris qu'elle étoit jolie.

Or, on dit que les fillettes,
A qui l'Amour a donné

Minois joliment tourné,
Toujours aiment les fleurettes.

Proserpine aimoit donc les bouquets. Un jour, tandis qu'elle en cueilloit dans le vallon d'Enna, Pluton, roi des enfers, promenoit de ce côté ses ennuis et sa tristesse. La cause en étoit bien légitime. En effet.

Quand le cœur ne peut se soustraire
Au joug de votre aimable loi,
Mesdames, l'on est, selon moi,
Bien malheureux de vous déplaire.

Tel étoit le sort de Pluton. Toutes les déesses avoient rejetté ses hommages. On le trouvoit trop brun, et puis il puoit la fumée, et puis son palais étoit trop sombre, et puis,

Fille qui sent arrondir ses trésors,
Et dont le Myrthe doit bientot ceindre la tête,
Avec raison préfere la conquête
De deux ou trois vivans à l'empire des morts.

Pluton rêvoit à tout cela, lorsqu'il apperçut Proserpine au milieu de ses nymphes. Soudain, épris de ses attraits, il la saisit, l'enlève, ouvre la terre d'un coup de son trident, et rentre dans ses états vec sa proie.

Jugez quelles furent les allarmes de Cérès ! Cette mère désolée chercha sa fille par

toute la terre. Dans ce pénible voyage, elle fut accueillie chez Céléus, Roi d'Eleusine, et enseigna l'agriculture à Triptolême, fils de ce prince. Les Eleusiens élevèrent un temple à la déesse ; mais elle quitta bientôt ce pays pour parcourir le reste du monde. C'est alors que, succombant de fatigue et épuisée de besoin, elle fut trop heureuse de rencontrer une bonne femme qui lui donna un peu de bouillie. L'appétit assaisonne les mets les plus communs. Cérès trouva celui-ci délicieux. Un petit polisson, nommé Stellio, s'étant mis à rire de son avidité, la Déesse offensée, lui jeta le reste de sa bouillie, et le changea en lézard.

Enfin, après mille recherches inutiles la mère de Proserpine allume un flambeau au feu du mont Ethna, pour chercher sa fille jusques dans les entrailles de la terre.

Aréthuse apperçut Cérès dans ses courses souterraines : elle l'appela, et lui dit : « Rassurez-vous ; je connois le sujet de vos » allarmes. Je suis Aréthus, autrefois nymphe de Diane. Je l'accompagnois sur les » bords du fleuve Alphée : celui-ci me vit » et m'aima. J'étois jeune ; vous devinez » que j'étois sensible. Alphée me poursuivoit. Hélas ! je le fuyois comme on fuit ce

» qu'on aime. Mais les dieux protecteurs de » la vertu, me changèrent en fontaine, » pour me soustraire à ses poursuites. Que » devint-il alors !.....

» Furieux, il rentra dans ses grottes profondes :
» Mais l'Amour dirigea la course de nos ondes ;
» Et plaignant mon Amant, permit, pour l'ap-
» paiser,
» A nos flots de se caresser.

» C'est en allant m'unir à mon cher Alphée, que j'ai vu passer Proserpine dans » les bras de Pluton. Votre fille est aux » Enfers ».

A ces mots, Cérès vole à l'Olympe, accuse Pluton, et redemande sa fille au maître des dieux. Jupiter consent à la lui rendre pourvu qu'elle n'eut rien mangé dans les enfers. Malheureusement Ascalaphe, valet-de-chambre de Pluton, rapporta qu'il avoit vu Proserpine sucer une grenade. Cérès changea le dénonciateur en hibou ; mais elle n'obtint pour toute grace, que celle de posséder sa fille durant six mois de l'année ; les six autres mois furent accordés à Pluton.

Adieu Si, pour vous rendre hommage,
Ceux qui vous aiment, tour-à-tour,
Au lieu d'un mois prenoient un jour,
L'Amour, pour un si doux partage,
Se plaindroit que l'an est trop court.

LETTRE IX.

DIANE, au retour de la chasse, se reposoit près de la ville d'Athènes, sur le bord d'un ruisseau. Elle y avoit déposé son arc et son carquois, et s'occupoit à relever les tresses de sa chevelure, lorsqu'elle aperçut une jeune fille qui chantoit, en cueillant des fleurs:

» La beauté d'un front sévère,
» Ne peut pas toujours s'armer.
» L'on est faite pour aimer,
» Quand on est faite pour plaire.
» Avec les tendres propos
» Que la vanité méprise,
» Aux dépens de son repos,
» Le cœur se familarise.
» Diane, avec mille appas,
Tu dédaignes la tendresse
» Hélas! quand on n'aime pas,
» A quoi sert d'être Déesse! »

En chantant ainsi, elle s'étoit approchée. Diane la regardoit et soupiroit. « Qu'avez-» vous, lui dit la jeune Athénienne? — Je » vous l'apprendrai, mon enfant. Mais, » dites-moi, à quel usage destinez-vous ces » fleurs? — A faire une corbeille pour l'of-» frir à Diane. Elle a chez nous un temple dans

» dans lequel nous faisons vœu de virginité..... Ah! ne faites jamais ce vœux-là : » pour ne pas le violer, il faut être Diane » elle-même. Je vais, pour l'appaiser, attacher ma ceinture aux murs de son temple, et lui présenter mon offrande. -- Je » la reçois, répondit la Déesse. Vous m'intéressez, ma chère fille : écoutez-moi : » Je suis Diane, fille de Jupiter et de » Latone..... Rassurez-vous : les Déesses » aiment les mortelles qui vous ressemblent. Je naquis un instant avant Apollon, » et j'aidai sur-le-champ ma mère à le » mettre au jour. Témoin des douleurs » qu'elle éprouva, je jurai dès-lors une haine éternelle à l'Amour. J'étois persuadée que ses faveurs ne pouvoient dédommager de ses tourmens.... Mon enfant, le » temps et l'expérience changent bien nos » idées ; mais alors,

» J'ignorois si le plaisir charmant
» De se voir, dans un nouvel être,
» Confondue avec son amant ;
» D'embrasser et de reconnoître
» De ses traits réunis l'assemblage touchant ;
» De retrouver, dans le gage innocent
» De ses mutuelles tendresses,
» D'un époux chéri constamment,
» Et le sourire et les caresses.

» Bientôt la chasse devint mon unique pas-

» sion. Une peau de tigre, un arc, un car-
» quois, ce fut là toute ma parure. Mes
» nymphes imitèrent mon exemple, et je
» partis avec elles pour combattre les mons-
» tres des forêts. Je les poursuivois tantôt à
» pieds, tantôt sur un char traîné par des
» biches. Ce genre de vie me rendit encore
» plus sauvage.

» Un jour, dans un lieu solitaire, je me
» baignois avec mes compagnes. Actéon,
» jeune chasseur, tourne ses pas vers ma
» retraite. Il vit.... ce que nul mortel ne
» devoit voir. Aujourd'hui je lui pardon-
» nerois ce crime involontaire: je l'en pu-
» nis alors. Le malheureux fut changé en
» cerf et déchiré par ses chiens.

» Tandis que je triomphais de cette cruau-
» té, Calisto, l'une de mes nymphes, étoit
» assise sur le rivage, et refusoit de se bai-
» gner avec moi. Piquée de ce refus, j'exa-
» minai avec quelque soupçon les contours
» de sa taille: j'appris en même-temps que
» Jupiter l'avoit aimée c'en fut assez pour
» son malheur. Je la chassai de ma pré-
» sence, et la livrai aux fureurs jalouses de
» Junon. L'infortunée Calisto mit au jour
» Arcas, et fut changée en ours.

» Dans la suite, Arcas, devenu grand
» chasseur, rencontre sa mère, l'atteint,

» et dirige son dard contr'elle..... Ma ven-
» geance alloit être satisfaite : les dieux pour
» empêcher ce parricide, transportèrent au
« ciel le fils et la mère, et les changèrent
» en constellation.

» Ennemie jurée de l'Amour, ma beauté
» m'étoit inutile. Cependant, j'étois ja-
» louse de la beauté d'autrui. Chione, pe-
» tite-fille du Matin, avoit un teint plus
» brillant que l'Aurore. Elle s'en apper-
» çut, et compara ses attraits aux miens.
» Cette témérité lui coûta cher ; je la per-
» çai de mes flèches. Dédalion, son père,
» se précipita du haut d'un rocher, et fut
» changé en épervier par Apollon.

» Cependant, mes exploits et mon nom
» remplissoient l'Univers. Les montagnes
» et les bois étoient soumis à mon empire:
» Par-tout on m'élevoit des temples. Ce-
» lui d'Ephèse étoit digne de moi. Jamais
» le génie des hommes n'enfanta un plus
» bel ouvrage. En Tauride, les habitans
» faisoient fumer l'encens, et couler le
» sang humain sur mes autels. Les Athé-
» niennes me consacroient leur virginité.
» J'étois au comble de ma gloire, et je de-
» sirois encore. J'en ai connu depuis la vé-
» ritable raison.

» Des hommages quoiqu'on soit femme,
» On se fatigue au bout d'un jour:
» La vanité chatouille l'âme,
» Mais ne remplace pas l'Amour.

» Près de la ville d'Héraclée, je vis le » Pasteur Endymion. Il étoit jeune. Ses » yeux étoient aussi tendres que les sen- » timens qu'il inspiroient. Il n'eût osé » s'élever jusqu'à moi; je m'abaissai jus- » qu'à lui: car, mon enfant lorsque l'on » aime.

» C'est en vain que l'on se prévaut
» De son rang et de sa noblesse;
» Du même trait quand il nous blesse,
» Cupidon nous met de niveau.

» Le Mystère présidoit à notre bonheur, » mais le Mystère trahit quelquefois l'A- » mour. Lorsque j'étois auprès d'Endy- » mion, je tremblois souvent qu'on ne dé- » couvrît le motif de ma retraite. Enfin: » le Hasard me servit heureusement.

» Apollon, mon frère, las d'éclairer le » Monde, pendant le jour, déclara au » maître des dieux: qu'il ne pouvoit rem- » plir le même ministère pendant la nuit. » Mon frère, pour ce refus, avoit ses » raisons secrettes: Thétis le retenoit au- » près d'elle; mais ce qui nuisoit à son » amour, pouvoit être favorable au mien.

» Je me présente donc, et demande l'honneur qu'Apollon venoit d'abdiquer. Jupiter me l'accorde, me place un croissant (1) sur la tête, et me donne le surnom de Phœbé. Aussi tôt je monte sur le char de la Lune, saisis les rênes, et parcours ainsi l'univers, traînée par mes deux coursiers, noirs et blancs. Chaque nuit leur course se rallentissoit vers le sommet du mont Lathma. C'est là que je retrouvois mon cher Endymion. Alors je descendais de mon char.

» Un nuage aux mortels déroboit mon absence
» Au milieu de la nuit, dans ces vastes déserts ;
» La nature à l'Amour sembloit prêter silence :
» Tout dormoit ; nos cœurs seuls veilloient dans
» l'Univers,

» Jusqu'à présent nous sommes heureux, et notre tendresse n'a pas été stérile.

» A nos vœux le Dieu d'hymenée,
» Tous les ans, accorde un enfant ;
Et grace à lui cette année,
» J'ai complétté le demi cent (2).

» Allez donc, continua Diane ; allez, ma chère fille. Ne redoutez plus ma colère.

(1) Le croissant est l'attribut de Diane.

(2) Pausanias rapporte que Diane et Endymion eurent cinquante filles, et plusieurs fils.

» Gardez votre ceinture, et servez-vous » de ces fleurs pour couronner votre Endymion ». A ces mots, elle disparut. Adieu.

Diane eut à l'Amour le tems de réfléchir.
Une déesse est toujours belle.
Mais vous qu'à dix-huit ans ce Dieu ne peut fléchir,
Souvenez-vous que vous êtes mortelle.

LETTRE X.

Enfin, renonçant aux Amours,
Jupiter, devenu fidele,
Pour sa moitié, depuis huit jours,
Brûloit d'une ardeur éternelle.

Sur le soir du huitième jour il se promenoit près d'un bois solitaire; là il admiroit, avec plaisir la constance, prodigieuse que Junon lui avoit inspirée, lorsqu'il rencontra deux jolies pucelles.

Pucelles? Je n'en sais rien;
Mais elles en avoient l'âge,
Les trésors et le corsage,
La fraicheur et le maintien.

C'étoient Latone et Astérie, fille du Titan Cœüs. Jupin les salue et leur parle. Les deux sœurs rougissent; mais comme les carac-

tères sont différens, Astérie s'enfuit, et Latone resta.

Des deux parties, en pareils cas,
Souvent le meilleur est funeste:
Si l'on fuit, gare les faux-pas!
Mais c'est encore pis, si l'on reste.

En effet, Astérie tomba dans la mer, et Latone devint enceinte.

Junon outrée de dépit, suscita contre celle-ci le serpent Pithon, qui la poursuivoit sans relâche. Latone ne pouvoit trouver de réfuge contre ce monstre. La Terre avoit juré à Junon de ne point donner d'asyle à sa rivale. Mais depuis ce serment, Astérie, dont le corps erroit à la merçi des flots, avoit été changée en île par Neptune, qui lui avoit donné le nom de Délos. Cette île étoit flottante.

Cependant Latone arrivée au bord de la mer, ne pouvoit plus échapper aux poursuites du Monstre. Alors l'île de Délos, flotte vers elle, la reçoit et s'éloigne du rivage. Durant cette nouvelle navigation.

Neptune la confie au souffle du Zéphire;
Il veut que les Amours en soient les matelots;
Et le fils de Vénus vient au milieu des flots
Prendre le gouvernail de son nouvel empire.

Latone, seule dans cet asyle, se fit une cabane de branches de palmier. Loin des

hommes trompeurs, loin des femmes jalouses, elle y vivoit heureuse.

Aux malheureux la solitude est chère;
Elle est pour eux l'asyle du bonheur.
Mais au moment fatal où la douleur,
Des fruits d'hymen funeste avant-courière,
Vient avertir la beauté qu'elle est mère,
Dans ce moment plein d'amour et d'horreurs
Qu'il est cruel de n'avoir, sur la terre,
Pas une main pour essuyer ses pleurs!

Telle étoit la détresse où Latone se trouvoit réduite. Mais la nature lui suggéra des forces. Elle s'appuya fortement contre un tronc d'arbre, et parvint à enfanter Diane. Celle-ci, comme fille de Jupiter, ayant la science infuse, aida sur-le-champ sa mère à mettre au jour Apollon.

Epuisée par cette couche laborieuse, Latone s'endormit.

Après ces douloureux travaux,
Pour la première fois, quand la beauté sommeille,
Avec combien de sentimens nouveaux
Son cœur agité se réveille!

Durant le repos de Latone, l'île de Délos se rapprocha du rivage, et la Déesse, en s'éveillant, se mit en chemin pour rejoindre son père Cœüs.

Dans ce trajet pénible et solitaire,
Ses deux enfans étoient entre ses bras.
Ce doux fardeau ne la fatiguoit pas:

L'on devient forte, alors qu'on devient mère.

Cependant, pour se soustraire aux fureurs jalouses de Junon, elle précipitoit sa marche; ce qui échauffoit un peu son lait. Arrivée en Licie, auprès d'un marais, elle demanda de l'eau aux paysans qui travailloient sur ses bords. Ceux-ci refusèrent de lui en donner. Vous me direz: Que n'en prenoit-elle? Cela est vrai: mais une femme ne sait point pardonner un refus.

Aussi dit-on que la Déesse
En grenouilles les changea,
Pour apprendre la politesse
Aux Messieurs de ce pays-là.

Echappée enfin à la colère de Junon, Latone élevoit paisiblement Apollon et Diane. Fière de reconnoître en eux le sang du maître du tonnerre, elle préféroit ses enfans à ceux de tous les princes voisins. Cet orgueil étoit bien naturel. En effet,

Est-on jolie, à l'âge de quinze ans?
L'on veut régner; c'est-là le bien suprême
Devient-on mère, on a pour ses enfans
La vanité qu'on avoit pour soi-même.

Niobé, fille de Tantale, avoit la même foiblesse que Latone. Elle préféroit ses enfans à ceux de la Déesse. Ses richesses et sa puissance la rendoit encore plus vaine, Latone, indignée de ses mépris, arme de

ses traits Apollon et Diane. « Allez, leur » dit-elle, vengez-moi; mon injure est la » vôtre ».

Animez de la fureur de leur mère, ils pénètrent dans le palais de Niobé, et percent, sous ses yeux, ses fils, ses filles et son époux. Niobé, succombant sous le poids de ses douleurs, fut changée en un marbre, sur lequel on voit encore couler des larmes.

Telles furent les suites funestes de l'aveuglement maternel. Pour vous, aimable Emilie, tranquillisez-vous à cet égard:

Si vos enfans, un jour, par droit héréditaire
Ont vos traits, votre cœur et votre esprit heureux,
Aimez-les, vantez-les; notre censure austère
N'osera vous blâmer d'idolâtrer en eux;
Ce que nous adorons aujourd'hui chez leur mère.

LETTRE XI.

JE vais vous parler du fils de Latone, connu et adoré sous les noms d'Apollon, de Phœbus et du soleil.

Il en est de ce Dieu, comme de la Beauté:
Sous mille noms divers qu'elle se renouvelle,
Qu'elle soit sur le trone dans l'obscurité,
On l'adore; c'est toujours elle.

Apollon, dès son enfance, fut présenté à la cour céleste. Jupiter le reconnut; Junon même l'accueillit. Il sut ménager adroitement cette faveur, et devint le dieu de la lumière.

Apollon conduisoit ce char,
Qui, du vaste sein d'Amphitrite,
Lorsque je dois vous voir, sort toujours un peu tard,
Et, lorsque je vous vois, y retourne un peu vite

Ce fut alors qu'il prit le nom de Phœbus. Mais bientôt, comme tous les courtisans heureux, ayant abusé de son pouvoir, il fut chassé par cabale, rappelé par intrigue, et devint sage par expérience. Voici à quelle occasion :

Vous savez qu'Apollon est le dieu des beaux arts; et c'est pour cette raison que la fable nous le représente sous la figure d'un jeune homme sans barbe.

Jupin est vieux; son fils, de la jeunesse,
Malgré le tems, a conservé les traits.
Les Rois, les Dieux ont connu la vieillesse;
Les Talens seuls ne vieillissent jamais.

Apollon avoit inventé la médecine. Esculape, son élève et son fils, exerçoit sur la terre cet art miraculeux dans son principe. Cependant cet esculape, malgré sa science

divine, auroit assez mal figuré parmi nos docteurs modernes.

Il ne marchoit point escorté
D'un leste et brillant équipage;
Il ignoroit le doux langage
Des beaux-fils de la faculté;
Il parloit sans point, sans virgule:
On comprenoit ce qu'il disoit;
Et, pour comble de ridicule,
Presque toujours il guérissoit.

Il fit plus, il ressuscita les morts. Mais ces prodiges lui coûtèrent la vie. On fit entendre à Jupiter qu'Esculape usurpoit son pouvoir suprême, et le roi des dieux le frappa de la foudre.

Sa colère se signala
Par ce châtiment exemplaire,
Nos docteurs, depuis ce temps-là,
N'ont jamais eu peur du tonnerre,

Appollon désespéré de la mort de son fils, vole à l'île de Lemnos, pénètre dans les antres de Vulcain, et perce de ses traits les Cyclopes qui forgeoient la foudre. Vulcain, quoique boiteux, accourt à l'Olympe, se plaint amèrement de cette violence: Vénus met les dieux de son parti; et Jupiter, cédant à leurs instances, précipite Appolon sur la terre.

Le fils de Latone, dépouillé de ses gran-

deurs,

deurs, fut réduit à garder les troupeaux d'Admette, et trouva, dans cette vie douce et tranquille, le bonheur qu'il cherchoit en vain à la cour céleste.

Sur l'émail de ces près, où, dès le point du jour,
Il menoit ses troupeaux, dans le sein de l'étude
Il sut cultiver tour-à-tour
Son génie et son cœur. Les beaux Arts et l'Amour
Sont enfans du loisir et de la solitude.

Mais le talent qui lui devint le plus cher, fut celui de la musique.

Il vit Daphné; bientot il inventa la lyre
Pour chanter ses amours. Quand on sait bien aimer,
C'est encore peu, pour l'exprimer,
De le soupirer, de le dire,
De le chanter, et de l'écrire.

Cette lyre, composée d'une écaille de tortue, et de sept cordes, rendoit et rend encore, sous les doigts d'Apollon une harmonie enchanteresse. Cependant,

Chaque fois qu'il me l'a prêtée,
Pour chanter vos naissans appas,
J'ai trouvé qu'elle étoit montée
Un peu trop bas.

Ce fut pourtant au son de ce divin instrument que s'élevèrent les murs de Troye. Apollon chantoit, et les pierres venoient d'elles-mêmes se ranger à leur place. On

raconte qu'une de ces pierres, sur laquelle Apollon avoit souvent posé sa lyre, rendoit un son harmonieux aussi-tôt qu'on la touchoit. Si ce prodige vous semble suspect, je vais essayer de vous en convaincre par un exemple qui vous est personnel.

Le ciel ne m'a jamais fait part
De votre esprit, de votre grace:
Mais si, par un heureux hasard
Je puis m'asseoir à votre place,
Soudain certain je ne sais quoi
M'anime et s'empare de moi:
Je sens éclore le sourire
Sur mes lèvres, et les bons mots
D'eux-même viennent à propos
Embellir ce que je veux dire.
Je crois donc à la vérité
Du fait que je vous ai cité,
Persuadé que la musique,
Tout aussi bien que la Beauté,
Peut avoir la force électrique.

Daphné fut insensible à cette électricité. Elle dédaigna les soupirs et les chants d'Apollon; les uns disent que ce fut par excès de vertu; d'autres soutiennent qu'elle aimoit en secret le beau berger Leucippe: et je suis assez de leur avis.

A dix-huit ans, quand une belle
Est sourde à la voix des Amours,
Soyez sûre qu'elle l toujours

Des raisons pour être cruelle.
Suivez sa conduite en tous lieux ;
Et de cette énigme nouvelle ,
Lorsque Lindor est auprès d'elle ,
Vous lirez le mot dans ses yeux.

D'après ce principe certain, Apollon auroit dû renoncer à ses prétentions ; mais espérant tout du temps et de la constance, il poursuivit une année entière Daphné qui fuyoit devant lui. Quelquefois, pour ralentir sa course, il lui disoit :

» Cruelle , arrêtez-vous , de grace !
» Je suis le Régent du Parnasse ;
» Je suis le bâtard de Jupin ,
» Je suis Poëte , Médecin ,
» Apothicaire et Botaniste ;
» Je suis Peintre , et Musicien ,
» Exécutant et Symphoniste ;
» Je suis Danseur , Grammairien ,
» Astrologue , Physi ien ;
» Je suis.... » Pour fléchir une belle ,
Au lieu de lui parler de soi ,
Il est plus adroit , selon moi ,
Et plus doux de lui parler d'elle.

Apollon ne devoit pas ignorer cela, puisqu'il étoit le prince et le Dieu des orateurs. Mais, hélas !

Un pauvre amant dit ce qu'il pense ,
Sans trop penser à ce qu'il dit ;
Le désordre est son éloquence :
Quand le cœur parle , adieu l'esprit.

Aussi Daphné fut-elle inexorable. Mais enfin épuisée de lassitude, et se voyant près de succomber, elle implora le secours des dieux qui la changèrent en laurier.

Apollon détacha de cet arbre une branche, dont il fit la couronne qu'il porte encore aujourd'hui. Il en distribue quelquefois de pareilles aux talens et au génie;

Et c'est à ce titre, dit-on,
Que le jeune Dieu du Permesse
Vous a déja de sa Maîtresse
Mis à part un échantillon.

Le laurier avoit deux vertus particulières : l'une étoit de préserver de la foudre; l'autre de faire voir la vérité en songe à ceux qui en mettoient quelques feuilles sous leur oreiller. J'ai voulu moi-même éprouver cette propriété, et voici ce qui m'est arrivé la nuit dernière.

Jétois près de vous, Emilie;
Votre teint brilloit des couleurs
Dont la jeune reine des fleurs
Brille avant d'être épanouie.
Mes lèvres brûloient : un soupir,
Et vos yeux daignant m'enhardir,
Je vous donne un baiser de flâme,
Et j'en reçois un dont mon ame
Savoure encor le souvenir.
Mais l'Amour ouvrant ma paupière,
S'envola... Je sens qu'il n'est guere

Pour nous de salut sans la foi :
Je veux l'avoir ; donnez-la moi.
Surmontez un petit scrupule
Pour vaincre l'incrédulité ;
La moitié de la vérité
Pourroit convertir l'incrédule.

LETTRE XII.

Appollon pleuroit la perte de Daphné. Il étoit assis sous le laurier fatal qui la déroboit à ses yeux, lorsque Clitie vint de ce côté promener sa mélancolie. Clitie, fille d'Orcham, roi de Babylone, n'étoit point régulièrement belle.

Mais elle avoit cette pâleur
D'une jeune et mourante fleur,
Qui languit sans être arrosée ;
Et, pour ranimer sa couleur,
Implore, contre la chaleur,
Quelques gouttes de la rosée.

Elle vit Apollon, rougit et baissa les yeux. Apollon en fit presqu'autant. Ils s'admiroient furtivement tour-à-tour ; mais en s'évitant, leurs regards se rencontrèrent, et leur vue se troubla.

Après cet instant de délire,

Les vœux étoient superflus.
Ils n'avoient plus rien à se dire,
Et leurs cœurs s'étoient entendus.

Ces momens-là s'envolent rapidement. Bientôt la nuit survint ; il fallut se séparer ; mais on se promit, pour le lendemain, une entrevue auprès du laurier. Quoi ! direz-vous, près de ce même laurier, sous l'écorce duquel Daphné respiroit encore ! A cela je vous répondrai :

Lorsque de la jouissance
Les doux momens sont perdus,
L'Amour ne se soutient plus
Que par la reconnoissance.
C'est elle, après les faveurs,
Qui rend les amans fidèles.
Le souvenir des cruelles,
Et celui de leurs rigueurs,
S'envole et meurt avec elles.

Le jour suivant, Clitie voulut tenir sa promesse ; mais, comme les premiers pas de l'amour sont timides, elle se fit accompagner par Leucothoé, sa sœur. Cette indiscrétion, qui eut des suites, étoit impardonnable en bonne coquetterie. En effet, on sait de temps immémorial que toutes les belles

Par un art qui n'est pas nouveau,
Choisissent, en femmes prudentes,
Singes coëffés pour confidentes,
Et pour servir d'ombre au tableau.

Clitie étoit plus tendre, Leucothoé plus vive : l'une étoit blonde, l'autre étoit brune.

L'une s'embloit bercer l'Amour ;
En soupirant il sommeilloit près d'elle :
L'autre sémillante pucelle,
Le lutinoit et la nuit et le jour.

Le lutin brûla bientôt pour l'amant de sa sœur, et, plus hardi qu'elle, se trouva seule au rendez-vous. Apollon fut d'abord un peu surpris ; mais bientôt la surprise fit place au plaisir, et Daphné, témoin muet de ce tête à tête,

Vit, avec horreur sans doute,
Prouver cette vérité,
Qu'en fait d'infidélité,
Il n'est, près de la beauté,
Que le premier pas qui coute.

Clitie qui cherchoit alors sa sœur, la trouva mal-à-propos.... Soudain le dépit et la rage s'emparent de cette ame jusqu'alors si douce. Elle vole au palais de son père, lui revèle avec fureur le crime de Leucothoé, et le conduit lui-même vers l'asyle des deux amans.

Ils en étoient alors aux adieux. Leucothoé, rattachant son voile, disoit, les larmes aux yeux :

» Pourquoi faut-il, lorsque l'on s'aime,

» Mon doux ami, se désunir
» Et se séparer de soi-même !
» Jure moi bien de revenir.
» Adieu... Je sens que, pour te suivre,
» Mon cœur s'en va !... Prends ce soupir...
» Toute la nuit je vais mourir ;
» Mais demain j'espère revivre ».

Un baiser termina ces adieux. Leucothoé promenant autour d'elle un regard timide, s'éloignoit avec une palpitation causée par la crainte et l'émotion du plaisir, lorsqu'à l'entrée du bois, elle rencontra son père. A cette vue, elle demeura muette, immobile ; et le terrible Orcham, ayant pris son désordre pour la preuve de son déshonneur, la fit enterrer toute vive auprès du laurier fatal. Clitie épouvantée prit la fuite ;

Mais la plaintive Jouvencelle,
En voyant creuser son tombeau,
Accusoit la lenteur de la Parque cruelle :
» Il m'eût été si doux, s'écrioit-elle,
» de mourir un moment plutôt ! »

Le lendemain Apollon se rendit au bocage, avec un trouble dont il se demandoit le sujet.

Ce n'étoit point ce trouble extrême
Ce frisson brûlant du desir
Heureux précurseur du plaisir,
Plus doux que le plaisir lui-même.

En arrivant, il ne voit personne, et soupire.

Il avance, et porte au loin ses regards dans l'épaisseur de ce bois désert et silencieux. Il appelle enfin; l'écho seul lui répond. Mais à peine a-t-il posé le pied sur la tombe de Leucothoé, qu'une voix lamentable, s'élevant du sein de la terre; lui adresse ces tristes paroles:

» Arrête, respecte la cendre
» De celle qui périt pour t'avoir trop aimé.
» Tes pieds pressent ce cœur trop facile et trop
» tendre
» Que tes yeux avoient enflammé.
» Tu foules ces trésors qu'hier, dans nos ivresses,
» Mon sein te prodiguoit avec tant de plaisir,
» Et qui n'ont connu les caresses
» Que de toi seul et du zéphyr.
» Pense à Leucothoé: pour adoucir sa peine,
» Près d'elle quelquefois viens nourrir ta douleur;
» Et que son ame encor jusqu'au fond de ton cœur,
» S'insinue avec ton haleine. »

Je ne vous peindrai point l'état d'Apollon. Il étoit immobile, anéanti, et tel qu'un homme frappé de la foudre; mais enfin ses pleurs s'ouvrant un passage, adoucirent l'amertume de sa douleur.

Car après ce moment terrible,
Où des sanglots le cours est arrêté,
Les larmes sont, pour tout ame sensible,
Une bien douce volupté.

Bientôt ces larmes humectant la terre, pé-

nétrèrent jusqu'au corps de Leucothoé, et le ranimèrent. Elle reparut, mais sous une forme nouvelle, et son amant vit naître l'arbre qui porte l'encens.

Cependant Clitie, tourmentée par ses remords, portoit ses pas errans vers le tombeau de sa sœur. A la vue d'Apollon, elle s'arrêta. La douleur et le dépit la déchiroient tour-à-tour; mais le Dieu s'étant éloigné d'elle avec dédain, ce dernier coup termina son supplice;

Qu'une femme, de ceux qu'elle a le plus chéri
Eprouve les fureurs, jusqu'au bord de la tombe
Elle brave les traits de la haine, et succombe
Sous les traits du mépris.

Clitie, en expirant, devint une plante souple et frêle, dont la fleur, sans cesse tournée vers le soleil, semble encore suivre son amant dans sa fuite; c'est ce qui lui a fait donner le nom de Tourne-sol.

Adieu. Je vous ménage, pour demain, d'autres aventures; car la matière de nos entretiens est un trésor dont je deviens économe.

Du bouquet que je vous compose
Durant mes heures de loisirs,
Je ne détache aujourd'hui qu'une rose,
Pour multiplier mes plaisirs.

LETTRE XIII.

Loin de nous quand l'Amour s'envole,
Heureux celui qui s'en console
Entre les bras de l'Amitié !
La tendre Déité partage
Tous ses chagrins, et le soulage
Encore de l'autre moitié.

Apollon, près du jeune Hyacinthe éprouvoit cette douce consolation : ces larmes étoient moins amères, et la sérénité renaissoit dans son cœur. Mais Zéphire, qui avoit été l'ami d'Hyacinthe, fut bientôt jaloux de sa liaison intime avec Apollon, et cette jalousie devint si violente, qu'un jour les nouveaux amis jouant ensemble au disque, Zéphyre, avec son haleine, dirigea le disque d'Apollon sur la tête d'Hyacinthe, et le tua. Le sang qui coula de sa plaie produisit la fleur qui porte son nom, et qui naît à la fin de l'hiver.

Avant le retour de Flore,
Elle s'empresse de fleurir,
Pour éviter encore
L'haleine du Zéphyr.

Dégoûté de l'Amitié, Apollon revint à l'Amour, et soupira pour la nymphe Per-

séïs. Elle étoit fille de l'Océan; c'est-à-dire, que l'on ne connoissoit point son père. Les généalogistes de ce temps-là faisoient descendre de la Mer ou des Fleuves les héros et les nymphes dont l'origine paroissoit équivoque. Si cette généalogie étoit admise de nos jours,

Ah! que la Seine dans ces lieux
Où l'humaine engeance fourmille,
De nymphes et de demi-dieux,
Auroit une belle famille!

La nymphe de l'Océan, comme celles de la Seine, ne fut pas long-temps cruelle, et devint mère de la Célèbre Circé;

Circé qui rendit des oracles,
Et qui, par ses enchantemens,
En bêtes changea bien des gens,
Sans opérer de grands miracles.

Tous les soirs, en allant visiter son petit ménage, Apollon laissoit au jeune Cyparis le soin de son troupeau. Cet aimable enfant occupoit dans son cœur la place du malheureux Hyacinthe.

Appollon lui parloit sans cesse
De ses chagrins, de sa maîtresse,
De ces plaisirs qu'il est si doux de raconter,
De détailler, de répéter,
Quand nos amis ont, par délicatesse,
Le sang-froid de nous écouter.

Après

Après ces longues confidances, il l'embrassoit et alloit revoir Perséïs : mais, par malheur, la nymphe Bolina se trouvoit sur son passage, et le Dieu n'étoit pas insensible au desir de lui plaire.

> Il lui parloit le doux langage
> Des yeux, des mines, du maintien,
> Que nos dames savent si bien
> Comprendre par le grand usage,

Mais la nymphe, innocente encore, quoiqu'elle eût quinze ans, n'entendoit rien à ces discours muets. A la fin, Apollon, pour se faire entendre, se mit à le poursuivre jusqu'au bord de l'Océan, où l'infortunée se précipita, pour lui échapper. Amphitrite, touchée de son malheur et de sa vertu la reçut au nombre de ses nymphes, et lui donna l'immortalité.

Apollon ; désespéré de ce malheur, dont il avoit été la cause et le témoin, rapportoit à son ami sa douleur et ses remords, lorsqu'il le trouva lui-même expirant auprès de sa cabane.

Cyparis aimoit tendrement un jeune cerf qu'il avoit élevé. Vers le déclin du jour, voulant écarter du troupeau de son ami quelques bêtes sauvages, il prend son arc et ses flèches : le trait fatal part, et va frapper le jeune cerf errant dans la campagne.

Cyparis le voyant tomber, pousse un cri, et tombe lui-même accablé de douleur. Son ame près de s'envoler, erroit sur ses lèvres décolorées.

Il éprouvoit les douloureux combats
Et les efforts de l'Agonie,
Lorsqu'elle dispute au Trépas
Le dernier souffle de la vie.

Mais au retour d'Apollon, ouvrant les yeux pour la dernière fois, d'une voix presque éteinte, il lui adresse cette triste prière :

» Que l'Amitié de mes maux me délivre :
» Accordez-moi la faveur de mourir,
» Puisqu'un mortel sans aimer ne peut vivre,
» Et ne peut aimer sans souffrir ».

A ces mots, Apollon le serrant dans ses bras, recueillit son dernier soupir, et le changea en Cyprès.

Dévoré de chagrins et d'ennuis, le fils de Latone invoquoit la mort, et se plaignoit aux dieux d'être immortel ; mais l'Amour lui offrit un nouveau consolateur. La Sybille de Cumes vint le trouver dans sa retraite, et, de ce ton de voix que les belles savent si bien prendre, elle lui dit :

» De nos vergers, de nos prairies
» Vous exilez-vous pour toujours ?
» Ne chanterez-vous plus, sur ces rives fleuries,
» Nos jeux, nos fêtes, nos amours ? »

« — Non répondit Apollon. Je n'ai plus » d'autre plaisir que celui de la solitude ». La Sybille reprit tendrement :

» J'approuve vos douleurs, et mon cœur les par-
» tage ;
» Mais de tous mes amis loin de me séparer,
» Si j'avois vos chagrins, j'irois souvent pleurer
» A l'ombre de quelque bocage
» Où je pourrois vous rencontrer.

Elle se tut et baissa les yeux. Apollon lui serra la main ; elle continua :

» Peut-on détester la lumière,
» Quand on a reçu de l'Amour
» Une ame pour aimer et des graces pour plaire?
» Hélas ! si nos bergers vous perdoient sans
» retour,
» Si les nymphes de ce séjour,
» Comme une fleur, vous voyoient disparoître,
» Leurs soupirs... et les miens peut-être,
» Vous feroient regretter le jour. »

Tandis qu'elle parloit ainsi, des pleurs sillonnoient ses joues, et le Dieu, pour mêler ses larmes à celles de sa consolatrice, la tenoit étroitement embrassée. Après un silence un peu long, mais expressif, la Sybylle lui dit avec une douce langueur :

» Eh bien, renoncez-vous encore
» Au bonheur de voir la clarté?
» — Non, répondit le Dieu, depuis que je t'adore,
» Je reconnois le prix de l'immortalité ».

Alors la Sybille ramassant une poignée de sable, continua en lui laissant prendre un baiser :

» Je ne demande pas l'honneur d'être immortelle ;
» Mais je voudrois pouvoir vous consoler toujours.
» Hélas ! je ne puis de tes jours
» Rendre la durée éternelle ;
» Mais je peux prolonger leur cours.
» — Eh bien ! que votre cœur regle ma destinée ;
» Voyez ce sable dans ma main ;
» Prononcez, et que chaque grain
» A mes jours ajoute une année ».

Son amant crut devoir y consentir,
Convaincu, par expérience,
Qu'un moment de vrai plaisir
Vaut un siècle d'existence.

Mais, hélas ! dans la suite, la Sybille reconnut combien ce présent étoit funeste.

Sur les ailes du Tems ses amours s'envolèrent.
La Vieillesse arriva, ses charmes s'éclipserent.
Sa génération passa les sombres bords ;
Elle n'eut bientôt plus d'amis que chez les Morts
Enfin, après mille ans, souffrante, misérable,
Seule dans l'univers, elle disoit aux dieux :
» Faites-moi grace au moins du dernier grain de
» sable,
» Ou donnez-moi quelqu'un pour me fermer les
» yeux ! »

Le premier de ses chagrins fut l'ingratitude d'Apollon, qui l'abandonna pour Cassandre ; fille de Priam. Cette princesse,

après une petite guerre assez longue, entra en accommodement, et promit à son amant de conclure un traité, s'il vouloit lui communiquer le don de deviner. Le fils de Latone s'y engagea, en jurant par le Stix. Mais à peine eut-il prononcé ce serment irrévocable, que Cassandre se moqua de sa crédulité. Le Dieu, pour la punir, ajouta au don qu'il lui avoit fait, qu'on ne croiroit jamais à ses prédictions. On assure que, depuis la mort de cette princesse, son esprit prophétique a parcouru les quatre parties du monde, et qu'il s'est depuis peu fixé dans la capitale du plus beau royaume de l'Europe.

Tous les jours ce puissant Génie
S'introduit dans les cabinets
Des Gazetiers, des Faiseurs de projets
Et des enfans de l'Alchimie.
Il voltige aussi quelquefois
Dans l'un des jardins de nos rois,
Près de l'arbre de Cracovie.
C'est là qu'il nous prédit les grands évenemens,
Les sièges, les combats, la pluie et le beau tems,
Par les oracles qu'il fait rendre.
Mais ses prophètes bien souvent,
Plus malheureux encor que la pauvre Cassandre
Que l'on entendoit pas, ont le désagrément
Eux-mêmes de ne pas s'entendre.

Apollon, dupe de Cassandre, se consola

bientôt avec la Nymphe, dont il eut Phaëton et ses sœurs....

Mais entre les bras de Clymène,
Laissons-le dormir jusqu'au jour.
Bon soir. Vous saurez qu'en amour
Il est bon de reprendre haleine.

LETTRE XIV.

UN jeune époux qu'Amour enflamme,
A sa moitié jure à jamais
De lui rester fidèle ; mais
Ariste est l'amant de sa femme ;
Ils n'ont qu'un cœur, ils n'ont qu'une ame ;
Ariste l'idolâtre, mais ;
La jeune Anette est sa voisine.
Elle est folle, vive, mutine ;
Du reste, assez maussade ; mais
Madame Ariste a mille attraits,
Des yeux, une taille divine,
Que son époux admire ; mais
La jeune Anette est sa voisine.
Climène avoit, dans tous ses traits,
Un charme, une grace enfantine,
Avec mille trésors secrets
Qu'Apollon connoissoit bien : mais
Castalie étoit sa voisine.

Cette Nymphe plut à son voisin. Il soupira, elle feignit de ne pas l'entendre ; il supplia, elle fut sévère ; il la pressa, elle

s'enfuit jusqu'au pied du mont Parnasse, où les dieux la changèrent en fontaine.

Son amant, couché sur ses bords, mêloit ses larmes à son onde, lorsqu'il fut tiré de sa rêverie par une mélodie enchanteresse qui venoit du haut de la montagne. Soudain il se lève, et monte par un sentier bordé de myrtes et de palmiers. Plus il approche, plus le charme de l'harmonie s'empare de ses sens. Il s'arrête enfin au coin d'un bois, à l'ombre duquel il apperçoit un grouppe de nymphes assises sur un amphithéâtre de verdure.

C'étoient elles qui formoient ce divin concert par le doux accord de leurs voix et de leurs instrumens. Mais à la vue d'Apollon; armé de son arc et de ses traits, la troupe craintive se sauva dans l'épaisseur du bois. Aussi-tôt le pasteur accordant sa lyre, leur chanta ces couplets:

« Nymphes, pourquoi me fuyez-vous?
» Regardez-moi, daignez m'entendre.
» La paix doit régner entre nous:
» Vous êtes belles; je suis tendre.
» Nymphes, pourquoi me fuyez-vous?

De l'Amour quand on a les armes,
» Craint-on les armes des Mortels?
» Laissez-nous adorer vos charmes:
» On doit partager les autels
» De l'Amour, quand on a ses armes ».

Vous jugez bien qu'Apollon étoit novice encore, quand il composa ces couplets; mais outre le mérite de l'impromptu, ils avoient celui de louer la beauté; et ce mérite-là fait passer tous les jours bien des platitudes: ainsi,

Ne demandez plus, Emilie,
Pourquoi je peins souvent vos traits;
Car, plus on vous trouve jolie,
Et plus aisément on oublie
Si mes vers sont bons ou mauvais.

Cependant les nymphes s'étoient arrêtées pour écouter Apollon. Celui-ci, à la fin de sa chanson, se trouvant près d'elles: « Je suis, leur dit-il, fils de Jupiter et de » Latone. — Et nous, reprirent-elles, filles » de Jupiter et de Mnémosine. — Je suis » donc votre frère !..... M'est-il permis » d'embrasser mes sœurs ? Les nymphes rougirent et donnèrent le baiser fraternel. Apollon leur fit ensuite, sur leur musique, des complimens vrais ou faux, qu'elles lui rendirent au sujet de la sienne: car vous savez qu'entre artistes.

Tous ces éloges inouis
Que l'un à l'autre on se renvoie,
Sont bien souvent de faux louis
Que l'on rend en fausse monnoie.

Quoi qu'il en soit, la fraternité des arts

jointe au lien du sang, fit naître entre les fils et les filles de Jupiter une douce intimité ; et malgré le sexe des neuf Sœurs, leur amitié fut toujours sincère. Ils résolurent de vivre ensemble, et de former une académie. Apollon en dressa le plan : il établit, pour base, la loi de la Concorde, et fit porter à ses sœurs le nom de Muses (1), pour marquer leur égalité.

Mais, graces à nos Aristarques,
Ridicules pédans érigés en Monarques,
Dont la plume va distillant
Un fiel amer sur le talent,
Victime de leur haine ou de leur sot caprice ;
Du temple des beaux Arts la base s'écroulant,
A fait crouler tout l'édifice.

Son plan étant achevé, Apollon partagea entre ses sœurs, les sciences et les arts, suivant leur goût et leurs dispositions. Il indiqua, peu de temps après, la première séance de leur académie ; et voici ce qui s'y passa :

Par un discours semé de fleurs,
Calliope ouvrit l'assemblée.
Melpomène, triste et voilée,
Des Héros plaignit les malheurs,
De l'Amour déplora les charmes ;

(1) Suivant Cassiodore, le mot de Muses dérive du mot grec ομοιωσαι, qui signifie égales, pareilles.

Et, par ses aimables douleurs,
Fit éclore dans tous les cœurs,
Le plaisir du sein des allarmes.
Thalie, avec un air malin,
Des traits aigus de la Satyre,
Cribla le pauvre genre humain;
Mais, en le piquant, le fit rire.
Polymnie ensuite étala
Les faits, les vertus, la mémoire
Des Turennes de ce temps-là.
Clio, sur l'aile de la Gloire,
Portant ces Héros vers les cieux,
Les fit voler au rang des dieux.
Uranie ouvrit ses tablettes,
Et lut intelligiblement
Le système du mouvement,
Des tourbillons et des planètes,
Enfin, la champêtre Erato
Chanta les amours du hameau
Sur l'air plaintif de la romance.
Euterpe de son flageolet
L'accompagna; puis en cadence;
Therpsicore, par un ballet,
Thermina gaiment la séance.

En peu de temps, ces assemblées devinrent célèbres; la réputation des Muses s'étendit au-delà des royaumes de la Grèce, et le fils de Latone, déchu du trône de la Lumière, monta sur le trône du Génie. Il n'étoit plus des fêtes brillantes dont ses sœurs et lui ne fissent l'ornement. Mais, pour s'y transporter d'une manière commode et décente,

Il eût fallu faire les frais
D'un char, de six coursiers, d'une suite complète ;
Or, personne ne fut jamais
Eclaboussé par les Laquais
Ou la voiture d'un Poëte.
Les chars sont faits pour les Amours :
La fortune est le fruit de leurs aimables ruses.
Aussi les Graces toujours
Ont éclaboussé les Muses.

Tandis que celles-ci délibéroient inutilement sur la manière de se mettre en voyage, elles apperçurent au milieu des airs, un cheval ailé. C'étoit le célèbre Pégaze. Ce coursier fougueux, né du sang de Méduse ; dirigea son vol vers le mont Parnasse. Là, il s'abattit sur un rocher, et d'un coup de pied fit jaillir l'Hypocrène ;

Cette poétique fontaine,
Dont quelques écrivains badauts
Ce vantent de boire les eaux,
En buvant les eaux de le Seine.

A la voix d'Apollon, Pégaze s'arrête : le Dieu sautant sur lui, fait placer les Muses en croupe, et ordonne au coursier de les transporter à la cour de Bacchus. Pégaze déploie ses ailes, et soudain

On voit planer d'un vol agile,
Par-delà le sommet des monts,
Toutes les neufs sœurs à la file,
Comme les quatre fils Aymons.

Mais bientôt on les perd de vue, et leur coursier, rapide comme la pensée, arrive à la cour de Bacchus.

Déjà des courtisans la troupe se rassmble!
On s'empresse, on admire, on dévore des yeux,
Chez les neufs sœur, les détails précieux
Dont vous nous présentez l'ensemble.

Adieu. Ceci à l'air d'un compliment, et je dois me les interdire avec vous;

Les complimens n'ont pas coutume
De passer pour des vérités;
Ceux que vous traceroit ma plume
Feroient tort aux réalités.

LETTRE XV.

BACCHUS, chez lequel les Muses furent accueillies, étoit un prince illustre par ses victoires et par son amour pour les beaux arts. Il régnoit à Nyse, avec Ariane, qu'il avoit épousée dans l'île de Naxos, et rassembloit à sa cour les hommes les plus célèbres de son temps.

A l'arrivée des muses, le bal s'ouvrit. Therpsicore y parut, et ravit tous les courtisans. C'est vous dire assez qu'elle désespéra toutes les femmes.

Les

Les amours dessinoient ses pas,
La volupté suivoit ses traces,
Les plaisirs animoient ses graces,
Et s'entrelaçoient dans ses bras.

Le bal fut suivi d'un concert. Euterpe et la jeune Erato s'y distinguèrent tour-à-tour, les applaudissemens redoublèrent, quand on vit paroître Marsyas.

Cet habile musicien avoit trouvé la flûte de Minerve dans une fontaine où cette déesse l'avoit jettée autrefois ; et s'étant exercé sur cet instrument divin, il en tiroit des sons mélodieux. Au bruit des acclamations, Apollon éprouva d'abord quelque inquiétude ; mais bientôt après il se promit la victoire. En effet, la flûte de Marsyas avoit charmé les auditeurs ; la lyre d'Apollon les transporta.

Piqué de cette supériorité, le phrygien se lève, et d'un ton d'arrogance, défie son rival, en présence de toute la cour. Le frère des muses accepte le défi, et le vaincu se soumet d'avance à la discrétion du vainqueur. Alors Marsyas invoque Minerve ; et reprenant sa flûte,

Il module la mélodie
Des premiers concerts du printemps ;
Des premiers desirs des amans
Soupire la mélancolie ;
Du gazouillement des ruisseaux

Il cadence le doux murmure,
Puis interrompant à propos,
Ou précipitant la mesure,
Du caprice de ses pipeaux,
Semble lutiner les échos.
Ensuite, au milieu de la plaine,
Il égare parmi les fleurs,
Les bergeres et les buveurs
Dans cet autour du vieux Silène...
Mais tout-à-coup au fond d'un bois,
On croit ouir la voix plaintive
D'une Driade fugitive,
Qui foible et réduite aux abois,
Pousse un cri!... La peur, l'espérance
Font palpiter et trésaillir!...
Jusqu au moment où le plaisir,
Interrompu par un silence,
Se réveille par un soupir.

Marsyas avoit fini; on l'écoutoit encore. Mais lorsqu'il salua l'assemblée, les acclamations s'élevèrent avec la fureur de l'enthousiasme.

C'étoit un bruit! un brouhaha!...
On s'écrioit: Bravo! merveilles!
Et jamais on n'a vu de cabales pareilles
Au parterre de l'Opéra.

Durant tout ce vacarme, Apollon ayant accordé sa voix et sa lyre, imposa silence par un prélude; et, se livrant ensuite au délire de son art, fit passer dans tous les cœurs l'ivresse de la volupté. Marsyas pâlit

et reconnut malgré lui la supériorité de la voix sur les instrumens. En effet,

Un chalumeau peut quelquefois
Amuser, intéresser même ;
Mais il ne peut jamais dire, comme la voix ;
» Vous êtes belle, je vous aime. »

Lorsqu'Apollon eut disposé l'assemblée en sa faveur, il se tourna vers Ariane, et chanta les vers suivans : (1)

» O Nymphes de Naxos ! qu'elle vous paroît belle,
» Lorsqu'au milieu de ses douleurs,
» Son teint brilloit comme la fleur nouvelle
» Que l'aube matinale arrose de ses pleurs !
» Aux accens de sa voix, sur les plaines humides,
» Amphitrite paroît avec les Néréïdes ;
» Ne, tunes et les Tritons sortent du sein des eaux !
» La mer blanchit d'écume ; on s'empresse ; on
» admire :
» Amphitrite tremblioit de perdre son empire,
» En la voyant s'élancer vers les flots !
» Mais un consolateur, conduit par la Victoire,
» Par l'Hymen lui fut présenté ;
» Et ce Dieu rendit la Beauté
» Inséparable de la Gloire »

Soit justice, soit cabale, soit plutôt pour flatter la reine, ces vers furent redemandés avec transports ; et dès lors Marsyas prévit

(1) Voyez tome 2, lettre XXXVIII.

180175B

sa défaite. Mais, sur l'éloge d'une seule femme, Apollon se fiant peu aux applaudissemens de toutes les autres, voulut les mettre de bonne foi dans son parti.

La Vénus de Praxitèle, que l'on adoroit à Gnide, et la Galathée de Pygmalyon que l'amour avoit animée, étoient alors célèbres dans toute la Grèce. Apollon faisant une double allusion à ces deux chefs-d'œuvres, et promenant ses regards sur les femmes les plus aimables de la cour, chanta en s'accompagnant de sa lyre :

» Autrefois de chaque Belle
» Empruntant le plus beau trait,
» De sa Vénus, Praxitèle
» En composa le portrait.
» Si j'avois une étincelle
» De son talent précieux,
» Je ferois adorer celle
» Que je compose en ces lieux.

» Je prendrois de Polixène
» Les yeux, la taille et le sein,
» Et la bouche d'Eroxène,
» Et l'albâtre de son teint;
» De Chloé le front novice,
» La timide bonne-foi;
» Le sourire d'Eucarisse,
» Qui semble dire aimez-moi.

» Ah, si mon ciseau fidèle
» Pouvoit rendre les appas
» Qu'on voit sur chaque modèle,

» Et ceux que l'on ne voit pas,
» Sans voile représentée,
» Avec leurs proportions,
» Que bientôt ma Galathée
» Feroit de Pygmalions!

» Si, pour lui donner la vie,
» L'Amour consultoit mes vœux,
» Ton enjouement, Euphrosie,
» Pétilleroit dans ses yeux:
» Aglaé, de ta malice
» Je lui donnerois un grain;
» Et ton cœur, tendre Euridice,
» Palpiteroit sous ma main.

» Mais pourquoi ma voix légère,
» Unissant tant de beautés,
» Me fait-elle une chimère
» D'aimables réalités?
» Tandis que je les rassemble,
» Amour rit de mon travail;
» Et j'abandonne l'ensemble
» Pour adorer le détail. »

Je ne vous peindrai point la fureur avec laquelle cet éloge fut applaudi. Il suffira, pour vous en donner une idée, de vous observer que chaque femme y étoit intéressée; car les yeux d'Apollon avoient désigné toutes celles que sa bouche n'avoit pu nommer. Aussi la victoire lui fut-elle décernée d'une voix unanime. Mais la barbarie avec laquelle il en usa, ternit tout l'éclat de sa gloire. Ayant attaché contre un pin le pau-

vre Marsyas, il l'écorcha tout vif. Les pleurs et le sang de ce malheureux formèrent un fleuve auquel on donna son nom.

Vous voyez, Emilie, qu'il est souvent plus aisé de vaincre que de pardonner. Souvenez vous donc qu'il est encore plus glorieux de pardonner que de vaincre.

Vous qui, de l'enfant de Vénus,
Etendez chaque jour et l'empire et la gloire,
Laissez-nous à vos pieds chérir votre victoire,
Et lire dans vos yeux la grace des vaincus,

LETTRE XVI.

Vous connoissez, Emilie, l'espèce fertile de nos petits Mydas qui se vantent de posséder un esprit et des connoissances auxquels nous avons le malheur de ne pas ajouter foi. Ces messieurs pourroient se vanter avec plus de raison de la noblesse et de l'ancienneté de leur origine; car Mydas, leur premier père, étoit roi de Lydie, et contemporain de Bacchus. C'est dommage pour notre scène lyrique, que cet illustre amateur soit né quelques milliers d'années trop tôt;

Car à Paris, Il eût fait des merveilles;
Il eût été le chef de nos Censeurs,

Petits-maîtres, Abbés, et clercs de procureurs,
Auxquels il a transmis son nom et ses oreilles.

Ce prince ayant entendu parler du talent sublime d'Apollon, dit, en appuyant le poing sur la hanche : « Parbleu ! je serois » curieux de juger cet homme-là : qu'on me » le fasse venir ».

Apollon se présente ; et Mydas bégayant et grasseyant tour-à-tour, du haut de sa grandeur laisse tomber ses paroles :

» Vous possédez l'art Chromatique ?
» Voyons un peu : je m'y connois ;
» Non que je sache la musique :
» Jupiter m'en préserve, mais
» Je sais tout sans avoir jamais
» Rien appris de plus je me pique,
» Lorsque je prononce un arrêt,
» D'employer le terme tecnique ;
Car je suis, grace à Richelet (1)
Savant par ordre alphabétique.
» Au reste, je vous avertis,
» Mon cher, que, par tous mes amis,
» Dans notre comité lyrique,
» vous serez loué comme un Dieu,
» On sifflé comme un misérable ;
» Car avec nous point de milieu :
» L'on est Divin ou Détestable. »

Tandis que Mydas débitoit ces impertinences préliminaires, Pan son favori vint assister à sa toilette.

(1) Auteur d'un dictionnaire.

Pan étoit un Seigneur voisin,
Tel qu'on en voit encor, qui, dans leur territoire,
Sont renommés pour leurs chansons a boire,
Et leur lalent pour chanter au lutrin.

Le roi le voyant entrer, courut à sa rencontre, et prenant Apollon par la main : « Vous voyez, dit-il, un rival que je vous » présente. C'est vous proposer une victoire » de plus. Allons, messieurs, le moment est » favorable ; voici mon barbier ; je suis à » vous : commencez ».

Pan chanta le premier, et Mydas manqua vingt fois de pâmer en l'écoutant. Il levoit les yeux au ciel : il frappoit des pieds et des mains ; et crioit aussi fort que le chanteur.

Tel un âne, auprès d'un buisson,
Ecoutant la voix de son frère,
Enchanté de l'entendre braire,
Avec lui brait à l'unisson.

Pan ayant heureusement fini, Apollon commençoit à peine, que Mydas l'interrompit en s'écriant :

» Vous chantez comme on parle! Air mesquin
» mauvais choix,
» Petit genre.... Où sont donc ces cadences parlées,
» Ces grands éclats, ces ports de voix,
» Et ces roulades martelées ? »

Puis se tournant vers son favori, il ajouta avec un sourire protecteur :

» C'est un jeune homme encor, mais s'il veut quel-
» que tems
» Etudier votre méthode
» Et suivre mes leçons, avant peu je prétends
» Lui faire un sort, et le mettre à la mode. »

Mydas parloit encore, lorsqu'il sentit éclore sous sa chevelure une paire d'oreilles longues et velues. Effrayé de ce prodige, Pan prit la fuite, et ne s'en vanta pas. Apollon se retira vengé, et le prince demeura seul avec son barbier, dont le génie couvrit d'une perruque ses oreilles miraculeuses. Mydas exigea de lui la promesse d'un secret inviolable : le barbier lui en fit le serment, mais par malheur.

On tait le bien même le mal ;
Plusieurs femmes, dit-on, s'en sont fait un scrupule
Dans les siècles passés ; mais, par un sort fatal,
L'homme, qui sait le mieux cacher le Vice, brûle
De dévoiler le Ridicule.

Le barbier, chargé du secret de son maître, ne put long-temps soutenir ce fardeau. Il alla creuser la terre dans un endroit écarté, et prononça ces mots en s'inclinant : « Le » roi Mydas a des oreilles d'âne ». Ayant ensuite enterré son secret, il s'éloigna. Mais peu de temps après la terre produisit en cet endroit des roseaux qui étant agités par le vent, répétoient entr'eux : Le roi

Mydas a des oreilles d'âne. Vous voyez que dans ce temps là les secrets enfouis germoient et croissoient avec les plantes.

S'il en étoit encor de même ;
Les roses de votre jardin,
Sous l'aile du Zéphir badin,
Diroient en naissant : je vous aime.

Mydas désespéré de ne pouvoir plus garder l'incognito, alla chercher un asyle à la cour de Bacchus. Celui-ci pour le consoler offrit de lui accorder la première grace qu'il paroîtroit désirer. Le prince aux longues oreilles demanda celle de changer en or tout ce qu'il toucheroit.

Des modernes Mydas en France
Tel est encor le grand mot :
De l'or !.. Messieurs, en conscience,
Avec de l'or est-on moins sot ?
En a-t-on moins d'impertinence ?
Est-on moins dupe tous les jours
De cupidon et de sa mère ?
A-t-on mieux l'heureux don de plaire ?
Est-on mieux fait pour les amours ?
A-t-on les graces du bel âge ?
A-t-on l'estime ? a-t-on l'honneur ?
A-t-on de l'esprit et du cœur
La délicatesse en partage ?
Et lorsque d'un limon grossier
Le ciel nous a pétri le crâne,
Avec tout l'or d'un financier,
A-t-on moins des oreilles d'âne ?

Mydas, avant la fin du jour, se repentit de sa demande indiscrète : les alimens, en approchant de ses lèvres, se changeoient en or : et ce riche indigent se trouva bientôt menacé de la famine.

Tel un richard par la goutte écloppé,
Devant lui voit servir un repas délectable,
Sans oser y toucher ; puis se levant de table,
Boit un grand verre d'eau quand chacun a soupé.

Bacchus satisfait de lui avoir donné cette leçon, et touché de son répentir, lui ordonna, pour se délivrer de cette vertu fatale, de se baigner dans les eaux du Pactole Ce fleuve qui traverse la Lydie roule depuis ce temps un sable d'or avec ses flots.

Au bord d'une fontaine arrivant l'autre jour
Je vis nager, sur l'eau, deux beaux boutons de rose,
Quelques feuilles de lys, puis encore autre chose,
Ressemblant à deux fruits jumeaux ; puis tour-à-tour
Des plumes que je pris pour celles de l'Amour.
Me rappelant alors, belle Emilie,
Que cette onde souvent caressa vos trésors,
Dans une tendre rêverie,
Je m'agenouillai sur ces bords,
Songeant au fleuve de Lydie

P. S. J'espérois vous parler des autres exploits d'Apollon, de son rappel à la cour céleste, de son avanture dans l'île de Rhodes, de ses temples, de ses prêtresses, de ses oracles : mais la fin des vacances amène

celle de nos entretiens, et le plaisir de vous revoir va succéder à celui de vous écrire.

Le Sagittaire me rapele
Sous les étendars de Thémis:
Heureux si je puis être admis
Dans le temple de l'Immortelle!
Heureux si je puis exhaler
L'ardeur divine qui m'enflamme,
Et du feu dont brûle mon ame,
Voir tous mes Auditeurs brûler,
Et tous les yeux étinceler!
Armé du poids de l'éloquence,
Qu'il est glorieux d'étouffer
Et l'Imposture et la Licence!
Et qu'il est doux de triompher,
Quand on combat pour l'Innocence!

Rempli de cet espoir flatteur,
Ambitieux Admirateur,
De Paris, de Rome et d'Athènes,
Je vais, Orateur-écolier,
Suivre, applaudir, étudier
Gerbier, Target et Démosthènes.

Quand je confesse à vos genoux
Ma défaite et votre victoire,
Que n'ai-je leur talent, et vous,
Le cœur de leur Auditoire!

Fin de la première Partie.

LETTRES
A EMILIE,
SUR
LA MYTHOLOGIE.

PAR M. DE MOUSTIER.

QUATRIEME ÉDITION

SECONDE PARTIE.

Heureux ceux qui se divertissent en s'instruisant;
TELEMAQUE, Liv. 11.

A LIEGE,
DE L'IMPRIMERIE DES ASSOCIES.

1790.

LETTRES
A ÉMILIE,
SUR
LA MYTHOLOGIE.

A ÉMILIE.

Au Château de L... le premier Septembre 1787.

Autrefois, dans ces prés fleuris,
J'écrivois à celle que j'aime.
J'y reviens; mon cœur est le même:
Je vous aime et je vous écris.

Je reprends ces métamorphoses
Dont le récit m'étoit si doux!
J'abandonne Thémis pour vous,
Et les épines pour les roses. (1)

---

(1) Allusion à un ouvrage de jurisprudence, que l'Auteur essaye en ce moment.

Ne cherchez point dans ce récit
L'esprit ; le brillant, l'éloquence.
Je sens bien plus que je ne pense ;
Quand j'ai dit j'aime, j'ai tout dit.

Aimer est toute ma science ;
Je n'appris, en suivant mon goût,
Qu'amitié, qu'amour et constance ;
On ne peut pas apprendre tout.

Vous qui, par un art adorable,
Unissez la grace au savoir ;
Hélas ! consolez-vous d'avoir
Un ami plus aimant qu'aimable.

L'esprit fait tort au sentiment.
Si j'avois l'esprit, Emilie,
Je ne serois que votre Amant,
Vous ne seriez pas mon Amie.

Si je devois à la Nature,
La beauté, l'éclat, la fraîcheur,
Je passerois comme une fleur ;
Ce ne seroit plus ma figure,
Et ce sera toujours mon cœur.

LETTRE XVII.

TANDIS qu'Apollon étendoit au loin l'empire des beaux arts, la terreur et la désolation régnoient au pied du mont Parnasse. Junon furieuse d'avoir vu Jupiter enfanter Minerve sans son secours, avoit frappé la terre avec le poingt, et de ce coup terrible étoit né le serpent Python. Ce monstre, depuis le départ d'Apollon, s'étoit établi au pied du mont Parnasse, sur les rivages du fleuve Céphise, et ravageoit ces aimables contrées.

A cette nouvelle, le frère des muses quittant ses sœurs et la cour de Bacchus, remonte sur son fidèle Pégaze, vole, arrive; combat le monstre, et le fait expirer sous ses traits.

Cette victoire fut célébrée dans toute la Grèce, et mit le comble à la gloire d'Apollon. On institua en son honneur les jeux Pythiens. Ils étoient à-peu-près semblables aux jeux Olympiques: mais le génie y partageoit les couronnes avec la force et l'adresse. Ces couronnes furent d'abord

composées de branches de chêne : mais depuis la métamorphose de Daphné, elles furent faites de branches de laurier. Il y avoit un concours de danse, de musique et de poésie. Ces paisibles combats se renouvelloient chaque jour. Le dieu des beaux Arts y présidoit, assis sur un trône de verdure. Il animoit les accens des bergers, et les grâces des bergères : et faisoit renaître sous leurs pas les fleurs et les plaisirs de l'âge d'or.

En sortant de ces aimables assemblées, les couples heureux se dispersoient dans les bois voisins, et sur le penchant des montagnes. L'hymen les égaroit dans ces doux labyrinthes, et durant le calme de la nuit, on entendoit les échos soupirer, et les antres murmurer tendrement.

Le bonheur n'est souvent durable qu'autant qu'il est ignoré; bientôt la renommée publia celui d'Apollon et de ses bergers. Les dieux mêmes en furent jaloux, et rappelèrent Apollon dans l'Olympe. Le fils de Latone regretta son exil, comme on regrette sa patrie. Hélas, s'écrioit-il, en versant des larmes amères.

« Faut-il vous quitter pour toujours,
» Doux asyle, aimable verdure ;
» Où, loin du tumulte des cours

» La liberté filoit mes jours
» Entre les arts et la nature ;
» Bois où j'aimais a respirer
» La paix et la fraîcheur de l'ombre ;
» Antre mystérieux et s'ombre
» Où mon cœur venoit soupirer :
» Où je goûtois avec yvresse
» L'amertume de la tendresse
» Et la volupté de pleurer !

» Nymphes de ces bois, de ces plaines,
» Oubliez mes jeunes erreurs :
» Vous, Nayades de ces fontaines,
» Vous, dont je fis couler des pleurs
» Sur les beautés du voisinage,
» Pardonnez-moi, je fus volage,
» Je maltraitai de tendres cœurs ;
» La cour avoit gâté mes mœurs ;
» Mais, dans cet heureux coin du monde,
» Loin des intrigues de la cour,
» Belle Nayades, mon amour
» Devenoit pur comme votre onde !
» Et je vous doit la volupté
» D'avoir goûté le bien suprême
» Au sein de la fidélité
» Dont je ne m'étois pas douté.

» Pasteurs, que je quitte et que j'aime,
» En voyant mon char radieux
» Ouvrir ou finir sa carrière,
» Songez que j'ai sur vous les yeux
» Et que votre ami vous éclaire.
» Oui, plus que tous les autres lieux
» Ces lieux sauront toujours me plaire ;
» J'y prodiguerai ma lumière

» Et mes dons les plus précieux ;
» J'y ferai germer le génie ;
» Des sages et des demi-dieux
» La Grèce sera la patrie.
» Adieu, mes amis ; je vous prie
» De veiller sur mes pauvres sœurs.
» Toujours plus jeunes et plus belles,
» L'essaim de leurs adorateurs
» Fourmillera toujours près d'elles.
» Qu'elles essuieront de faveurs,
» De dégoûts, d'ennuis, de froideurs ;
» Que je les plains d'être immortelles !
» Adieu, de l'empire du jour
» Sur vous je veillerai sans cesse ;
» N'oubliez jamais ma tendresse,
» Et conservez-moi votre amour ».

A ces mots, le fils de Latone s'éleva sur un nuage, et disparut.

Les pasteurs qui avoient goûté les charmes de sa société, en sentirent mieux tout le prix après l'avoir perdue, et leurs regrets furent encore plus tendres que n'avoit été leur amitié. Bientôt ils adressèrent leurs hommages à l'ami qu'ils avoient dans l'Olympe. Ils élevèrent des temples, et s'y assemblèrent pour chanter ses louanges. Apollon n'étoit plus sur la terre ; mais il étoit dans le cœur de tous ceux qui l'avoient habitée avec lui. Cette idée est douce pour les vrais amis. Ne vous seroit-elle pas venue

quelquefois, Emilie, et même en ce moment.

Exilée au sein de Paris,
Depuis l'exil de Pomone et de Flore;
Ne songeriez-vous pas qu'avec le plus soumis,
Le plus tendre de vos amis,
Secrètement vous habitez encore
La retraite où je vous écris?

LETTRE XVIII.

De tous les dieux de l'antiquité, Apollon est peut-être celui dont le culte a été le plus étendu. On appeloit Pœans les hymnes que l'on chantoient en son honneur, parce qu'ils commençoient ordinairement par ces deux mots: Io Pœan. Ces paroles étoient consacrées pour rappeler la victoire qu'Apollon avoit remportée sur le monstre Pithon. Les témoins de ce terrible combat lui crioient sans cesse: io Pæan. Allons! frappe! ou lance tes traits! Et dans la suite, après chaque victoire, ce refrein devint un cri d'allégresse. On immoloit ordinairement sur les autels d'Apollon un taureau blanc, ou un agneau.

Le dieu étoit représenté sous la figure

d'un jeune homme sans barbe, les cheveux blonds et flottans, et le front ceint de lauriers. Il tenoit de la main gauche une lyre, et de la droite un arc et des traits. Quelquefois il portoit un bouclier comme protecteur des humains, et présentoit les trois Grâces qui animent le génie et les beaux arts. On mettoit un cygne à ses pieds. Cet oiseau lui étoit consacré à cause de la manière tendre et mélodieuse dont il chante sa mort prochaine, comme si le terme de l'existence étoit l'époque du bonheur.

Ainsi que lui, belle Emilie,
Quand la fièvre brûloit la fleur de mes beaux jours,
Loin de vous, je chantois d'une voix affoiblie,
Le moment où j'allois épuiser pour toujours,
La coupe amère de la vie.
Mais quand je vous revis, quand, près des sombres bords,
Aux charmes de votre présence,
A vos doux entretiens, à vos tendres accords,
Même aux tourmens de votre absence,
Je comparai le froid silence
Et l'éternelle indifférence,
Et le bonheur glacé de l'empire des morts,
L'amour sait avec quels transports
Je chantai ma convalescence!

Je ne vous parlerai point du nombre infini des temples d'Apollon, et des fêtes multipliées qu'on célèbroit en son honneur. Re-

merciez-moi de vous sauver ces détails ; car vous savez mieux qu'un autre,

> Que, d'un peuple d'adorateurs,
> Si les hommages sont flatteurs,
> En revanche, rien n'est plus triste
> Que la lecture de la liste.

Les temples les plus célèbres d'Apollon furent celui de Délos, lieu de sa naissance, où Thésée établit dans la suite les jeux Pythiens : celui du mont Sorate, dont les prêtres traversoient nuds pieds des brasiers ardens : et celui de Delphes où les adolescens lui offroient leur chevelure. C'étoit là sur-tout qu'Apollon rendoit ses oracles par l'oracle de la sybille.

Beaucoup de philosophes se sont creusé inutilement le cerveau pour expliquer les convulsions et les prétendues inspirations de cette prêtresse. Ils ont épuisé à ce sujet toutes les conjectures physiques et morales. Quelques-uns même, témoins de l'accomplissement de ses prédictions, ont prétendu que le diable étoit de la partie, qu'il s'introduisoit dans le corps de la devineresse, et qu'après l'avoir fait tomber en syncope, il lui dévoiloit l'avenir. Vous voyez, Emilie, que ces messieurs ont fait de la sybille une possédée.

Sans prétendre attaquer des opinions

aussi respectables, voici la mienne en peu de mots; ceux qui étoient intéressés dans le produit des offrandes avoient prudemment choisi une femme pour prononcer les oracles. Deux motifs avoient déterminé ce choix; le double sens nécessaire aux prédictions, et les convulsions dont il falloit les accompagner. Cette espèce d'extase, qui figuroit aux spectateurs l'inspiration du dieu, étoit essentielle pour fortifier leur crédulité. Or,

Qui sait mourir mieux qu'une belle?
Qui sait ressusciter mieux qu'elle?
Qui sait mieux suffoquer, pâlir,
Baisser sa mourante prunelle,
Palpiter, chanceler, foiblir,
Tomber.... Enfin, s'évanouir?

Le sexe de l'oracle explique donc suffisamment les prétendus symptômes de ses inspirations.

Quant aux prédictions, le merveilleux consistoit à leur donner toujours un sens équivoque; ensorte que l'évènement favorable ou contraire se trouvât nécessairement d'accord avec la prophétie.

Or, qui jamais posséda mieux
Les équivoques, la magie,
Et le dédale insidieux
De l'adroite amphibologie?

Qui

Qui jamais sut avec plus d'art,
Peser la crainte et l'espérance,
Donner double face au hasard,
Déguiser même l'évidence,
Et sur-tout sauver l'apparence ?
Qui sut mieux, en dépit du sort,
Avoir raison et donner tort,
Que ces tendres enchanteresses
Qu'amour fit pour nous obéir,
Nous ensorceller, nous trahir,
Nous énivrer par leurs caresses,
Nous tromper au sein du bonheur,
En prolonger la douce erreur
Jusques au terme de la vie ;
Et pour finir la comédie,
En sanglottant, fermer les yeux
De l'homme abusé, mais heureux ?

D'après ce raisonnement, fondé sur l'expérience, il est aisé de se convaincre que toute la sorcellerie de la sybille, se réduisoit au talent naturel de jouer les convulsions et de modifier la vérité.

Je pourrois à ce propos vous détailler les superstitions de la crédule antiquité.

Je vous y tracerois de la bonne aventure
Chez nos premiers aïeux le règne florissant
Et vous ririez de voir que la mère nature
A radoté presqu'en naissant.

On devinoit alors par le feu, l'eau, les simples, les entrailles des victimes, les cercles, les calculs, les lignes de la main, et

par la physionomie. Cette dernière science nous est parvenue, et s'est perfectionnée de nos jours. On a cessé de lire dans les traits du visage, les évènemens futurs, mais on s'est appliqué à y démêler les nuances du caractère. Cette étude est souvent attachante, et j'ai remarqué qu'il y a des physionomies qu'on ne se lasse point d'étudier : aussi la vôtre m'a-t-elle rendu physionomiste : et, tous les jours, en la détaillant, je me dis à peu-près dans le style de Lavater (1) :

Je vois dans ce regard timide,
Un cœur qui voudroit en aimant,
Que son ami fût son amant,
Et que sont amant fût son guide.

Sur ce front siège la candeur.
Quand il rougit, la Modestie
Cache le trône du génie
Sous les roses de la pudeur.

Cette bouche où l'amour se joue
Et semble appeler le baiser,
Lui défend de s'y reposer
Et l'exile sur chaque joue,

(1) Auteur célèbre, qui a écrit sur les physionomies. La sienne, qui est gravée dans son recueil, porte l'empreinte de l'esprit et de la finesse que l'on trouve à chaque ligne de l'ouvrage. Cet argument est, je crois le plus favorable au système de l'auteur.

Sans qu'il ose même approcher
Des fossettes que le sourire
Creuse en jouant, pour se nicher
Sur les confins de son empire.

Ce nez qui ressemble si bien
Au nez divin de la sultane,
Qui donna, quoiqu'il fut chrétien,
Des loix à la cour ottomane,
Fait redire à plus d'un amant :
« Elle auroit été Roxelane,
» Si j'avois été Soliman ! »

Revenons à la sybille : on l'appeloit souvent la Pythonisse, parce qu'elle s'asseyoit, pour rendre ses oracles, sur la peau du serpent Python. Cette peau couvroit un trépied d'or massif, qui avoit été trouvé dans la mer par des pêcheurs. Ceux-ci, apres s'en être disputé la possession, convinrent de consulter l'Oracle qui leur ordonna d'offrir le trépied à l'homme le plus sage de toute la Grèce. Les pêcheurs le présentèrent à Thalès. Ce philosophe joignoit aux sciences de la géométrie, de la physique et de l'astronomie, une étude profonde de la morale, et disoit que de toutes les connoissances humaines, la plus difficile étoit celle de soi-même. Thalès envoya le trépied à Bias qu'il regardoit comme plus sage que lui. Bias étoit en effet un trésor de sciences et de vertus. Ce fut lui qui, dans l'instant où les

ennemis emportoient d'assaut Prienne, sa patrie, averti de sauver promptement ses richesses, répondit en s'éloignant : j'emporte tout avec moi. Malgré la vanité que vous trouverez peut-être dans cette réponse, Bias eut la modestie d'envoyer le trépied à Pittacus, qui le fit passer à Cléobule, et celui-ci à Périandre. Je ne vous dirai rien de particulier sur ces trois philosophes ; ils furent sages, voilà leur histoire. Périandre offrit le trépied à Solon qui faisoit consister la vraie richesse dans la vertu, seul trésor que le temps ni la fortune ne peuvent altérer Solon refusa le trépied, le fit offrir à Chilos, dont la philosophie se bornoit au simple nécessaire, et dont la maxime étoit : rien de trop. Le trépied, après avoir ainsi passé par les mains des sept sages, revint à Thalès, qui le déposa dans le temple d'Apollon, où il fut consacré au service de la Sybille.

Telles etoient les mœurs des sages de la Grèce. Quand on se rappelle les beaux siècles où fleurissoit cette heureuse contrée, l'attendrissement et l'admiration se partagent entre les vertus et les grâces qui germoient dans son sein, et dont le temps n'a pu effacer la mémoire.

On rapporte à ce sujet, Emilie, un pro-

cès depuis long-temps indécis, et qu'il ne tiendroit qu'à vous de terminer :

Minerve au divin comité,
Plaide avec la reine des belles ;
Car la sagesse et la beauté,
Sont rarement d'accord entr'elles.

Comme elles sont femmes, je crois
Pouvoir me passer de vous dire
Qu'il s'agit entr'elles des droits
Et des bornes de leur empire.

Minerve présente à la fois
Sept sages, que la Grèce encense ;
Et Vénus met, pour contrepoids,
Les trois Grâces dans la balance.

Ce nombre étant fort inégal,
L'amour, dit-on, craint pour sa mère ;
Qu'il vous présente au tribunal,
Et je réponds de son affaire.

Près d'un si séduisant minois,
Vénus va, dans son apanage,
Avoir mille Grâces pour trois ;
Minerve n'aura plus un sage.

LETTRE XIX.

JE vous ai parlé, belle Emilie, des philosophes de l'antiquité : et comme vous ne voulez rien apprendre à demi, vous me de-

mandez ce que c'est que la philosophie. La réponse à cette question n'est pas aussi facile que vous pouvez l'imaginer.

Et mon esprit, en ce moment,
Aussi-bien que mon cœur, sent, par expérience,
Qu'avec vous un engagement
Mène plus loin que l'on ne pense.

La philosophie étoit autrefois l'art de bien vivre; et le titre de philosophe étoit le synonyme de sage et d'heureux. Cette philosophie étoit générale et constante. Elle varioit souvent dans sa marche, mais elle marchoit toujours au but où la sagesse et le bonheur l'attendoient.

Aujourd'hui nous avons changé tout cela: la philosophie à la mode est fondée sur des principes particuliers que chacun se forge à son gré, avec la liberté d'en changer au moindre revers d'amour ou de fortune, ou du moins, au premier accès de vapeurs; (car, plus de philosophes sans vapeurs) de manière qu'il existe autant de philosophies diverses que de philosophes du bon ton; et que souvent chacun de ceux-ci adopte, réforme et rétablit la sienne deux et trois fois par jour; ce qui naturellement nous fait tomber dans l'infini. Telle est parmi nous la philosophie pratique.

Quand à la philosophie élémentaire, ha-

bitante du pays Latin, depuis long-temps elle n'a pas changé, et c'est tant pis pour elle. Ses noirs sectateurs la nourrissent de subtilités et d'hypothèses, alimens peu substantiels à tous égards. Aussi devient-elle insensiblement pareille à la nymphe Echo, dont il ne nous reste plus que la voix.

C'est une femme à face blême,
Qui, plus maigre qu'un pénitent
Vers les derniers jours de carême,
S'en va nuit et jour ergottant,
Et fagottant quelque système
Qu'on n'entend pas, et que souvent
Elle n'entend pas elle-même.
L'aîné de ses tristes enfans,
Le symétrique syllogisme
Est suivi, la plupart du tems,
De l'indéchiffrable sophisme.
Ces deux monstres argumentans,
Traînent longuement à leur suite,
Les éternels raisonnemens,
Et la kirielle maudite
Des axiômes des pédans,
Capables seuls de mettre en fuite
Ceux qui du goût et du bon sens
Sont un tant soit peu partisans.
Vous connoissez, belle Emilie,
Ces grilles, ces sombres réduits,
Où l'on sacrifie aux ennuis
Les plus beaux jours de notre vie;
Où l'art rétrécit notre esprit,
Où l'on martyrise l'enfance,
Où la servitude flétrit

Les roses de l'adolescence.
Là, dans un temple ténébreux,
Tapissé de lambeaux poudreux,
De longs argumens et des thèses,
Dès que l'aube blanchit les cieux,
Siége pontife radieux,
Fourré d'hermine et d'ypothèses.
Il parle !.... Il se tait !.... Qu'a-t-il dit ?
On l'ignore, et l'on applaudit.
Soudain la voûte retentit
Des pointilleuses périphrases
De tous nos jeunes prestolets,
Et de tous nos petits-collets,
Entortillés de grandes phrases ;
De tous nos fades damerets,
Fabricateurs à peu de frais,
De calembourgs et d'épigrammes ;
De nos importans freluquets,
Confidens musqués de nos dames,
Leurs écuyers et leurs valets ;
Souvent aussi de ces vieux crânes
Qui, toujours parmi les tombeaux
Des Auteurs anciens et nouveaux,
Dont ils vont évoquer les mânes,
Ont embarassé leurs cerveaux
De l'immense et sombre cahos
Des écrits sacrés et profanes ;
Enfin, de mille sots divers,
Qui portant sur tout leur sentence,
D'un air bouffi de suffisance,
Jugent doctement de travers ;
Et prenant un ton d'empyrique
Avec leur grec et leur latin,
Prétendent prouver sans replique,
Qu'il est soir quand il est matin.

Si, l'un de ces jours où vos charmes
Après une douce langueur,
Brillent comme la tendre fleur
Qu'Aurore baigne de ses larmes,
Je disois, en vous présentant,
A cette honorable assistance :
« Messieurs, parmi vous l'on prétend,
» Qu'ici-bas tout n'est qu'apparence (1).
» Doncques la beauté purement
» Est un songe, une bagatelle.
» Eh bien! je soutiens réellement
» Qu'elle existe hardiment :
» Et vous voyez mon argument ».
A ces mots la docte séquelle
Viendroit, avec sa Kirielle
D'ACQUI ; d'ERGO, d'et caetera,
Argumenter IN BARBARA (2)
Contre l'existence réelle
Et l'éclat de votre beauté.
En vain leur sophisme effronté,
N'en soutiendroit pas la présence.
Tout en se jetant à vos pieds,
Ils en nieroient la conséquence.
Mais d'après cette expérience,
Leurs argumens estropiés
Tomberoient fort en décadence ;
Et vos prosélytes vainqueurs
Par la raison démonstrative,

(1) Les Pirrhoniens, dont on discute encore ici les rêveries, doutoient de tout, même de leur existence.

(2) Formule d'argument, ridicule et pédantesque.

Craindroient peu que ces noirs ligueurs
Se tinssent sur la défensive ;
Car l'Amour, de ses traits charmans,
Cribleroit les raisonnemens
Et les cœurs de nos philosophes ;
Qui bientôt terrassés, vaincus,
Et de sophisme convaincus
Par leurs fréquentes catastrophes,
Viendroient tous, en moins de deux jours,
Prendre l'écharpe des Amours (1).

Ah ! que notre secte, Emilie,
L'emporteroit en peu d'instans !
Qu'elle brilleroit aux dépens
De l'antique philosophie !
Fleurs d'amours et fruits du génie
S'y cueilleroient en même-temps.
Ah ! de cette secte chérie
Je voudrois être le Platon,
Et l'Aristote, et le Solon,
Vous seriez ma philosophie ;
Et bientôt j'aurois surpassé
Les Socrates, les Aristipes,
Et les Bias, et les Xantipes,
Si célèbres au temps passé.
Nous dicterions une morale,
Que les cœurs suivroient aisément.
Nous poserions pour fondement,
Concorde, humeur toujours égale,
Proscrivant éternellement
Tout système, toute cabale ;
Permettant sans difficulté,

(1) On sait que les ligueurs et les royalistes se distinguoient par des écharpes de différentes couleurs.

Comme ne pouvant la défendre
Sans offenser notre équité,
Cette voix timide et si tendre,
Qui, ne s'élevant qu'à moitié,
Se fait pourtant bien mieux entendre
Que les discours de l'amitié.....
Vous le voyez, belle Emilie,
Mes principes sont assez doux,
Adoptez-les; que risquez-vous
D'essayer ma philosophie?

LETTRE XX.

Nous avons laissé les muses à la cour de Bacchus. Leur sort vous inquiète sans doute :

Votre crainte est bien naturelle,
Je soupçonne entre vous un peu d'affinité,
Et même de fraternité :
Je vais donc rassurer l'amitié fraternelle.

A peine Apollon avoit-il quitté la cour de Bacchus que l'on y vit arriver au milieu d'un brillant cortège les neuf filles de Piérus, roi de Macédoine. Elles avoient traversé toute la Thessalie et une partie de la Grèce, pour venir disputer aux muses le prix du chant. Si vous êtes vaincues, leur dirent-elles, vous nous céderez le mont Par-

nasse et les bords fleuris de l'Hypocrêne ; si la victoire est à vous, nous vous abandonnerons les riantes vallées de la Thessalie, et nous fuirons sur les montagnes de la Thrace. Les muses indignées acceptèrent le défi, et leurs rivales commencèrent.

Elles chantèrent d'abord le combat des dieux contre les Titans, et attribuèrent à ceux-ci la victoire. Puis elles célébrèrent en équivoques la chronique galante des aventures du jour, et finirent par des pastorales en vaudevilles.

Ce n'étoit point cette mâle harmonie,
Ni ces nobles élans, ni cette majesté,
Qui transportent l'ame ravie
Au sein de la Divinité.
Ce n'étoit point cette vive gaîté,
Qui sème, en voltigeant, le sel de la satyre ;
Ce n'étoit point cette ingénuité
D'une bergère qui soupire,
Et dans les pleurs nous font sourire
De tendresse et de volupté.
C'étoient, comme aujourd'hui, des morceaux d'épinette,
Découpés, brodés, précieux,
Des calembourgs délicieux,
Et le combat des Dieux étoit une ariette.

Aussi les femmes à la mode trouvèrent-elles tout cela d'un goût exquis, et eurent-elles un plaisir imaginable à l'entendre.

Lorsque les filles de Piérus eurent fini leurs

leurs chants, Calliope se chargea seule de leur répondre. Elle célébra d'abord la puissance féconde du Maître de l'univers, qui, d'un souffle anime tous les êtres, et d'un regard les plonge dans le néant. Puis elle chanta l'avanture de Deucalion et de Pyrrha.

« Jupiter indigné des crimes des hommes » avoit changé la terre en une mer immense, » et le genre humain n'étoit plus. Les plus » hautes montagnes avoient caché leur cî- » me : une seule élevoit encore sa tête au- » dessus des flots. C'étoit le mont Parnasse » situé entre l'Attique et la Bœotie.

» Sur cette plaine vaste et liquide, parmi » les hommes, les arbres, et les animaux » flottans, voguoit une frêle barque, jouet » des aquilons et des ondes. Elle portoit un » couple heureux et respectable, et la vertu » se sauvoit du naufrage avec Deucalion et » Pyrrha. Le souffle des vents, ou plutôt » celui de l'Eternel, les porta vers le som- » mêt du mont Parnasse. Ce fut là qu'ils » abordèrent en tremblant; et que prome- » nant au loin la vue, ils considerèrent avec » effroi le vaste tombeau du genre hu- » main.

« Cependant les eaux décroissoient, et l'on » découvroit déjà les montagnes, les col- » lines et les plaines élevées; mais par-tout

» la nature étoit morte, et le silence habitoit
» seul dans l'univers.

» Deucalion tendant les bras à son épouse ;
» ô ma bien aimée, lui dit-il, qu'allons nous
» devenir ! Nous voilà seuls au monde ! Hé-
» las, si le flambeau de l'amour bruloit en-
» core pour nous, ce desert verroit un jour
» de nouveaux habitans, et nous aurions
» quelqu'un pour nous fermer les yeux. Mais
» la vieillesse a glacé nos sens, et je ne
» prévois plus que la solitude et la mort. En
» parlant ainsi, les époux s'approchoient
» lentement d'un temple où Thémis rendoit
» ses oracles ; là, s'appuyant sur les bras
» l'un de l'autre, ils se prosternent ensem-
» ble, et courbent leurs têtes blanchies au
» pied du sanctuaire. Tout-à-coup la voûte
» s'ébranle, et le couple vénérable frémit
» en attendant ces paroles : sortez du tem-
» ple, voilez-vous le visage, et jetez der-
» rière vous les os de votre mère. A ces
» mots, Deucalion, l'ami des dieux, inter-
» prêtant leur volonté, couvre d'un voile sa
» tête et celle de son épouse. Ils traversent
» ensemble de vastes déserts, et jettent der-
» rière eux les pierres qui sortent du sein de
» la terre, notre mère commune. Soudain
» ces pierres, semblables au marbre que
» l'artiste a dégrossi, prennent par degrés

» une figure humaine Bientôt leurs traits » se perfectionnent, leurs yeux brillent, leur » teint s'anime, leurs membres s'agitent, » ils vont marcher... Ils marchent ! Jupiter » leur dit, VIVEZ, et ils vivent ».

Calliope eut à peine fini que la victoire lui fut décernée d'une voix unanime. Les filles de Piérus éclatèrent alors en murmures; mais tout-à-coup leur corps se couvrit de plumes noires et blanches, et elles furent changées en pies. Ce chatiment ne réprima ni leurs plaintes ni leur babil:

Car depuis leur métamorphose,
Elles ont conservé leur volubilité,
Et le talent, si cher à la beauté,
De dire, en bien des mots, rien ou très-peu de chose.

Les Muses, après cette victoire, retournèrent sur le mont Parnasse, et vécurent long-temps dans une paisible intimité. Souvent elles parcouroient ensemble le sacré vallon, où serpente les eaux d'Hypocrène. Là, elles rencontroient leurs jeunes élèves, cueillant des fleurs, et les encouragoient à gravir la double colline.

Un jour, s'étant éloignées de leur demeure, la pluie les surprit, et elles cherchèrent un asyle. Le Titan Pyrénée, établi depuis peu dans la Phocide, vint à leur

rencontre, et leur offrit une retraite dans son palais. Les Muses l'acceptèrent; mais à peine y furent-elles entrées, que le tyran fit fermer les portes, et voulut leur faire violence. Aussi-tôt les neuf Sœurs prirent des ailes et s'envolèrent. Pyrénée, pour les atteindre, monta sur une tour élevée; mais en s'élançant après elles, il tomba, et fut brisé de sa chûte. La Fable ne nous dit pas ce que devinrent alors les Muses fugitives. On présume qu'elles ont parcouru, depuis ce temps, les plus belles contrées de l'Univers; et j'adopte volontiers cette opinion, car j'ai toujours soupçonné que nous en avions plusieurs sur les rives de la Seine.

Il seroit même assez plaisant,
Que, vous parlant de ces doctes pucelles,
Je racontasse innocemment
Leur histoire à l'une d'entre elles.

Malgré la vie errante des Muses, on assure qu'elles conservèrent précieusement leur virginité; quelques détracteurs ont écrit à la vérité, que plusieurs avoient été mères. Ils ont avancé hardiment, que Rhæsus étoit fils de Therpsichore; Linus, de Clio; et le divin Orphée, de Calliope. Ils ont ajouté qu'Arion et Pindare étoient aussi enfans des Muses. Mais ces prétendues filiations sont purement morales. Un poëte étoit-il inspiré

par une Muse ? on disoit d'abord qu'elle l'avoit adopté ; puis on répétoit qu'il étoit son fils ; puis les femmes charitables soupçonnoient que cela pouvoit être ; puis les femmes discrètes publioient que cela étoit : elles le tenoient de bonne part, elles avoient des preuves ; elles l'avoient vu, elles l'auroient juré !.... Elles le juroient, et l'on écrivoit sur leur parole.

Au reste, ces faux bruits portèrent si peu d'atteinte à la réputation des Muses, qu'elles eurent toujours une foule d'adorateurs. Plusieurs passèrent leur vie entière à les chercher inutilement, et moururent d'amour pour ces dames invisibles. D'autres, sans les connoître, affrontèrent, pour leur plaire, les plus grands périls, et poussèrent l'héroïsme jusqu'à la témérité.

Plus d'un preux chevalier, sans casque, sans armure
Mais d'un triple orgueil cuirassé,
Ee d'un noble amour embrâsé,
Sur leur coursier fougueux, tenta mainte aventure.
Et depuis sa déconfiture,
Mérita d'etre baptisé,
Le Chevalier de la triste Figure (1).

Les convives recherchoient aussi les fa-

(1) Voyez l'ingénieux roman de Dom-Quichotte.

veurs et la société des neufs Sœurs. Ils commençoient leurs festins par une libation en l'honneur des Grâces, et les finissoient en buvant aux Muses. Par-tout on leur élevoit des autels et des statues. Elles étoient représentées assises à l'ombre d'un laurier, et se tenant toutes par la main. Leur front étoit couronné de palmes, et chacune d'elles portoit les attributs de l'art auquel elle présidoit.

Les Romains leur avoient élevé un temple, où les Poëtes lisoient publiquement leurs ouvrages. Ils leur avoient aussi consacré un autre monument ; c'étoit la fontaine des Muses. Mais, ce qui vous étonnera sans doute, cette fontaine étoit auprès du temple de la fortune. Quel contraste dans ce voisinage ! les voisins furent long-temps sans se connoître. Enfin, sous le règne d'Auguste, les Prêtres du temple en ouvrirent les portes aux gardiens de la fontaine; et ceux-ci permirent aux Prêtres d'y venir puiser quelquefois.

Depuis ce temps, les Sœurs d'Apollon furent accueillies à la Cour, et leurs favoris devinrent les amis des rois. Mais tandis que les Muses brilloient auprès du trône, souvent elles s'échappoient pour aller dans la retraite, consoler les affligés. Là, elles pleuroient avec Sapho, gémissoient avec

Ovide, et soupiroient avec Tibulle. Elles ont conservé jusqu'à nos jours cette sensibilité secourable, et quelquefois j'en fais moi-même la douce expérience.

Dans ces momens où la Mélancolie
Etend son voile sur les jours
Que je passe loin d'Emilie ;
Quand j'aime à m'égarer dans les sombres détours
Des bois où gémit Philomèle ;
Quand mon cœur gémit avec elle,
Ma Muse vient à mon secours
« Vous êtes loin de votre amie,
» Me dit-elle, je viens soupirer vos douleurs ;
» Il est doux de verser des pleurs
» Quand on pleure par sympathie » :
Ah ! si je l'en croyois !.... Mais souvent l'Amitié,
Pour nous consoler, nous abuse,
A qui donc se fier ? dites-moi par pitié ;
Dois-je me fier à ma Muse.

LETTRE XXI.

LE printemps renaissoit pour la première fois,
Tout sourioit dans la Nature.
Zéphire couronnoit les bois
Des prémices de la verdure ;
Tout fleurissoit, tout languissoit :
Le cœur étonné balançoit
Dans une douce incertitude,
Et lui-même s'interrogeoit

Sur la tendre sollicitude
Dont il cherchoit en vain l'objet.
Le feu d'amour couvroit encore ;
Nul desir jusque-là ne l'avoit excité ;
Il falloit, pour le faire éclore,
Un sourire de la beauté .....

Tout-à-coup la terre frémit de plaisir ; l'air s'agite et s'embrâse, la mer bouillonne, blanchit d'écume, et Vénus s'élève du sein des flots.

Vierge, tendre et modeste alors, qu'elle étoit belle!
L'onde sur ses replis, mollement la berçoit ;
D'un regard caressant, l'œil du jour la fixoit ;
Autour de ses trésors, Zéphir s'arrondissoit,
Et les flots amoureux murmuroient auprès d'elle.
La jeune déité levant enfin les yeux,
Promène ses regards craintifs et curieux.
Elle admire le Ciel et l'Onde et la Lumière.
Dont l'éclat blesse encor sa timide paupière
Sa bouche souvre, et son premier soupir,
Son premier mot, est l'accent du plaisir :
« Où suis-je! quel réveil! quelle volupté pure!
» O que cet air est doux, que ce jour est serein!
» Que tout est beau dans la nature!
» Quelle douce chaleur circule dans mon sein!....
» Que sens-je battre sous ma main?
Sur son cœur palpitant alors baissant la vue,
Elle admire, sourit, et rougit d'être nue.
Ses mains volent... Malgré ces mobiles remparts,
Ses trésors innocens percent de toutes parts.
Quelle confusion!.... Suspendant ses caresses,
Zéphir de la vapeur des cieux
Forme un nuage officieux.

Et sauve à sa pudeur l'embarras des richesses.

Ce jeune Dieu la posant ensuite sur une conque marine, la conduisit à l'isle de Cyprè. Ce fut là que les Heures se chargèrent de son éducation.

Les Heures étoient filles de Jupiter et de Thémis; mais malgré leur fraternité, il y avoit aussi peu de ressemblance dans leur caractère que dans leurs figures. Elles avoient toutes des aîles, et parcouroient successivement le même espace. Cependant,

Leur course étoit plus rapide ou plus lente.
L'Heure pénible de l'attente
Longuement sembloit parcourir
Un siècle entier Mais du plaisir
L'Heure toujours trop diligente,
Disparoissoit comme un éclair.
L'Heure du repentir, le front d'ennuis couvert,
En poussant des plaintes amères,
Des espaces imaginaires
La rappeloit en vain. Pour calmer sa douleur,
L'Heure du souvenir, lui retraçant les charmes
De cette aimable et fugitive sœur,
Avec plus de douceur faisoit couler ses larmes.
Ainsi, quand loin de vous il faut porter mes pas,
D'un tendre souvenir mon ame encore émue,
Se rappelant l'heure où je vous ai vue,
Charme l'ennui de celle où je ne vous vois pas.

Les Heures présidoient alors, comme aujourd'hui, aux plaisirs, aux peines, aux espérances, aux rendez-vous, à l'étude,

aux arts naissans, et sur-tout aux quatre saisons de l'année. Vous voyez que rien ne se faisoit sans elles. Mais aussi-tôt que Vénus eut vu le jour, elles laissèrent aller le monde comme il put, volèrent à l'isle de Cypre, y reçurent la beauté, et s'y fixèrent pour son éducation. Il paroît qu'alors, ces divinités légères étoient capables de constance; mais aujourd'hui leur caractère a bien changé!

Le temps n'est plus, où près des belles,
Les Heures fixoient leur séjour.
Aujourd'hui près de vous, l'Amour,
Semble multiplier leurs ailes.

LETTRE XXII.

Vous jugez bien, Emilie, que l'éducation de Vénus ne ressembla point à celle de nos Parisiennes. Etre belle sans orgueil, aimable sans coquetterie, instruite sans prétions; amie discrète, amante fidèle, épouse vertueuse et tendre, ce fut là tout ce que l'on exigea d'elle. Sur ces principes, qui valoient bien les nôtres, ses institutrices établirent leur plan d'instruction, et l'exécutèrent à-peu-près de la manière suivante:

La première Heure l'appeloit
Quand Phœbus ouvroit sa carrière,
Et la beauté se réveilloit
Avec le Dieu de la lumière.

La deuxième Heure entrelaçoit
Quelques fleurs, un peu de verdure
Dans ses cheveux, et lui disoit:
» Méprisez l'art de la parure,
» Il n'est fait que pour la laideur.
» Soyez modeste, la pudeur
» Est le fard qui sied à votre âge.
» Que le trésor de vos attraits
» Soit toujours voilé d'un nuage;
» Que ce voile soit fort épais.
» Et qu'il tienne, s'il est possible;
» Le sanctuaire des amours,
» Pour être respecté toujours,
» Doit toujours être inaccessible ».

La troisième lui présentoit
Des fruits nouveaux et du laitage.

La quatrième lui dictoit
L'art de parler sans verbiage:
» Ne prétendez point à l'esprit,
» Et sur-tout gardez-vous d'en faire!
» Parlez peu, mais bien; ce qu'on dit
» Jamais ne peut manquer de plaire,
» Quand la raison quand la gaîté,
» Quand le sentiment assaisonne
» Un mot dont la simplicité
» N'offence l'orgueil de personne. »
La cinquième formoit son cœur,
Le disposoit à la tendresse,
Et chassoit la feinte et l'adresse,

Y faisoit germer la candeur;
« Aimez un jour, lui disoient-elle,
» Aimez; gardez-vous d'abuser
« De l'avantage d'être belle.
» Choisissez bien, et sachez vous fixer.
» Noble et tendre comme vous l'êtes,
» Ne préférez jamais le plaisir dangereux
» De multiplier vos conquêtes,
» Au bonheur de faire un heureux ».

La sixième ajoutoit : « préférez la tendresse
» D'un ami véritable aux vœux de mille amans,
» L'amour est fait pour la jeunesse,
» Et l'amitié pour tous les temps.
» Quoique femme, soyez discrète.
» Songez qu'il est cruel d'oser sacrifier
» Un jeune cœur qui vient nous confier
» Son espoir, son bonheur, ou sa peine secrète;
» Et qu'un secret dont on prend la moitié,
» Est un dépôt sacré qu'on ne peut se permettre
» D'aller divulguer, sans commettre
» Un sacrilége en amitié.

Les trois Heures suivantes lui enseignoient les devoirs de l'humanité, de la foi conjugale, de la maternité, et lui répétoient tour-a-tour.

» A peine l'Univers commence,
» Il est déja des malheureux.
» Ne dédaignez point l'indigence,
» Le plus noble attribut des dieux,
» Ma fille, c'est la bienfaisance.
» Si vous saviez comme il est doux
» De visiter sous leur chaumière,

Les

» Les mortels que le sort jaloux
» A condamné à la misère ;
» De compâtir à leurs malheurs,
» De mêler nos soupirs aux leurs,
» D'entrer dans leur douleur profonde ;
» De leur prouver, par nos soins réunis,
» Qu'ils ne sont pas seuls dans le monde,
» Et que les malheureux ont encor des amis !
» O que la main d'une belle a de grâces,
» Lorsqu'elle répand les bienfaits !
» Au lieu de mille amans vaincus par vos attraits,
» Qu'il sera bien plus beau d'attirer sur vos traces,
» Les heureux que vous aurez faits !
» Quand vous aurez prononcé le serment
» De rendre heureux l'époux qui vous aura choisie,
» Semez de fleurs tous les jours de sa vie,
» Aimez en lui votre ami, votre amant.
» Que dans vos bras paisiblement
» Il repose ; soyez son ange tutélaire,
» Veillez ; loin de son cœur chassez les noirs chagrins ;
» Qu'il trouve, auprès de vous, plus purs et plus sereins,
» L'air qu'il respire et le jour qui l'éclaire.
» C'est ainsi qu'en vos fers vous saurez l'arrêter.
» Si, malgré tant de soins, il devient infidèle,
» En reproches amers gardez-vous d'éclater,
» Mais offrez-lui des mœurs un si parfait modèle,
» Qu'il soit forcé de l'imiter ;
» Et si votre exemple le touche,
» S'il revient à vos pieds abjurer son erreur,
» Qu'il trouve, en arrivant, l'amour sur votre bouche,
» Et le pardon dans votre cœur.

» L'homme ne sait aimer qu'autant qu'on sait lui
» plaire,
» Etudiez son caractère,
» Ménagez-lui le prix de la moindre faveur ;
» A l'orgueil, à l'humeur opposez le sourire ;
» L'innocence au soupçon, le calme à la fureur ;
» Régnez en suppliant, et fondez votre empire
» Sur l'amour et sur la douceur.
» Un jour, Cypris, vous serez mère ;
» N'abandonnez jamais le fruit de vos amours
» aux mains d'une mère étrangère.
» Nourrissez votre fils ; remplissez vos beaux
» jours
» Des soins intéressans de ce saint ministère.
» Ces jours pour le plaisir ne seront pas perdus ;
» La nature, aux bons cœurs, donne pour ré-
» compenses
» Des devoirs les plus assidus,
» Les plus douces des jouissances.
» Vous les mériterez : de votre nourrisson
» Une autre n'aura pas la première caresse ;
» Vous jouirez avec ivresse
» Des prémices de sa tendresse,
» Et des éclairs de sa raison.
» Souvent, tandis que de sa mère
» Ses lèvres presseront le sein,
» En admirant son minois enfantin,
» Vous croirez démêler quelques traits de son père,
» Alors vous sentirez palpiter votre cœur
» Du plaisir de trouver l'auteur dans son ouvrage,
» Et de l'espoir de voir croître, sous votre om-
» brage ;
» Le fruit dont vous aurez alimenté la fleur. »

C'étoit ainsi que ces sages institutrices for-

moient le cœur et l'esprit de leur jeune élève, jusqu'au moment où l'Heure du sacrifice la conduisoit au temple :

Cypris, les yeux baissés, le front ceint de guirlandes,
Portoit au pied des Dieux d'innocentes offrandes,
Et, tandis que l'encens fumoit aux leurs autels,
Offroit son jeune cœur au roi des immortels.

L'Heure suivante la ramenoit sous un berceau de myrthe. Là,

Un repas préparé des mains de la nature,
Se présentoit à l'ombre, au bord d'une onde pure.
Les fleurs, sur les rameaux, serpentoient en festons,
Et la prairie offroit des siéges de gazons.
A ces heureux festins présidoient l'innocence,
La folâtre gaîté, la douce tempérance,
Et l'aimable franchise, et la frugalité,
Fille de la raison, mère de la santé.

Bientôt l'Heure de la promenade et celle du travail, s'emparoient successivement de Vénus ;

Quelquefois au milieu de ces jeunes compagnes,
Elle alloit butiner sur les fleurs des campagnes,
Et les fleurs aussi-tôt renaissoient sous ses pas.
A son retour, prenant l'aiguille de Pallas,
Son adresse en faisoit un instrument docile,
Et mêloit, avec art, l'agréable à l'utile.

Les Heures suivantes donnoient le signal

des danses et des concerts. Tandis que Cypris dansoit, on lui répétoit souvent:

Que vos grâces soient naturelles ;
Ne les contrefaites jamais.
Dès que l'on veut courir après,
On commence à s'éloigner d'elles.

Quand la Déesse se reposoit, quelquefois une de ses institutrices venoit s'asseoir auprès d'elle, en lui faisant remarquer la joie qui animoit l'assemblée, elle lui disoit en l'embrassant:

» Sous les lambris dorés des célestes portiques,
» Vous regretterez quelquefois
» Nos danses, nos concerts rustiques.
» Ah! revenez alors habiter dans nos bois,
» Vous y retrouverez la paix de l'innocence ;
» Venez cueillir des fleurs au bord de ce ruisseau,
» Venez vous reposer sous ce même berceau,
» Témoin des jeux de votre enfance.
» Là, vous rappellerez le songe du bonheur ;
Là, vous sentirez votre cœur
Respirer avec plus d'aisance ;
Là, vos regards, autour de vous
» Multiplieront les fleurs sur la verdure ;
» Le ciel sera plus beau, la nayade plus pure,
» L'ombrage plus épais, et le zéphir plus doux.
» Là, vous retrouverez la source de ces larmes,
» Qu'on ne verse plus chez les Dieux,
» Et vous éprouverez ce qu'on goûte de charmes
» A regretter le temps où l'on étoit heureux.

L'Heure du concert interrompoit ces entretiens. Il est probable que l'art du chant

étoit encore loin de sa perfection; car Vénus se contentoit d'exprimer avec ame, l'amour, le plaisir ou la tristesse; elle ne joignoit à cette expression, ni roullement d'yeux, ni contorsions, ni coups de gosier, ni tours de force; et, ce qui paroîtra sans doute incroyable, elle prononçoit avec soin et daignoit chanter pour ceux qui l'écoutoient. Vous présumez bien, d'après ces petits ridicules antiques, que ses chansons étoient forts simples, et qu'elles ne valoient pas, à beaucoup près, le moindre des chefs-d'œuvres de nos modernes Anacréons. En voici quelques fragmens, que j'ai hasardé de vous traduire, pour vous en donner une légère idée:

Nymphes, que l'amour dans vos yeux,
Brille, et s'apperçoive sans peine;
Comme l'on voit l'azur des cieux
Dans le crystal d'une fontaine.

Ne trompez jamais; le serment
Qui sort de vos lèvres vermeilles,
Est aussi doux pour votre amant,
Que le miel des jeunes abeilles.

Mais la séduisante douceur,
D'un aveu dicté par la feinte,
Pour un crédule et tendre cœur,
Est plus amère que l'absynthe.

Recevez les pleurs de l'amour,
Que vos charmes ont fait éclore;

Comme la fleur, au point du jour,
Reçoit les larmes de l'aurore,

Cédez, mais à ses vœux ardens
N'accordez pas tout ce qu'il ose :
Des plaisirs de votre printemps,
Craignez d'éparpiller la rose.

Le concert étoit suivi d'un repas frugal et champêtre, après lequel, la dernière Heure du jour conduisoit Vénus dans une grotte tapissée de verdure, où Morphée lui fermoit la paupière.

Les heures de la nuit rassembloient tour-à-tour
Les songes légers auprès d'elle ;
Cypris, au milieu de sa cour,
Jeune, sensible, femme et belle,
Songeoit alors innocemment
Qu'elle n'avoit qu'un seul amant,
Et rêvoit qu'elle étoit fidelle.

Après quelques années de cette éducation suivie, l'élève des Heures se trouva si accomplie en tous points, que les Dieux voulurent la voir, pour s'assurer eux-mêmes de tout ce que la renommée en publioit. Les envieux assurèrent bientôt qu'il y avoit plusieurs Vénus, dont on attribuoit les grâces et le mérite à une seule ; et cette erreur s'accrédita tellement alors, que, cinq à six mille ans, après, Cicéron nous l'a transmise. Il faut la lui pardonner, les fem-

mes parfaites font, de nos jours, autant d'incrédules qu'elles en faisoient de son temps;

Car je vois, lorsque l'on raisonne
Sur vos attraits, vos talens réunis,
Leur nombre, à tout moment, partager les avis
Sur l'unité de la personne.

LETTRE XXIII.

VENUS avoit à peine atteint la quatorzième année, lorsqu'elle fut demandée à la Cour céleste. Sa présentation ne ressembla point à celle de nos duchesses, et les préparatifs en furent bien différens: la nature seule y présida; chez nous, l'art seul y préside:

A quatorze ans, Eglé déjà coquette,
A pris le rouge, en sortant du couvent,
Son jeune front, qui rougissoit souvent,
Ne rougit plus, grâces à sa toilette.
Son œil, hagard en sa vivacité,
Ressemble à l'œil de la lubricité.
De ses sourcils l'art a tracé l'ébène)
Et d'un bleu tendre imbibant son pinceau,
A, d'une main sagement incertaine,
Fait sur le blanc circuler quelque veine,
Pour animer ce visage nouveau.

Des jeux, des ris, voici l'aimable reine
Volez, zéphirs, mais ne l'approchez pas.
Discrétement retenez votre haleine,
Sinon, craignez de souffler ses appas.
Pour ménager cette Vénus nouvelle,
Divin soleil, tempère ton ardeur :
Voile ton front, sinon je crains pour elle
Le triste sort des attraits de Sémelle. (1)
Quand tes rayons nous dardent ta chaleur,
Souvent j'ai vu, (quelles métamorphoses !
Sur la pâleur se dissoudre les roses,
Et la beauté fondre sur la laideur ;

Cet art imposteur n'existoit pas encore premier siècle du monde.

On se présentoit à la cour
Avec ses traits et son visage ;
On ne changeoit point en un jour,
De teint, de cheveux, de corsage.
L'art de plaire rajeunissoit,
C'étoit le seul fard en usage ;
Il ne déguisoit aucun âge,
A tout âge il embellissoit ;
Et dès qu'à la cour de Cibelle,
Une déesse paroissoit,
On étoit sûr que c'étoit elle.

L'Aurore ayant ouvert le jour où Vé devoit être présentée, la déesse s'éve paisiblement, s'assit au bord d'une o pure ; et, devant ce miroir tranquille, cei[illegible] d'une couronne de myrthe les l

(1) [illegible]sumée par Jupiter.

cles flottantes de sa chevelure. Plusieurs assurent qu'elle étoit blonde, d'autres prétendent qu'elle étoit brune. Pour moi, je suis tenté de croire que ces deux couleurs, mêlangées sur son front, y formoient une nuance, qui réunissoit ce que les brunes ont de plus piquant; les blondes, de plus voluptueux.

Et qu'elle inspiroit tour-a-tour,
Ainsi que vous, belle Emilie,
Les transports brûlans de l'amour,
Et sa douce mélancolie.

Ce fut en ce moment, que la Nature lui fit présent de cette ceinture divine et mystérieuse, qui bientôt tourna la tête à tous les Dieux, et qui, depuis a rendu tant de grands hommes si petits.

On y voit l'amour conduit par l'espérance,
Les timides aveux, la molle résistance;
La pudeur enfantine, et les jeunes plaisirs,
Qui fuyoient, agaçoient, caressoient les desirs.
Auprès d'eux paroissoient la volupté, ses charmes,
Ses transports; la langueur, les yeux baignés de larmes;
La douce intimité, les soupirs, les sermens;
Les caprices, suivis des raccommodemens.

Tel étoit le dessus de ce tissu mystérieux; mais sur le revers,

La main des tristes Euménides
Avoit tracé les noirs soupçons,

La haine, les baisers perfides,
Les vengeances, les trahisons.
Par de sombres détours, la pâle jalousie
Se traînant d'un pas chancelant,
A l'amour infidèle arrachoit en tremblant,
Le masque de l'hypocrisie.

Je ne vous dirai pas, Emilie, si ce dangereux talisman existe encore aujourd'hui; cependant, comme la plupart des hommes se plaignent de ses effets, il faut bien que par une tradition fatale, il nous soit parvenu.

Mais, entre nous, je conjecture
Que l'amour de l'hymen jaloux,
Ne fait plus connoître aux époux,
Que le revers de la ceinture.

Quoi qu'il en soit, lorsque Vénus eut revêtu ce divin ornement, les Grâces n'y voulurent plus rien ajouter: persuadées qu'à l'âge de la déesse, la parure la plus séduisante étoit la plus simple. En effet;

S'il est un âge où la simplicité
Donne sur-tout un prix à la beauté,
C'est ce moment, qui, n'étant plus l'enfance,
N'est pourtant pas encor l'adolescence.
Ce ton naïf de l'ingénuité,
Cette pudeur si rare et si touchante,
Ces yeux baissés, cette bouche riante,
Qui ne sait point trahir la vérité;
Ce coloris de la rose naissante,

Cette blancheur, et ce doux velouté ;
Tout nous séduit, nous ravit, nous enchante,
Telle, à vingt ans bien moins à redouter,
Prenoit alors les cœurs sans s'en douter.

Vous qui sortez à peine de cet âge,
Dans ce tableau voyez-vous votre image ?
Peintre novice, en traçant vos attraits,
Tantôt je crains d'altérer quelques traits ;
Tantôt je crains, retouchant mon ouvrage,
D'être accusé de flatter mes portraits...
De les flatter ! Pardonnez à ma muse
Ce mouvement de pure vanité.
A ce tableau, depuis qu'elle s'amuse,
S'il lui paroît que sa main l'a flatté,
L'original doit lui servir d'excuse.

LETTRE XXIV.

LA Cour céleste étoit assemblée pour recevoir la fille de l'Océan. Les Déesses, avec un sourire mêlé d'inquiétude, murmuroient entre elles tout bas :

» C'est un enfant, à ce qu'on dit.
» Est-elle bien ? — Bien pour son âge ;
» Des yeux... bleux, un tint de village,
» Le cœur neuf, autant que l'esprit ;
» L'air agreste, le ton champêtre,
» Le sourire plus qu'innocent.
» Mais avec nous, en grandissant,
» Cela se fermera peut-être ».

Elles parloient encore, lorsque Vénus se présenta. Sa taille divine, son maintien noble et décent, ses grands yeux bleux, ornés de sourcils d'ébène; ses blonds cheveux, flottant sur l'albâtre; ces contours arrondis, chef-d'œuvres de la Nature; ces lys, couverts des roses de la pudeur; ce modeste embarras, ces grâces naïves, cet abandon voluptueux, enchantèrent tous les Dieux et déconcertèrent toutes les Déesses. Comment donc! disoient-elles, en se mordant les lèvres,

» Malgré son air Provincial,
» C'est une très-jolie ébauche:
Elle a le maintien un peu gauche,
» Mais elle n'est point du tout mal ».

Jupiter souriant avec tendresse, lui dit en l'embrassant: « Venez, ma chère fille, » venez ceindre la couronne qui vous est » destinée. Junon partage avec moi le trône » du Ciel; Pallas occupe celui de la Sa- » gesse; celui de la Beauté vous attend ».

A ces mots, vous eussiez vu le rouge monter au visage de toutes les Déesses. Elles se regardoient avec un sourire amer, levant à moitié l'épaule, et se tordant les doigts. Si l'on eût alors porté des éventails, pas un seul n'en fût réchappé. Elles se coudoyoient furtivement,

furtivement, et se disoient entre les dents :

» Que notre chère favorite
» Doit avoir le cœur gros de son petit mérite !
» Jupin radote, en vérité !
» Car si la pauvre enfant a quelque connoissance
» Des grâces et de la beauté,
» Ce n'est point par expérience ».

Cependant Jupiter posa sur la tête de Vénus, une couronne de myrthe ; et alors, bon gré, mal gré, il fallut bien applaudir. Il fallut même jouer l'intérêt et la satisfaction. Les Déesses s'en acquittèrent à merveille ; car, dès ce temps-là, il y avoit à la Cour, des visages très-savans. Cypris confuse, se voyoit environnée de femmes qui lui sourioient, et s'écrioient en lui tendant les bras :

» Venez, mon Cœur, venez ma Reine ;
» Comme elle est belle ! quel maintien !
» Quelle fraîcheur ! vous rougissez ?.. Eh bien
» La vérité vous fait donc de la peine ?
» Qu'elle est modeste ! Que d'attraits !
» Que de noblesse ! La friponne
» Semble avoir le front tout exprès
» Fait pour porter une couronne »,

Puis elles ajoutoient à l'oreille :

» Eh ! mais, en vérité, malgré son air discret,
» L'orgueil se met de la partie.
» L'innocente sourit, sauvons-lui l'ironie ;
» La petite sotte y croiroit.

Vénus alarmée de ces confidences suspectes, les suivoit d'un regard inquiet; mais aussitôt les Déesses lui donnoient le change, et lui disoient en la carressant:

» Ah! vous nous écoutez? Pour une bagatelle
» N'allez pas vous mettre en courroux:
» On ne peut vous souffrir! Embrassez-nous, ma belle,
» Nous disons bien du mal de vous »?

D'après le dépit marqué des immortelles, vous devinez sans doute, Emilie, que bientôt Cypris leur enleva la conquête de tous les Dieux. En effet, elle devint en peu de temps, l'unique objet de leurs amours et de leurs rivalités. Mars et Vulcain se mirent sur les rangs. Ce dernier n'étoit pas le plus aimable; mais il fut le plus heureux.... Heureux? Je m'abuse; car, qu'est-ce que la main, sans le cœur de ce qu'on aime.

LETTRE XXV.

Vulcain, seul enfant légitime de Jupiter et de Junon, naquit si difforme, que son père indigné de sa laideur, le précipita du ciel. L'avorton céleste roula un jour entier

dans le vague des airs; et de tourbillons en tourbillons, il arriva le soir dans l'isle de Lemnos, dont les habitans le reçurent si à propos, qu'il ne se cassa qu'une cuisse. Les Nymphes de la mer prirent soin de lui, et l'élevèrent, mais il resta boîteux de sa chûte.

La Nature, qui lui avoit refusé les grâces extérieures, lui prodigua les dons du génie. Dès sa première jeunesse, il établit dans les montagnes de Lemnos, des forges immenses. Ce fut là que l'or, le fer, l'airain, se polirent pour la première fois. Bientôt il construisit de nouveaux ateliers dans les cavernes du mont Ethna. Il y travailloit sans relâche avec ses noirs Cyclopes. Les principaux étoient Brontes, Stérope, Pyracmon et Poliphème. Ces géans, fils du Ciel et de la Terre, n'avoient qu'un œil percé au milieu du front. Leurs bras nerveux soulevoient sans cesse de lourds marteaux; l'Ethna retentissoit de leurs coups redoublés et vomissoit, par ses vastes soupiraux, une fumée noire et brûlante. Enfin, le fils de Jupiter parvint à forger la foudre et l'on prétend que son antre est encore l'arsenal du tonnerre.

Aussi, j'ai quelquefois rendu grâce à Vulcain.
Quand votre cœur refuse de m'entendre,

Qu'un éclair brille, alors la peur vous rend plus
tendre,
Et vous baissez les yeux en me serrant la main.
Votre amour croit avec l'orage.
Si la foudre pouvoit éclater à vos yeux,
Je ne changerois pas mon sort avec les dieux;
Mais à peine Zéphir a chassé le nuage,
Que mon bonheur s'évanouit
Comme l'éclair qui l'a produit.

Les talens de Vulcain étoient déja célèbres, lorsque les Titans entreprirent d'escalader le ciel. Jupiter abandonné de tous les dieux, eut alors recours à son fils. Celui-ci oubliant la façon peu civile dont son père l'avoit congédié, lui forgea des foudres, et les Titans furent terrassés. En reconnoissance de cet important service, Jupiter accueillit Vulcain dans son Palais, et le rétablit dans tous ses droits. Mais le Dieu boîteux, voulant se venger de Junon, qui l'avoit fait un peu trop laid, lui fit présent d'un trône d'or, sur lequel la Déesse, en s'asseyant, se trouva prise par des ressorts invisibles. Elle se plaignit vivement de cette injustice, et s'écria:

» Vous êtes laid, mon fils, et je suis votre mère;
» J'en porte la peine; mais quoi!
» Si vous fûtes doué d'une laideur amère,
» Est-ce plutôt ma faute, à moi,
» Que la faute de votre père? »

Vulcain frappé de la justesse de cette remontrance, délivra Junon, et alla trouver Jupiter, auquel il demanda Minerve en mariage. Aussi-tôt le roi du ciel appela Minerve ? et lui présentant son héritier présomptif.

» Il est temps, lui dit-il, Déesse,
» De subir les loix de l'Hymen ;
» Il est temps de donner enfin,
» Des héritiers à la Sagesse
» Voici mon fils ; vous connoissez
» Ses chefs-d'œuvres et son génie ;
» Cédez à ses vœux ; unissez
» Les Arts et la Philosophie ».

A la vue du prétendant, Minerve, qui jusqu'alors s'étoit promis de garder sa virginité, se sentit, plus que jamais, résolut de tenir sa promesse ; elle rapella donc à Jupiter, le serment irrévocable qu'il lui avoit fait, de ne jamais disposer de sa main. Jupiter lui répondit :

» j'ai juré par le Styx, de ne pas vous contraindre
» A former un engagement ;
» Mais je n'ai répondu d'aucun événement:
» J'aurois tremblé de voir enfreindre
» Dix fois par heure mon serment.
» Je sais qu'une Vierge discrète,
» Qui s'en foiblir son pauvre cœur,
» Pour autoriser sa défaite,
» Donne la main à son vainqueur.

» L'occasion vous est offerte,
» Vous, ma fille, de résister,
» Et vous, mon fils, de l'emporter :
» Ainsi, mes enfans, guerre ouverte ».

Vulcain, pour triompher de Minerve, au lieu d'intéresser et de gagner son cœur, s'y prit comme un Forgeron. Mais la Déesse se défendit courageusement de ses violences ; et de cet amour infructueux, naquit Erésichthon, qui, pour cacher ses jambes de serpent, inventa les Chars, dont l'usage s'est renouvellé de nos jours.

Pour dédommager son fils des disgraces de l'amour, le Roi du ciel le combla d'honneur, et le fit Dieu du feu. On lui bâtit plusieurs temples où il étoit représenté appuyé sur une enclume, et ayant à ses pieds l'aigle de Jupiter, prêt à porter la foudre. Le plus célèbre de ces temples étoit élevé sur le mont Ethna. Il falloit, pour en approcher, être chaste et pur. La garde du sanctuaire étoit confiée à des chiens, qui, par un instinct miraculeux, carressoient les gens de bien, et dévoroient les hypocrites. Si ces gardiens fidèles veilloient encore à la porte des temples.

Après nos longs pélérinages
Et nos longues processions,
Combien de dévots personnages
Auxquels ils mordroient les talons !

Dans la suite, on institua des fêtes en l'honneur de Vulcain. Les Athéniens les célébrèrent avec beaucoup de pompe. Ils établirent des courses appelées Lampadophoses, et proposèrent des prix aux vainqueurs Les concurrens portoient des flambeaux allumés. Celui qui laissoit éteindre le sien avant d'arriver au but, le cédoit à son Emule, et se retiroit.

Même accident chez nous arrive d'ordinaire,
Quand l'Hymen et l'Amour courent même carière.
Le flambeau de l'Amour, à quelque pas s'éteint,
Alors ce Dieu s'envole, et le cède à l'Hymen.

Le culte de Vulcain s'étendoit sur toute la terre, et les chef-d'œuvres se multiplioient sous ses mains. La vanité et l'amour des beaux Arts, l'avoient enfin délivré des inquiétudes d'un sentiment plus tendre. Il se promettoit bien de ne plus écouter son cœur ; mais Vénus parut, et les résolutions s'évanouirent. Tel est, Emilie, le sort des hommes et des dieux ; et tel est le vôtre, peut-être :

Malgré l'apparente froideur,
Qui sur votre visage est peinte ;
La Nature dans votre cœur,
De l'amour a gravé l'empreinte ;
Vos yeux nageans dans la langueur,
Votre abandon, vos rêveries,

Vos soupirs, vos regards baissés,
Vos grâces à demi flétries ;
Tout parle quand vous vous taisez
Vous cachez vos larmes furtives,
Vous vous penchez comme une fleur ;
Du jasmin la tendre pâleur,
Chasse vos roses fugitives
Ah ! croyez-moi, les arts charmans
Que vous cultivez, Emilie,
Ne peuvent remplir les momens
Des plus beaux jours de votre vie.
Votre cœur, privé d'aliment,
Soupire après un sentiment
Que votre sagesse appréhende ;
Vous essayez de le nourrir,
D'encens, de gloire, de plaisir....
Ce n'est pas là ce qu'il demande !

LETTRE XXVI.

MARS, alarmé des dispositions favorables de Jupiter pour Vulcain, chercha du moins à gagner par adresse, le cœur de celle qu'il ne pouvoit obtenir par son crédit. Persuadé que la vanité est souvent le chemin du cœur d'une femme, et que l'éclat flatte toujours la vanité, il s'offrit à Vénus, dans l'appareil formidable de toute sa puissance. Il étoit sur un char d'airain, traîné par deux chevaux fougueux. Leurs crins hérissés, leurs

yeux ardens, leur bouche écumante de sang, leurs narines soufflant et respirant la vengeance, les avoient fait nommer la terreur et la crainte. Debout, sur le devant du char, Bellone, le regard furieux, les cheveux épars, tenoit les rênes d'une main; de l'autre, un fouet ensanglanté. Le Dieu, le front couvert d'un casque d'or, surmonté d'un panache, sappuyoit fiérement sur sa lance. Ses membres nerveux, étoient revêtus d'une armure d'acier étincelant. Son bras gauche tomboit sur la poignée d'un glaive, et présentoit un vaste bouclier. La férocité, l'orgueil, l'impatience et la rage, se peignoient tour-à-tour sur son visage rude et basané, et faisoient froncer ses noirs sourcils. La discorde et la fureur, l'œil en feu, le front pâle et livide, armées d'un poignard et d'une torche brûlante, accompagnoient le char, et traînoient après elles l'innocence et la Foiblesse chargées de chaînes. Le désespoir, les plaintes et la misère, les yeux baignés de larmes, les membres déchirés et couverts de tristes lambeaux, suivoient d'un pas chancelant, et fermoient la marche.

Vénus, plus effrayée que flattée de cet appareil, prit la fuite, mais son amant la suivit; et déposant à ses pieds son orgueil et ses armes, il s'écria :

« Eh quoi! vous détournez les yeux,
» D'un dieu qui, pour vous seule, est fière de sa
» puissance!
» Hélas! s'il vous est odieux,
» La haine, de l'amour est donc la récompense?...,
» Mais, par un sentiment plus noble que l'amour
» Vous devez m'être toujours chère:
» Une fleur (1) ma donné le jour,
» Et vous ressemblez à ma mère »:

Vous voyez, Emilie, que les Héros amouroux faisoient alors des madrigaux, tout aussi-bien que les Roland et les Amadis. Vénus, enchantée de ces jolies choses, prêta l'oreille, et sourit. Mars soutint quelques-temps son style doucereux, et fut payé d'un regard tendre; alors, sûr de sa victoire, il reprit le ton militaire:

» On m'a rapporté que Vulcain
» Osoit marcher sur mes brisées,
» Et même, aspiroit à la main
» De la dame de mes pensées;
» Qu'il se présente, je l'attend,
» Et le même (2) tambour-battant.

---

(1) Voyez la Lettre VI.

(2) Quelques critiques judicieux, trouvent dans cette expression un anachronisme, parce que, disent-ils, il n'y avoit point alors de Tambours. Je m'en rapporte sur ce point capital, à la décision du Docteur MATANASIUS.

» Seul, je veux et je dois vous plaire....
» Mais pourquoi ce regard sévère?
» Je m'attend bien, le premier jour,
» A quelqu'escarmouche légère;
» Etes-vous de la vieille cour?
» Voulez-vous faire mon martyr?
» Soit; je meurs!.., Cela va sans dire.....
» Allons, payez-moi de retour;
» Le printemps ramène la guerre;
» Je n'ai pas le temps nécessaire
» Pour filer le parfait amour.
» Nous nous convenons l'un et l'autre,
» Je vous aime, vous m'adorez;
» Vous avez ma foi, j'ai la vôtre;
» Nous finirons quand vous voudrez ».

Vénus déconcertée par le ton d'assurance, et par la volubilité de son Amant, se trouvoit dans un état de crainte et d'incertitude inexprimable. Elle dégageoit avec peine ses mains tremblantes, que Mars couvroit de baisers; et rattachoit, en rougissant, ses cheveux et son voile en désordre. Enfin, elle le conjura de la laisser seule pour réfléchir. Mars, tombant à ses pieds, lui répondit:

» Je le vois trop; vous voulez que je meure:
» Eh bien! je me résigne, et vais subir mon sort:
» Pour me donner, ou la vie, ou la mort,
» Je vous laisse un demi-quart d'heure ».

A ces mots, il sortit brusquement; et

Vénus s'enfermant dans son boudoir, se rassura peu-à-peu, et reprit ses sens.

Cependant, Jupiter instruit des poursuites de Mars, pressoit le mariage de Vulcain, et dépêchoit secrètement Mercure au temple de l'Hymen, dont la présence étoit nécessaire..... Mais, avant de vous raconter comment se passa la fête, il faut que je vous parle de ce Dieu et de son temple. Ces détails vous plairont sans doute;

Car le dieu d'Hymen est un maître,
Dont on se plaint depuis long-temps;
C'est un perfide, c'est un traître,
C'est un monstre qu'à dix-huit ans
On n'est pas fâché de connoître.

LETTRE XXVII.

Vous vous attendez, peut être, Emilie à la généalogie de l'Hymen? Votre attente sera trompée: je n'ai rien à vous dire sur la famille de ce Dieu. La plupart des Auteurs le font fils de Vénus et de Bacchus, et par conséquent, frère utérin de l'Amour. Si cette opinion étoit fondée, elle prouveroit plus que jamais l'ancien proverbe: RARA CONCORDIA FRATRUM. Vous allez me demander

demander le sens de cette maxime ; vous n'en avez pas besoin ;

Avec un cœur fidèle et tendre,
Vous y répondrez sans l'entendre.

Ce qu'il y a de constant, c'est que l'Hymen existoit long-temps avant le fils de Vénus, puisqu'il unit cette Déesse à Vulcain. En général, il est bien difficile d'établir la fraternité de l'Amour et de l'Hymen, sans se trouver en contradiction avec l'expérience. Ce qu'on peut dire de plus certain à ce sujet,

C'est que l'amour, pour l'ordinaire,
En étranger traite son frère ;
Et que souvent l'Hymen sur le retour,
Est un faux-frère de l'Amour.

Passons au caractère et à la figure de l'Hymen. Il est sérieux naturellement. Cependant, le personnage varie suivant le costume dont il se trouve revêtu.

En robe de palais, c'est la gravité même.
En costume de cour, un sourire apprêté,
Déride son visage blême,
Qui s'allonge avec dignité.
En habit de traitant, d'abord il se recueille ?
Puis, ayant bien compté, nombré, multiplié,
Il prend, en souriant la main de sa moitié,
Comme l'on prend un porte-feuille.

En Seigneur campagnard, il est fort chatouilleux
Sur le point d'honneur, et se pique
De conserver intact le sang de ses aïeux;
Il joue, en cheveux gris, la pastorale antique.
Sur ses tours et sur ses créneaux,
Il enlace les noms de sa douairière étique;
Et fait, à soixante ans, l'amour en madrigaux;
En perruque bourgeoise, il est fort débonnaire;
Brusque chez le marchand, froid chez le financier;
Grave chez le docteur, fier chez le marguiller,
Et souple chez l'apoticaire.
Actif ou nonchalant, il se plaît à jouir,
Ou du repos, ou du plaisir;
Près des vieux il s'endort, près des jeunes il veille;
Près de vous, il attend, comme au matin l'abeille
Guette la fleur qui va s'épanouir.

L'Hymen a eu, de tous temps, accès dans tous les temples; cependant, il avoit lui-même un temple particulier, où on l'adoroit avec l'Amour. Ce temple, qui existoit jadis à Cythère, est tellement détruit, qu'il n'en reste plus de vestige; mais, la confrairie des époux l'a fait, depuis peu, relever à ses frais, vers le dernier degré du pôle glacial.

Là, dans un sombre labyrinthe,
Après mille et mille détours,
Tantôt égaré par la crainte,
Tantôt séduit par les amours,
Souvent attiré par la feinte,
Vendeur, vendu, trompé toujours,
On arrive à la noire enceinte

Où l'Hymen et le dieu Plutus,
Calculant, aux taux de la place,
L'esprit, la jeunesse, la grâce,
Le sentiment et la vertu,
Font jurer, par devant Notaire,
Sans s'être, ni vu, ni connu,
De s'adorer et de se plaire,
Moyennant tel prix convenu.

Sous la voûte du vestibule,
On entrevoit les noirs Soucis,
Les Dégoûts, frères des Ennuis,
Voltigeans dans le crépuscule,
Et fuyant la clarté du jour
Plus près, sous les traits de l'Amour,
Paroit la triste Indifférence,
Soufflant aux cœurs son froid mortel;
Et plus loin, la fausse Espérance,
Qui conduit au pied de l'autel.
C'est-là, que la foule égarée,
Des deux moitiés du genre humain,
Du portique assiégeant l'entrée,
Implore le joug de l'Hymen.
Le Dieu les prenant par la main,
Sous le voile du Sanctuaire,
D'un fer doré forge les nœuds
Qui les enchaine d'eux à deux,
Pour ramer sur cette Galère;
Où Princes, Robins, Financiers,
Sont conduits par la Convenance;
Les vrais Amans par la Constance,
Les Marquis par leurs créanciers.
Sur le serment qu'ils doivent suivre,
Les Epoux sont toujours d'accord,
Pourvu qu'il soit dans le grand livre

Ecrit en grosses lettres d'or.

D'amour, d'estime on se dispense,
A l'autel on fait connoissance,
Et, tout-à-coup on se promet
D'avoir le même caractère,
D'être bon Epoux, bonne Mère,
Fidelle Amie, Amant discret,
De n'avoir qu'un cœur et qu'une ame,
De nourrir mutuellement,
Jusqu'au trépas, la même flâme
Qu'on allume dans le moment,
Et qui brûle à commandement.
Des Regrets la noire cohorte,
Sur le passage vous attend;
S'empare de vous en sortant,
Et jusqu'au logis vous escorte.

Jamais dans ce temple, dit-on,
L'on ne voit entrer Cupidon,
Sinon par une fausse porte.
Quand le plaisir l'ouvre en secrêt
Aux Amans pressés et fidèles;
L'Hymen, secourable et discrêt,
Les unit, et coupe les ailes
Du Plaisir, qui pourroit s'enfuir
Avec le temps et la jeunesse;
Et, pour remplacer la tendresse,
Ne laisser que le repentir.

Il est plus d'un heureux ménage,
Qu'ici je pourrois vous nommer;
Notre siècle en a vu former
Trois, et peut-être davantage.
Il a vu des Epoux s'aimer
Le lendemain du mariage.

Et huit jour après s'estimer.
Ces couples, qui du premier âge
Nous retracent l'heureux tableau,
Sans cortège, sans équipage,
Arrivent à pied du hameau.
Dans leur retraite fortunée,
L'Amour les reconduit le soir,
Et pose, en riant, l'éteignoir
Sur le flambeau de l'Hymenée.

Mais à la Ville, ce bonheur
Ne se voit que par intervalle;
Qui sait trouver la paix du cœur
Au sein de la foi conjugale,
Passe pour être possesseur
De la pierre philosophale.

Côte à côte paisiblement;
Il est rare que l'on chemine;
Le Pélerin, mal-aisément,
S'accorde avec sa Pélérine,
Et jure bien entre ses dents
De ne plus se remettre en route,
Depuis qu'il fait, à ses dépens,
Le quart des faux-frais qu'il en coûte.

Quoi qu'il en soit, je me resous
A partir pour ce long voyage,
Si je puis courir avec vous
Les hasards du pélerinage.

LETTRE XXVIII.

Il y a dans l'ordre des destinées, des circonstances décisives, où, pour réussir, il faut absolument brusquer les aventures. Telle étoit l'alternative pressante où se trouvoit Jupiter. Vulcain avoit déplu, Mars commençoit à plaire; Vénus étoit femme, c'est-à-dire, foible contre l'amour, et forte contre la tyrannie. Elle pouvoit donc résister à Jupiter; céder à Mars; et Vulcain eût alors trouvé qu'il étoit un peu tard pour conclure.

Aussi-tôt que l'Hymen fut arrivé, le Roi du ciel congédia Morphée pour cette nuit, et lui ordonna de prodiguer ses pavots à Vénus et à son amant. Il profita de ces heures paisibles, pour régler, avec l'Hymen, les conditions de l'alliance projettée: Vulcain s'obligea de fournir et d'entretenir l'artillerie céleste, et Jupiter lui donna Vénus en échange. L'Hymen conclut lui-même ce marché. Ce qui prouve que dès-lors.

Non-content d'asservir l'Univers sous les loix
Du despotisme qu'il exerce;

En contrebande quelquefois,
Ce Dieu se mêloit du commerce.

La nuit arrivoit à peine aux deux tiers de son cours, lorsque Jupiter chargea Mercure d'éveiller Vénus. En même-temps, il lui dicta pour Mars, un ordre de partir dès le matin, sans prendre congé, sous prétexte d'aller combattre quelques partis, que les Titans essayoient de rassembler. Vénus étoit alors troublée par un songe cruel : elle croyoit voir autour d'elle la cour céleste assemblée. Jupiter lui présentoit le dieu de Lemnos, et lui ordonnoit de le prendre pour époux. Elle repoussoit, en tremblant, la main de Vulcain, et se jetoit aux pieds de Jupiter, qu'elle arrosoit de ses larmes. Elle l'appeloit son protecteur, son père, et le coujuroit de ne pas la sacrifier, ou de différer au moins son sacrifice. Jupiter attendri, écoutoit sa prière; mais le Destin, plus puissant que les dieux, prononçoit l'arrêt de Vénus. Mercure la conduisoit à Vulcain, et l'Hymen l'enchaînoit au pied de l'autel.

Tel étoit le songe de Cypris, lorsque Mercure l'éveilla. L'infortunée entrouvrit ses yeux baignés de pleurs et chargés de pavots; et, confondant l'illusion avec la réalité de son malheur : allons s'écria-t-elle,

puisque l'inflexible Destin l'ordonne, j'obéis. A ces mots, elle suivit Mercure, étonné de sa résignation. Ma fille lui dit Jupiter, vous savez.... « Oui, reprit-elle, » je sais ce qu'on exige de moi. Je ne vous » accuse pas de mon malheur, je n'en ac» cuse que le Destin. Mais, puisqu'il le » faut!..... » Elle laissa tomber sa main, Vulcain la saisit, et le serment fatal fut prononcé.

Cependant, Mars à son réveil, désespéré de l'exil imprévu, qui rompoit ses amoureux projets, vole chez Vénus: pour prendre au moins congé d'elle. Mais Vénus est absente..... Absente avant l'aurore! Mars s'alarme, il soupçonne, il court, il s'informe et parvient enfin à découvrir ce qu'il ne cherchoit pas.

Et voilà ce qu'on gagne à percer un secret.
Amans, fermez les yeux; qui n'est assez discret
Pour s'en tenir à l'apparence,
Quand il sait ce qu'il ignoroit,
Regrette bien son ignorance.

Mars, trop instruit pour son malheur, maudit les Destinées. Il maudit Jupiter et Vulcain, et Vénus et lui-même.

Puis il partit; et je crois qu'il fit bien;
Car un amant qui voit épouser sa conquête,
Doit se trouver, s'il assiste à la fête,
Un peu gêné dans son maintien.

L'Aurore venoit de s'éveiller, et regardoit avec compassion, Vénus, qu'elle voyoit pleurer pour la première fois; les autres Déesses someilloient encore.

La Mollesse et la Volupté,
De pavots chargeoient leurs paupières;
Et semoient de roses légères,
Leurs charmes, brillans de santé,
Et couverts d'un doux velouté.
Les Plaisirs, amis du Silence,
Près d'elle, fouloient le duvet,
Et caressoient leur nonchalance.
Leurs lèvres avoient la fraîcheur
D'une fleur qui s'entrouvre à peine;
Et l'on eût dit, à leur haleine,
Qu'un zéphyr sortoit de la fleur.

A leur réveil, les immortelles apprirent deux nouvelles qui leur furent également agréables : le mariage de Vénus et le rappel d'Apollon. Ces deux évènemens occupèrent les heures rapides de la toilette, et firent éclore un double projet: Vénus s'étoit levée avant l'Aurore; elle avoit pleuré, elle devoit avoir les yeux gonflés, et beaucoup de pâleur. Avec un peu d'art, on pouvoit l'effacer. Apollon étoit aimable, c'étoit une conquête à faire. Il arrivoit de la campagne, la conquête étoit facile. Mais d'autres pourroient la disputer, il falloit donc se mettre sous les armes. L'occasion étoit belle; le

roi du ciel avoit ordonné les préparatifs d'un bal. A ce mot, Emilie, ne prévoyez-vous pas des attaques, des surprises, des conquêtes rapides; et ne vous rappelez-vous pas la nuit brillante où je vous vis pour la première fois?

Le lendemain, au point du jour,
Ma main sur mes yeux, Emilie,
Trouva le bandeau de l'Amour
Sous le masque de la Folie.
Je voulus l'arracher en vain;
Cupidon, par un nœud divin,
L'avoit serré, comme Nature,
En naissant, a, sur votre sein,
De Vénus, noué la ceinture.
Sur mon front ce bandeau charmant
N'est point un vain déguisement;
Je suis aveugle, je vous jure:
Eh! qui n'est aveugle en aimant!
Cependant, sur votre figure,
J'entrevois encore deux beaux yeux;
Des traits nobles et gracieux,
Une candeur naïve et pure;
Un esprit, un charme trayant,
Une tendre mélancolie....
Je suis un aveugle, Emilie,
Mais un aveugle clairvoyant.

LETTRE XXIX.

LA famille céleste, dans toute sa magnificence, étoit assise au divin banquet. Vulcain buvoit à longs traits le nectar, et dévoroit des yeux sa conquête. Vénus, pâle et languissante, effaçoit toutes les Déesses; celles-ci concentroient leur dépit et gardoient le silence. Jupiter près de Junon, observoit sa dignité conjugale; et l'Ennui, sous le masque de la Cérémonie, présidoit gravement à la fête.

Apollon égayoit seul cette monotonie. Il racontoit sa vie pastorale; il parloit de ses amours, de ses erreurs, des malheurs de l'inconstance, et du bonheur qu'il goûteroit désormais dans la fidélité. Ses regards sembloient adresser cette promesse à Vénus. Vénus l'écoutoit avec cet intérêt qu'excite la bonne-foi d'un jeune homme foible, mais moins aimable peut-être, s'il avoit moins de torts. Elle eût voulu les lui faire réparer. Elle étoit muette, attentive, immobile, et ne s'apercevoit point que la nuit donnoit le signal des plaisirs et des fêtes.

Déjà la Folie et Momus,
En triomphe amenoient la danse;
Les Grâces marquoient la cadence,
Et suivoient les pas de Vénus.
L'Amour échauffoit l'atmosphère;
Tout s'animoit, tout s'embrâsoit.
Sous une figure étrangère,
On se fuyoit, on s'agaçoit;
Et le monarque s'éclipsoit
Sur les traces de la bergère.
Les traits de l'Amour se croisoient,
Voloient à travers l'assemblée,
Se renvoyoient, se repoussoient,
Et se perdoient dans la mêlée.
Les Soupirs, les vives Ardeurs,
Suivoient les Nymphes fugitives,
Qui, plus adroites que craintives,
Au piège attiroient leurs vainqueurs;
Et les criblant des étincelles
Que lançoient le feu de leurs yeux,
Mille fois par heure infidelles;
Trompoient à la fois mille heureux.
Un regard, un geste, un sourire,
Un mot, un rien, vouloient tout dire,
Tout parloit. L'espoir, le desir,
L'ardeur, la crainte, la tendresse,
Redoubloient la fièvre, l'ivresse
Et le délire du plaisir.

Mais tandis que vous suivez ce brillant tourbillon, l'heure fatale est arrivée: Vulcain s'éloigne, et Vénus disparoît.....

Ici ma Muse va taire
Ce qu'elle n'a jamais vu;

Je respecte le mystère,
En faveur de la vertu.

Passons au lendemain : il est déja grand jour, et Vénus ouvre les yeux.

Une lumière plus pure,
Semble éclairer la beauté.
Son désordre, est sa parure ;
Son fard, sa timidité.
Un doux vermillon colore
Son teint brûlant de plaisir ;
Et son cœur, novice encore,
Palpite de souvenir.

La toilette fut brillante, tous les dieux y assistèrent. Apollon y fut aimable, vif et séduisant. Il plut. On l'invita pour le lendemain, et le lendemain pour les jours suivans. Sa conversation étoit enjouée, spirituelle et tendre. Vulcain aimoit Vénus, mais son amour étoit peu délicat, et quand l'Epoux avoit régné, l'Amant disparoissoit ; Apollon remplissoit ces interrègnes, que le sentiment et l'esprit rendent si intéressans. Cette intimité devenoit tous les jours plus tendre : Vénus commençoit à s'en alarmer, elle avouoit même ses scrupules à son Ami. Mais celui-ci se jetant à ses pieds : » hélas, lui disoit-il, que vous êtes injuste, » et que vous connoissez peu mon cœur !

» Sans rien oser, sans rien prétendre,
» Près de vous je me trouve heureux.
» Un mot, un regard un peu tendre,
» Un sourire comble mes vœux.
» L'Amour exige qu'on le flatte,
» Les faveurs sont ses alimens;
» Mais l'Amitié, plus délicate,
» Vit de la fleur des sentimens ».

Cette tendresse métaphysique rassuroit Vénus; mais le piège n'en étoit que plus adroit. L'Amour, caché sous le voile de l'amitié, est un bouton de rose renfermé dans son enveloppe. Il perce peu-à-peu ce tissu léger. On l'entrevoit avec plaisir. Ses progrès sont rapides, mais ils paroissent insensibles à l'œil qui les suit et qui les desire. Apollon, par une nuance délicate, faisoit ainsi passer Vénus, de l'inquiétude à la confiance, et de la confiance au desir. Ses regards devenoient encore plus expressifs, sa voix plus tendre, son chant plus affectueux; et Cypris ne se lassoit pas de l'entendre chanter. Un jour enfin, il hésita quelques instans. Vénus insista; alors, baissant les yeux, il chanta d'une voix tremblante:

Depuis qu'aux genoux de Cyprine
Je passe mes plus doux momens,
C'est en vain que je m'examine,

Pour démêler mes sentimens.
Je sais fort bien que je soupire,
Que je suis fou plus qu'à moitié;
Mais je ne saurois trop lui dire
Si c'est d'amour ou d'amitié.

Je crois qu'ils sont d'intelligence
Pour me tourmenter tour-à-tour:
Dans les regards qu'elle me lance,
L'Amitié contrefait l'Amour.
Mon cœur alors plein d'espérance,
Palpite plus fort de moitié;
Mais près d'elle si je m'avance,
L'Amour contrefait l'Amitié.

Par une erreur involontaire,
Craignant sans-cesse que mon cœur
Ne vole la sœur pour le frère,
Ou bien le frère pour la sœur;
Je tranche, de peur d'injustices,
Le différend par la moitié;
Et je confonds les sacrifices,
De l'Amour et de l'Amitié.

Vénus ayant une fois agréé ce mélange, l'Amitié ne fut plus long-temps de la partie; et bientôt nos tendres amis furent amans passionnés. Mais les yeux de Vulcain, mais les regards de tout l'Olympe, interceptoient leurs moindres coups-d'œil. Un tête-à-tête eût été si doux! Mais ils n'avoient ni l'un ni l'autre aucun prétexte pour s'absenter. Vénus soumise encore aux bienséances,

n'osoit abandonner son époux. Apollon nouvellement rappelé, ne pouvoit quitter le Roi du Ciel. Enfin, les circonstances changèrent. Vulcain devoit s'absenter pour Lemnos. Vénus, durant ce voyage, avoit obtenu la permission de visiter sa planette *. Apollon supplia Jupiter de lui accorder de nouveau le char de la lumière. Jupiter y consentit. ... Nos amans se rencontreront sans doute, et vous prévoyez l'infidélité de Vénus. Mais, ces jouissances seront passagères; et l'hymen sera vengé.

Depuis cette époque, Apollon ne quitta plus le trône du jour. On assure même, que c'est encore lui qui règle l'ordre des saisons, qui fait éclore les fruits et les fleurs, et qui, dans sa course rapide, voit, à chaque pas, tout changer, excepté mon cœur, et le vôtre, peut-être.

Phœbus, tous les ans, sur vos traces,
Trouve, en recommençant son cours,
Nouveaux talens, nouvelles grâces,
Mais toujours les mêmes amours.

Tandis que la folle jeunesse
Court après la diversité,
Que je trouve dans ma tendresse
Une douce uniformité!

(1) L'Etoile de Vénus.

Eh! comment, loin de ce qu'il aime,
Mon cœur iroit-il s'engager?
Mon amour est comme vous-même,
Il ne peut que perdre à changer.

LETTRE XXX.

AU moment paisible où Vesper * atteloit le char de la Nuit, le char du Soleil s'arrêta sur l'horison. Il étoit environné de nuages d'or et de pourpre, qui formoient dans le ciel un cahos radieux. Les astronomes de ce temps-là prirent ce phénomène pour un météore, et passèrent la nuit à l'admirer. Mais les mortels ignorent les secrets des Dieux. Le phénomène étoit un voile brillant, sous lequel le roi du jour attendoit la reine de la beauté. Elle arrivoit au rendez-vous, portée sur l'étoile du Berger. Les amans descendirent secrètement dans l'isle de Rhodes; et, à la faveur du météore, ils échappèrent aux lorgnettes des curieux.

(1) Ce Dieu présidoit au matin, sous le nom de Lucifer, et au soir, sous le nom de Vesper.

Seuls dans cette isle, couverte de bosquets et de collines, ils ne tardèrent pas à s'égarer. Heureusement ils s'égaroient ensemble, et le mystère qui les guidoit, connoissoit le labyrinthe. Apollon, pour assurer la marche de Vénus, la soutenoit doucement dans ses bras. De temps en temps le gazon les invitoit à se reposer, mais la prudence leur défendoit de dormir. Mon ami, disoit Vénus « que cette nuit » est belle! Votre règne ne vaut pas celui » de votre sœur. Ah! pourquoi ferme-t-on » les yeux, quand il est si doux de veiller! » Non, jamais les pavots de Morphée n'eu- » rent pour moi la douceur des roses qui » peuplent ce séjour. Je ne sais quelle » douce amertume j'y goûte à soupirer avec » vous. Je ne connoissois pas le prix des » larmes, et j'ignorois encore qu'il y eût » une tristesse préférable à tous les plaisirs. » Ne vous semble-t-il pas, mon ami, que » ce vallon est enchanté, que les oiseaux » y redoublent leurs caresses, que les hom- » mes y doivent respirer l'amour .... Et » qu'ici, les dieux sont des hommes. »

Je n'ose vous tracer, Emilie, ce qu'Apollon lui répondoit. Le langage des amans heureux, est pour moi un langage étranger, cependant,

Depuis long-tems je pourrois le comprendre
Et le parler, si vous l'aviez voulu ;
Car vous savez qu'il n'eût fallu
Qu'une leçon pour me l'apprendre.

Vous aurez donc la complaisance de suppléer ce que vous ne m'avez pas mis en état de vous écrire.

Cette nuit trop courte, fut une heureuse alternative de doux propos et de silence, peut-être plus doux encore ; en effet,

Dans ces momens délicieux,
Cupidon lui-même balance,
Pour décider lequel vaut mieux,
Ou du parler ou du silence.

Phœbé, qui souvent marche avec tant de lenteur, eut alors, en peu d'heures, parcouru sa carrière ; et l'Aurore importune, rappela Phœbus dans les cieux. Il fallut déjà se quitter ! Vénus, en soupirant, remonta sur sa planette, Apollon sur son char, et les astronomes allèrent se coucher.

Cependant, l'isle heureuse se ressentoit encore de la présence des Dieux. Une odeur d'ambroisie parfumoit ses bosquets et ses vallées. On appercevoit çà et là des touffes de roses, qui fleurissoient les trônes de verdure où la déesse s'étoit reposée ;

l'isle étoit devenue un jardin enchanté. Bientôt elle prit le nom des fleurs (1) qui la couvroient ; et comme les poëtes enrichissent toujours la vérité, ils publièrent qu'il y avoit plu des roses. Vinrent ensuite les commentateurs, qui en conclurent, on ne sait pourquoi, que Vénus, quoique mariée à Vulcain, étoit vierge encore. Mais quel rapport y a-t-il entre les roses et la virginité, si ce n'est la blancheur de l'innocence, ou le coloris de la pudeur ! C'est là, sans doute, ce que ces messieurs ont voulu dire.

Quoi qu'il en soit, Apollon fut, depuis ce temps, adoré dans l'isle de Rhodes ; on lui érigea une statue colossale, haute de soixante-dix coudées. Chacun de ses pieds posoit sur deux rochers écartés, qui formoient l'entrée du port ; de sorte que les vaisseaux passoient, sans baisser leurs mâts, entre les jambes du colosse. Cette masse énorme fut construite en douze années, et coûta trois cents talens, elle sembloit braver les siècles, et ne devoit finir qu'avec le globe qui la portoit ; mais, cinq cents ans

(1) Rhodes dérive d'un mot Grec, qui signifie Roses.

après, elle fut renversée par un tremblement de terre, et l'on chargea huit cents chameaux de ses débris.

Le colosse de Rhodes étoit la première des sept merveilles du monde.

La seconde étoit le temple de Diane à Ephèse. Cet édifice, soutenu sur cent vingt-sept colonnes, élevées par autant de rois, durant l'espace de deux cents vingt ans, et enrichi des trésors de toute l'Asie, fut brûlé, le jour même de la naissance d'Alexandre, par un certain Erostrate, qui prétendoit ainsi se rendre immortel. Les Ephésiens, pour le punir, défendirent, sous des peines capitales, de jamais prononcer son nom.

On comptoit aussi parmi les merveilles du monde, la statue de Jupiter Olympien, ouvrage du célèbre Phidias; les murs de Babylone, bâtis par Sémiramis; le palais de Cyrus, dont les pierres étoient cimentées avec de l'or; les fameuses pyramides d'Égypte; qui servoient de tombeaux aux rois de cette fertile contrée; enfin, le tombeau qu'artémise éleva au roi Mausole, son époux. Ce monument prit le nom du prince qu'il renfermoit, nom que nous donnons encore à nos mausolées. Il étoit environné de trente-

six colonnes, et avoit quatre-vingt pas de circuit. Que cette étendue ne vous étonne pas, Émilie.

Quand un cœur fidèle soupire
Près du tombeau de son amant;
En étendant ce monument,
Il croit étendre son empire.

La plupart de ces antiques merveilles ont été détruites par le temps, mais l'art en a réparé les outrages, en multipliant ses chef-d'œuvres. Je pourrois, Émilie, faire avec vous de savantes recherches sur cette matière, et vous parler des nouvelles merveilles qui embellissent aujourd'hui l'univers, mais,

Les Merveilles de l'art n'ont plus, en vérité,
Rien qui me charme; et je vous jure
Que vous avez borné ma curiosité
Aux Merveilles de la Nature.

LETTRE XXXI.

VÉNUS, énivrée d'un sentiment nouveau, se croyoit heureuse; mais son bonheur ne dépendoit pas d'elle; Apollon en étoit devenu l'arbitre et le dépositaire.

Hélas! que je plains une belle;
Qui confie à l'objet de ses jeunes amours,

Le gage précieux du bonheur de ses jours:
Elle trouve presque toujours
Un dépositaire infidèle.

Tel fut le sort de Vénus. La médisance, qui dès-lors présidoit au comité des Déesses; lui rapporta en confidence, que Phœbus descendoit tous les soirs au palais d'Amphitrite, et qu'il n'en sortoit qu'au lever de l'Aurore. A cette nouvelle, la triste Jalousie quittant le temple de l'Hymen, son séjour ordinaire, vint déchirer le cœur de Vénus, et le remplit de fiel et d'amertume. La malheureuse Déesse, l'œil égaré, le teint pâle, et les cheveux en désordre, vole au sommet du mont Ida. Là, ses regards inquiets fixent tour-à-tour le char de son amant, et le séjour d'Amphitrite. Bientôt elle voit les coursiers du Soleil, toucher au terme de leur carrière, et descendre vers la plaine liquide. L'océan étincelle, les chevaux précipitent leur course, le char entre dans l'onde, ses feux s'amortissent, et Phœbus disparoit.

Cypris, à cette vue, étoit restée muette, immobile. Ses yeux fixés sur le sombre horison, semblait y suivre encore le char de son amant. L'ingrat, s'écrioit-elle; après tout ce que!,.. Elle n'en pouvoit dire davantage. Sa bouche demeuroit entr'ouverte,

ses sanglots s'arrêtoient au passage. Elle cherchoit des larmes, et n'en trouvoit plus. Enfin, d'une voix tremblante, elle appelle ses colombes, saisit les rênes, et va dans l'isle de Chypre, ensevelir sa honte et ses remords.

Là, le souvenir de ses beaux jours l'attendrit, fit couler des pleurs qu'elle avoit besoin de répandre, il lui sembloit que ces arbres, que ces fontaines, répondoient à ses soupirs; et l'infortunée soulageoit son cœur, en leur adressant ses plaintes :

« Doux asyle de l'innocence,
» Bocages, témoins du bonheur
» Et des plaisirs de mon enfance,
» Soyez témoins de ma douleur.

» Myrthes, sous votre ombre paisible,
» Cachez mes larmes, ma rougeur;
» J'ignorois, avant mon malheur,
» Qu'on dût rougir d'être sensible.

» Pauvre Amphitrite, ainsi que moi,
» Tu perds, en ce moment, le repos de ta vie.
» Que je te plains !... Mais il est près de toi !...
« Hélas ! que je te porte envie ! »

En parlant ainsi, elle erroit à travers les bois et les vallées, ses lèvres étoient livides, ses paupières gonflées, ses yeux éteints : ses joues pâles et brûlantes. Ce n'étoit plus Vénus; et lorsque son amant vint éclairer les

les ravages qu'il avoit faits, l'infidèle ne reconnut plus sa victime.

Les jours de Cypris se consumoient ainsi dans les regrets et dans les larmes. Souvent même, elle y consacroit les nuits, et les comparoit douloureusement avec celle qu'elle avoit passée dans l'isle de Rhodes. Alors : elle se levoit avec agitation, et précédoit l'Aurore dans les bois et sur les montagnes.

Là, un jeune favori de Diane faisoit, depuis quelque temps, ses premières armes ; il avoit les grâces de Diane elle-même. On l'eût pris pour son frère. Il n'étoit pas immortel, mais il entroit dans cet âge brillant où la vie ressemble à l'immortalité. En poursuivant les monstres des forêts, il apperçut Vénus, et s'arrêta. Cypris étonnée, leva les yeux, et ne les baissa plus.

Le chasseur oublia son arc et son carquois.
Vénus, du sein des pleurs, sentit naître un sourire.
Ils se voyoient alors pour la première fois
Mais ils sembloient avoir quelque chose à dire.

Enfin, après avoir hésité long-temps, le timide chasseur rompit ainsi le silence ;

« Vénus vient quelquefois visiter ces beaux lieux ;
» En vous voyant, j'ai cru... Mais sans doute mes
» yeux
» Ont été trompés par vos charmes :
Si vous étiez Vénus, verseriez-vous des larmes?

Hélas ! répondit-elle, vous ignorez donc que les déesses sont sensibles, et les dieux infidèles? Mais vous, aimable mortel, qui êtes-vous ? Quels sont les auteurs de vos jours? A ces mots, l'adolescent rougit, et lui dit, en baissant ses longues paupières : » Ma naissance est un secret, et mon exis- » tence est un crime. Cyniras, mon père, » régnoit dans cette isle heureuse? Il n'avoit » alors qu'une fille, qu'il chérissoit ten- » drement. Myrrha le payoit de retour ; mais » son cœur aveuglé s'égara, et la piété » filiale fit bientôt place à l'amour. L'infor- » tunée, pour éteindre cette flamme inces- » tueuse, essaya de terminer ses jours. Elle » détacha sa ceinture, et voulut s'étrangler. » Mais sa nourrice accourut, coupa le nœud » fatal, la rendit à la vie, lui arracha son » secret, et favorisa son crime. L'épouse de » mon père célèbroit alors, durant la nuit, » les mystères de Cérès. Myrrha, conduite « par sa nourrice, prend sa place dans le » lit nuptial. Mais bientôt Cyniras s'ap- » perçoit de cette horrible méprise. Il alloit » venger la nature ; sa fille échappe à sa ven- « geance. Durant huit mois entiers, elle » erra, jusques dans le pays des Sabéens, » portant avec elle le remords et le fruit » de son crime. Enfin, les Dieux, à sa

» prière, la changèrent en cet arbre d'où » découle la myrrhe. Hélas ! ces larmes pré- » cieuses sont les pleurs de ma mère. Sous » cette forme nouvelle, elle me nourrissoit » encore dans son sein. Enfin, le terme » marqué par Lucine arriva ; l'écorce de » l'arbre s'ouvrit, et je vis le jour. Les » nymphes, touchées de mon sort, me re- » çurent dans leurs bras, et prirent soin » de mes plus tendres années, Tant que » vécut mon père, je n'osai paroître dans » le séjour qu'il habitoit ; mais il n'est plus, » et j'ai cru qu'il m'étoit du moins permis » de venir pleurer sur sa cendre. Hélas ! » je méritois peut-être une autre origine. » Le cœur d'Adonis est pur ; plaignez-le, » mais ne le haïssez pas ». A ces mots, les soupirs étouffèrent sa voix, et deux ruis- seaux de larmes sillonnèrent ses joues. Vénus attendrie, les essuyoit en soupirant. Consolez-vous, lui disoit-elle, tous les cœurs ne vous sont pas fermés. Ne vous accusez point du crime de votre mère, car je ne voudrois pas aimer un coupable. Eh ! qui m'aimera, s'écrioit-il ? Je n'ai plus de sœur. C'est moi qui la serai. -- Je n'ai plus de mère. -- Eh bien ! je vous en servirai Et elle appliqua sur le front de l'orphelin, un baiser. Je ne vous dirai pas, Emilie, si

ce fut un baiser fraternel ou maternel, vous en jugerez bientôt vous-même. Pour moi, j'imagine que l'émotion de Vénus ressembloit alors à celle que mon cœur éprouve auprès de vous :

Le doux sentiment que je goûte
En vous revoyant chaque jour,
Est plus que l'amitié, sans doute,
Mais n'oseroit être l'amour.

Il est de le faire connoître,
Plus malaisé que d'en jouir ;
Je le sentirois moins, peut-être,
Si je pouvois le définir.

LETTRE XXXII.

Vous attendez impatiemment, Emilie, la seconde entrevue de Vénus et d'Adonis. Vous allez être satisfaite ; l'Aurore entr'ouvre les portes du Jour ; Voici les amans. Au bas de cette colline, n'appercevez-vous pas Adonis, les yeux baissés, la tête penchée, et la démarche incertaine, accourant, et craignant d'arriver au rendez-vous ? Au détour de ce bosquet, ne découvrez-vous pas Vénus, qui se cache derrière un buisson de myrthe ? A travers les branches qu'elle

écarte, elle apperçoit Adonis, elle jouit de son embarras; elle l'attend, et lui pardonne de se faire attendre. Il arrive enfin. Vénus paroît ... Voyez comme il est confus de son bonheur, et comme elle est heureuse de sa confusion! il se tait, elle regarde, il lève le yeux; les voilà tous deux immobiles. Ils se sont tout dit, et le silence dure encore. Enfin, Cypris dépose un baiser sur sa main; et la lui abandonne. Adonis recueille le baiser, en donne mille en échange; et Vénus retire sa main, pour les recueillir à son tour. Alors l'amant timide, un peu rassuré, lui dit à demi-voix;

« Cette belle main doit vous dire,
» De quels feux je me sens brûler,
» Mais hélas! pourquoi s'écrire,
» Tandis qu'on peut se parler?

A ces mots, Vénus lui sourit, et lui tend les bras; et ils se parlent. Après cet entretien muet, mais délicieux, Vénus remarque que son bien-aimé rêve et soupire. Elle veut en savoir la cause. « Hélas! ré» pond-il en rougissant, depuis un instant! » je crains d'avoir un lustre de plus. Jus» qu'ici je n'ai point compté mes jours » mais pardonnez-moi d'en devenir avare » depuis que je vous les ai consacrés. Hélas,

» si ce qu'on m'a raconté est véritable, je » ne jouirai pas long-temps de mon bonheur.

» Au printemps dernier, la jeune Au- » rore, fille de Titan et de Cybelle, ap- » perçut Titon, frère de Priam, il étoit » beau, pour son malheur; la déesse l'aima. » Elle descendit de son char de rose, prit » Titon par la main; et le conduisit dans » l'isle de Délos. Là, l'hymen les unit se- » crettement; et l'Aurore obtint des Parques » l'immortalité pour son époux. Mais l'im- » mortalité n'éloigne pas la vieillesse, et » les mortels vieillissent bientôt auprès des » divinités. Chaque faveur que Titon ob- » tenoit de son épouse, le vieillissoit d'un » lustre; et avant que l'Aurore eût douze » fois éclairé l'Orient, elle vit son époux » se courber sous le poids de la caducité. » Titon supplia les dieux d'abréger cette » vieillesse éternelle; et les dieux, touchés » de son sort, le changèrent en cigale. Sous » cette forme nouvelle, il chante encore, » d'une voix affoiblie, les plaisirs de sa » jeunesse furtive, et dans peu de jours, » peut-être, je chanterai, comme lui, le » songe rapide de mon bonheur. »

Adonis se tut, et soupira. Vénus, l'em- brassant avec tendresse, lui répondit :

« Ah! ne crains point cette métamorphose.
» Adonis, dans mon sein, jamais ne vieillira,
» Mon Adonis est une rose,
» Que mon souffle rajeunira ».

Ces paroles, et quelques caresses, le rassurèrent. Bientôt les alarmes s'éloignèrent, et les plaisirs prirent leur place. Vénus ne quittoit plus Adonis: Armée, comme lui, d'un arc et d'un carquois, elle le suivoit à travers les bois et les précipices. La reine de Gnide et de Paphos se soumettoit aux lois de Diane, qui bravoit sa puissance; et l'amour étouffoit la vanité dans le cœur d'une déesse! Si quelquefois l'ardeur de la chasse séparoit les amans! Ils se rapprochoient aussi-tôt, ne fût-ce que pour se répéter: je t'aime; car, je vous aime, n'étoit pas alors en usage pour une seule personne. Il étoit réservé à notre langue, de distinguer par vous et tu, le respect et la tendresse. Cependant elle n'a pas tout prévu; car, lorsque ces deux sentimens sont réunis, quel mot faut-il employer? Je n'en sais rien, et je vous avouerai même, Emilie, que souvent, tandis que ma bouche dit vous, mon cœur vous tutoie in petto. Que cette liberté tacite ne vous alarme pas.

Tu, ne peut vous être suspect;
Tu t'adresse a l'Etre Suprême,

Il peut donc, sans nuire au respect,
S'adresser à l'être qu'on aime.

LETTRE XXXIII.

Unis par l'âge et par les sentimens,
Quelle douceur, quelle volupté pure
Doivent goûter deux fidèles amans !
Leurs soupirs, sont la voix de la Nature.
Tout leur sourit ; les feux de leur amour
Sont aussi doux que les rayons du jour.
D'un seul regard, le couple aimable et tendre,
Sait se parler, se répondre et s'entendre.
Sont-ils heureux ? L'amour à leur bonheur,
Par ses faveurs, prête de nouveaux charmes.
Dans leurs chagrins ! l'Amour, consolateur,
A vingt secrets pour essuyer leurs larmes.
C'est un sourire, un mot, un geste, un rien ;
C'est un propos dicté par la tendresse ;
C'est un baiser, une main que l'on presse,
Un cœur qu'on sent battre contre le sien.
Dans ces momens où soi-même on s'oublie
Se souvient-on des peines de la vie ?
Non, croyez-moi ; de son enchantement,
Lorsque le cœur énivré se réveille,
Tout est passé ; le plaisir du moment
Ont effacé les chagrins de la veille.

Vénus éprouvoit depuis quelques jours cette douce consolation ; Apollon étoit oublié ; Adonis aimoit pour la première fois ; c'é-

toient la candeur et l'amour même. Cypris connoissoit à ses dépens tout le prix de ce trésor. Elle en jouissoit avec délices, et ne concevoit pas au monde un état plus heureux que le sien. Mais s'il est un bonheur passager, c'est celui qui naît de l'amour.

Déjà le printemps s'étoit réfugié dans l'isle de Chypre, et l'Automne cédoit à l'Hyver l'empire du reste de la terre. Mars revenoit couvert de lauriers, et se flattoit de retrouver Cypris en quartier d'hyver. En arrivant, il apprit la mésintelligence qui régnoit entre Vulcain et son épouse; cette nouvelle lui parut d'un favorable augure. Mais l'accueil glacé qu'il reçut de Vénus, fit évanouir ses espérances, et naître ses soupçons.

Ce Dieu savoit qu'une belle
Qui nous enlève son cœur,
Le reprend bien moins pour elle,
Que pour notre successeur.

Il en résultoit selon lui que Cypris avoit une inclination secrète; et comme elle passoit une partie de l'hyver dans l'île de Chypre, il y avoit là quelque mystère, ou bien Mars ne connoissoit pas les femmes. Or, il se piquoit de les connoître; et de n'être jamais dupe de leur dissimulation. Il épia donc Vénus dans ses fuites champêtres, et

reconnut avec dépit qu'il l'avoit jugée d'après les vrais principes.

Aussi-tôt le dieu jaloux jure la perte d'Adonis; il lui souffle la fureur des combats, et allume dans son cœur la soif du danger. Adonis ne respire plus que la guerre; il brûle d'affronter les bêtes féroces. Cette belliqueuse audace brille dans ses yeux, anime son teint, et lui donne une grâce nouvelle. Jamais Vénus ne l'a tant aimé; jamais elle n'a tant craint pour ses jours. » Mon cher Adonis, lui dit-elle, d'où vous » vient cette folle témérité! Préférez-vous » Diane à Vénus qui vous chérit? Cessez » de combattre les monstres, vous êtes fait » pour de plus douces victoires. Hélas! » mon rang m'appelle aujourd'hui à la cour » de Jupiter. Je reviendrai bientôt; je ne » vous quitte qu'en tremblant. Ah! si je » vous suis chère, ménagez vos jours, et » vivez pour celle qui n'auroit pas même » la consolation de mourir après vous. » A ces mots, elle l'embrasse avec tendresse.

Mais à peine son char s'envole vers l'Olympe, que Mars lui-même se présente sous la forme d'un sanglier. Ses crins hérissés, sa gueule menaçante, ses yeux étincelans, réveillent l'ardeur impétueuse d'Adonis; il oublie Vénus, s'oublie lui-même, part

comme la foudre, atteint le monstre, et le perce d'un trait. Le monstre furieux se retourne, fond sur le jeune chasseur, le terrasse, et lui enfonce dans l'aîne sa dent meurtrière. Adonis tombe, baigné dans son sang. Zéphir porte à Vénus le dernier cri de son cher Adonis. Vénus y répond, et soudain ses colombes, d'un vol précipité, redescendent. La déesse éperdue, court à travers les rochers et les ronces, déchire son sein d'albâtre et sa belle ceinture, et ses pieds délicats. Elle se jette sur son bien-aimé, referme sa blessure entr'ouverte, arrache son voile, bande sa plaie profonde, et s'efforce d'arrêter le sang qui s'échappe à gros bouillons, et ruisselle entre ses doigts. Soins inutiles et tardifs ! Adonis n'est plus. Ses yeux brillans s'éteignent, son front pâlit, ses lèvres vermeilles se décolorent et ressemblent à la violette flétrie. En vain sa malheureuse amante soulève avec effort ce corps immobile, le serre dans ses bras, appuie son cœur sur le sien, presse, de sa bouche de feu, cette bouche expirante, et cherche à la ranimer du souffle de sa chaleur divine ; son cher Adonis ne la sent plus, et se glace contre son sein. Tout-a-coup ce froid mortel la saisit. La déesse frissonne, recule, et tombe en in-

voquant la mort. Mais la mort, avare et sourde, emporte sa proie sans l'entendre. Hélas !...

En respirant la vie et le dernier soupir
Du mortel chéri qui nous aime,
Qu'il est cruel de ne pouvoir mourir,
Et de se survivre soi-même!

La malheureuse Cypris, détestant l'immortalité, qu'elle pouvoit partager avec son amant, chercha du moins à ranimer en lui quelqu'étincelle. Elle recueillit le sang qui couloit encore de sa blessure; et du reste de sa tiédeur fit éclore l'anémone.

Emblème de la vie, aimable et tendre fleur,
Qui brille le matin, le soir perd sa couleur;
Et passant de nos près sur l'infernale rive,
Nous présente, en un jour, l'image fugitive
De la jeunesse et du bonheur.

Après cette métamorphose, Vénus fit élever dans cet endroit même, un temple à son cher Adonis. Là, se renouvelloit, tous les ans: la pompe de ses funérailles, Les habitans de la Syrie, et ceux de la Grèce, adoptèrent, dans la suite, cette fête annuelle. Le premier jour, ils se couvroient de vêtemens lugubres, s'arrachoient les cheveux, et se frappoient la poitrine, en pleurant la mort d'Adonis. Le lendemain, ils célèbroient

célèbroient avec allégresse sa résurrection et son apothéose, ainsi, dès ce temps-là, comme aujourd'hui, l'on voyoit toutes les femmes,

Du soir au lendemain, changeant de ton, d'humeur,
Comme d'habit et de couleur,
Et retournant leur physionomie,
Pleurer de joie ou de douleur,
Suivant la circonstance et la cérémonie.

Mais la vérité m'éloigne de la fable; j'y reviens: Cypris, après avoir rendu les derniers devoirs à son bien-aimé, songea elle-même à soigner ses blessures. En volant au secours d'Adonis, elle n'avoit senti ni les rochers, ni les ronces qui l'avoient déchirée. Les rosiers épineux étoient teints de son sang. Plusieurs gouttes jaillirent sur les roses; et ces fleurs, qui jusqu'alors avoient été blanches, conservèrent, depuis cet accident, la couleur du sang de Vénus.

Aussi moi, qui jamais n'obtins d'autre faveur,
Qui jamais n'eus d'autre ressource,
Que de vous présenter quelquefois cette fleur;
Je crois, en la voyant briller sur votre cœur,
Voir le sang de Vénus retourner à sa source.

LETTRE XXXIV.

Vous savez, Emilie, où vous saurez un jour, que ce qui désole une femme, en console souvent une autre. La mort d'Adonis fit le désespoir de Cypris et la consolation de Proserpine. Cette reine, qui s'ennuyoit beaucoup dans son empire, fut enchantée d'y recevoir le favori de Vénus; et, ce qui la charmoit encore plus, c'est que la déesse ne pouvoit suivre son amant dans l'Elisée. Proserpine se flattoit donc de posséder seule l'ombre d'Adonis.

Ce bonheur vous paroît sans doute imaginaire :
Qu'est-ce qu'une ombre pour un cœur!
Mais apprenez qu'Amour, pour l'ordinaire,
Court après l'ombre du bonheur.

Vénus, qui pleuroit encore son cher Adonis, instruite des projets de Proserpine, en conçut une douleur amère. Mais bientôt le dépit succède à la douleur, et la rage au dépit. Ses sanglots s'arrêtent, ses larmes se sèchent sur ses joues brûlantes. La fille de l'Océan vole à l'Olympe, traverse la foule des dieux, se jette aux pieds de Jupiter, les presse de ses mains tremblantes, et, ne dissimulant plus rien,

» Oui, mon père, s'écrie-t-elle, oui, j'ai-
» mois Adonis. Je l'aimois, je l'ai perdu !
» j'ai perdu la jeunesse, les charmes, la
» tendresse de mon amant. Son ame encore
» me restoit fidelle, et Proserpine prétend
» me la ravir. La cruelle veut m'enlèver
» jusqu'à l'ombre de ce que j'aimois. O Ju-
» piter : venges-moi ! rends-moi mon Ado-
» nis. Qu'il vive, pour que Proserpine ne
» triomphe pas de ta fille, et que l'immor-
» talité ne me soit plus insupportable. »

Jupiter attendri, mais n'osant décider une querelle dont le motif compromettoit les droits de l'hymenée, ordonna aux deux rivales de s'en rapporter au jugement de Thémis.

Cette Vierge immortelle, fille du Ciel et de la Terre, et sœur de l'aimable Astrée, portoit un bandeau sur les yeux. D'une main elle tenoit un glaive, de l'autre une balance, et le miroir de la vérité.

Son temple étoit ouvert. Pour avoir audience
On ne parcouroit point le Dédal éternel
Tracé par la Chicane et la Jurisprudence,
L'encre ne couloit pas encor sur son autel,
Et l'or ne faisoit point trébucher sa balance.

Thémis, après avoir entendu Vénus et Proserpine, partagea leur différend par la moitié, et prononça qu'Adonis passeroit six

mois sur la terre, et six mois dans l'Élisée. Cet expédient mit les rivales à-peu-près d'accord. Restoit à décider laquelle des deux jouiroit la première de la présence de son amant; et, comme Proserpine, depuis quelque temps, étoit en possession, elle obtint pour elle la continuation du premier sémestre. Quel siècle pour Vénus! mais Mars en adoucit la durée. Après une légère résistence,

Elle souffrit qu'il lui parlât,
Qu'il partageât sa peine, et plaignit ses alarmes;
Puis, qu'il essuyât quelques larmes,
Puis enfin qu'il la consolât,
Et lorsqu'après six mois, encore tendre et fidèle,
Adonis pour Vénus quitta le sombre bord,
L'innocence reconnut près d'elle,
Que les absens ont toujours tort.

Le pauvre Adonis pleura long-temps cette étrange perfidie. Il gémissoit la nuit, il se plaignoit à l'Aurore; et l'Aurore, touchée de ses plaintes, les répétoit au lèver d'Apollon. Ce dieu n'apprit qu'avec un dépit secret, les amours et les infidélités de Vénus. Il se rappeloit des temps plus heureux, et bientôt ces souvenirs enfantèrent la jalousie. Caché derriére un nuage, il épia les amans, et trompa la vigilance de Gallus, gardien de leurs plaisirs. Aussi-tôt il en avertit

Vulcain, qui, durant leur sommeil voluptueux, enveloppa Mars et Vénus de filets imperceptibles. L'Olympe assemblé fut témoin de leur réveil et de leur confusion.

J'ignore si, dans cet instant,
Vulcain fit bonne contenance;
Mais je sais bien qu'en éclatant,
Un époux doit toujours rougir de sa vengeance.
Quand l'Hymen fait un QUIPROQUO,
Le sage se résigne, il cède à son étoile;
Et sait, le front couvert d'un voile,
Jouer son rôle INCOGNITO.

Mars furieux, changea Gallus en coq, pour le punir de sa négligence. Il paroît que sous cette forme nouvelle, Gallus devint plus vigilant; car tous les jours encore, avec la même exactitude,

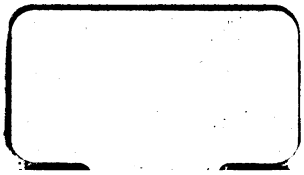
Il annonce aux amans le lever de Phœbus;
Et Mars, en l'écoutant, sort des bras de Vénus.

Vulcain, à la prière des dieux, ayant levé ses filets, Mars se sauva dans les montagnes de la Thrace, où il fut depuis adoré; et Vénus se réfugia dans l'isle de Cypre. Là, par un prodige nouveau pour elle, elle crut voir de jour en jour décroître sa ceinture; peu-à-peu cette parure divine refusoit d'environner son sein. Enfin, elle fut obligée d'y renoncer jusqu'à la naissance de l'amour.

Que de bien, que de mal j'aurois à vous

dire de ce dieu ! Mais je m'impose silence. Il est trop cruel pour en dire du bien, et trop puissant pour en médire. D'ailleurs, quelle seroit l'utilité, quel seroit le prix de mes leçons ?

Si votre cœur daignoit m'entendre,
Je vous parlerois de l'amour ;
Mais que puis-je vous en apprendre ?
Je ne l'ai vu qu'à votre cour.
Mieux que moi, dès long-temps vous devez le connoître ;
Et sur ce chapitre, à son tour,
L'écolière pourroit en remontrer au maître.

Fin de la II. Partie et du tome premier.

APR 21 1943